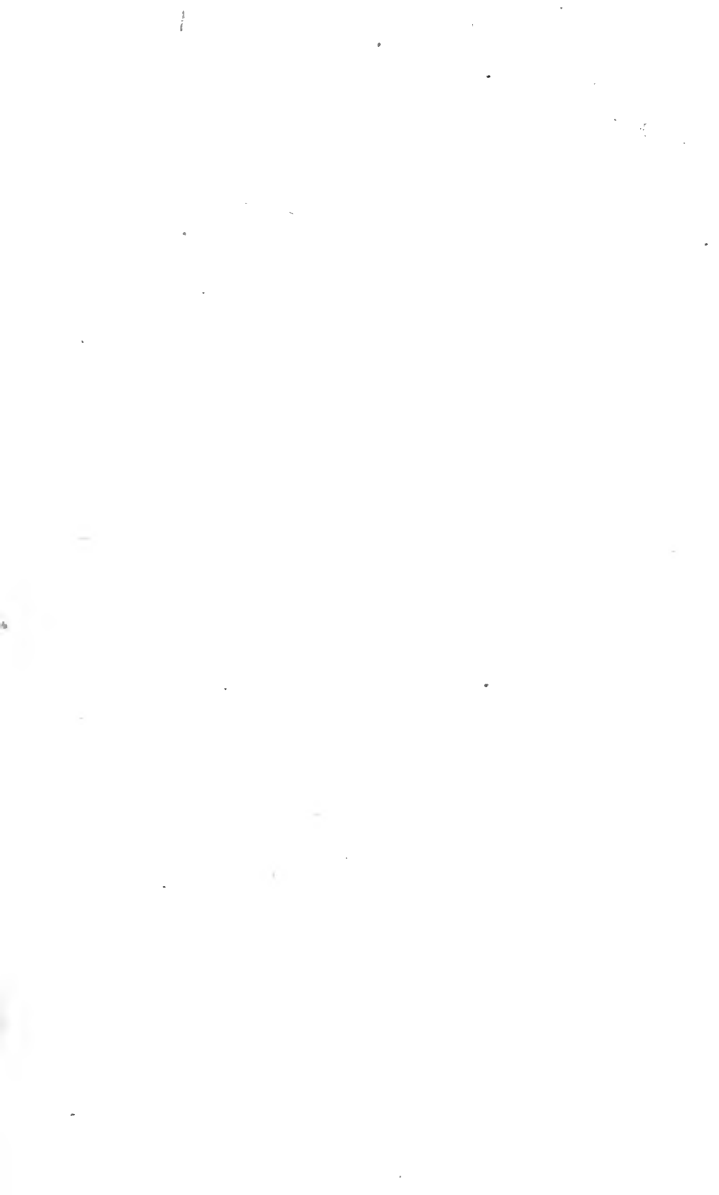


number
on back.

10

11. 11. 11

I - 11 - 11 - 2 44 P -
2 1/2 P - 1 1/2 P -
Exci sur la chronologie -
1 1/2 P -
Cal - P.H. 91 -



L. 76.

LE MONDE,
SON ORIGINE,
ET SON ANTIQUITÉ¹.

PREMIERE PARTIE.



A L O N D R E S.

M. D C C. L I.

Ehen ! quam miserum est fieri metuendo senem!
Publ. Syrus.

A L O N D R E S.

L O N D R E S.

P R E F A C E.

IGNORER ce qui s'est passé avant nous , disoit un Ancien (a) , c'est être toujours enfant: j'ajoute, qu'ignorer ce que nos Peres ont pensé avant nous , c'est mériter à peine le nom d'homme.

L'Histoire des égaremens de l'Esprit humain est par cet endroit une des études les plus capables , non-seulement de piquer notre curiosité , mais même de satisfaire l'application de toute personne sage , revenue de ces agréables préjugés qui flattent le vulgaire , en faisant de l'homme une espece de Divinité. On n'y voit point , à la vérité , comme dans l'Histoire politique des Nations , la magnificence des grands Rois , les ruses & la souplesse des Courtisans intéressés , l'adresse des Ministres habiles , l'ambition des Conquérans , l'inconstance des Peuples toujours crédules & inquiets , se signaler tour-à-tour par des monumens

(a) Nescire quid antea , quàm natus sis , acciderit , id est semper esse puerum. Cic. Orat. N^o. 120.

éternels , par des fetes & des jeux , des négociations & des intrigues , - des sièges & des batailles , des mouvemens & des révolutions qui causent la ruine ou l'élévation des Empires. Mais ce qui n'est ni moins intéressant pour nous , ni moins digne de nos réflexions , on y reconnoit les ténèbres de cette partie de nous-mêmes , que nous nous imaginons si éclairée ; les égaremens de cette raison , qui nous paroît être un guide si sur & si fidele ; les bornes étroites de ce génie , que nous croyons capable d'embrasser la vaste étendue de l'Univers ; la foiblesse de ses connoissances , la multitude de ses erreurs , & le peu d'utilité que les hommes tirent tous les jours de ses lumieres. Par là on apprend à se connoître soi-même ; & au lieu d'être tenté de se regarder comme un petit Dieu sur la terre , on commence à rentrer dans son néant , & à se convaincre qu'il n'y a de grand , c'est-à-dire , de sage , de sçavant , d'éclairé & de vraiment raisonnable , que l'Intelligence suprême qui nous a formés & qui nous gouverne.

{ D'autres avant l'Auteur que nous

P R E F A C E.

donnons ici , ont entrepris de traiter cette matiere ; & quelques-uns l'ont fait avec succès (a). Pour lui , semblable à ces Ecrivains timides ou réservés , qui sans se charger du poids embarrassant d'une Histoire générale , se contentent de choisir dans un champ si fertile certains traits singuliers qu'ils s'appliquent à mettre dans tout leur jour , il a cru dans l'exécution de son dessein devoir se borner à un petit nombre de sujets ; & il en a choisi deux qui lui ont paru le plus généralement intéressans , & le plus à notre portée. Dans ce dessein il entreprend ici de faire l'Histoire des opinions diverses , que la suite des siècles a enfantées sur le Monde & sur la nature de l'Ame.

Rien de plus curieux en effet & de plus utile , que de connoître ce Monde que nous habitons ; rien en même tems de plus né-

(a) Sans parler de nos Modernes , dont plusieurs pourroient être cités ici avec éloge , parmi les Anciens , Lactance a admirablement exécuté ce projet dans ses *Institutions divines* , où il prend à tâche de faire voir les erreurs de tous les Philosophes anciens , tant sur la Physique que sur la Morale.

cessaire & de plus intéressant pour nous , que de sçavoir si ayant commencé d'être , nous ne devons jamais finir. Mais peut-on se flatter que la raison humaine , aidée de ses seules lumieres , puisse jamais arriver à ces connoissances ? Nous ne sçaurions nous en instruire , que par la recherche de ce que l'on a pensé avant nous sur l'un & sur l'autre de ces articles , & c'est ce que l'Auteur se propose à examiner dans les deux parties de cet Ouvrage. Il explique dans la première , quels ont été les sentimens des Anciens sur l'origine , la formation & l'antiquité de cet Univers , sur la cause qui en a été le principe , sur son commencement & sur sa fin ; il nous apprend dans la seconde ce que ces mêmes Anciens ont pensé de la nature de notre Ame , de son immortalité , & de son état après la mort. Cette exposition du dessein de l'Auteur suffit pour faire connoître , qu'on ne doit point s'attendre à trouver dans ces deux Traités des systèmes suivis & raisonnés , fondés sur des principes certains , des preuves convaincantes & des conséquences

P R E F A C E. vij

*nécessaires. Il y traite , à la vérité , sa
matiere avec une érudition peu commu-
ne ; il y fait passer en revue sous nos
yeux tout ce que l'Antiquité a jamais
écrit sur les deux objets qu'il s'est propo-
sé d'éclaircir ; du reste on s'apperçoit sans
peine , qu'il a pris à tâche d'épargner aux
Lecteurs jusqu'aux réflexions qui ne nais-
soient pas naturellement de son sujet : il
oublie , du moins rarement , sa qualité
d'Historien , pour jouer le personnage de
Théologien ou de Philosophe.*

*Il est vrai que dans le premier Trai-
té l'Auteur donne à entendre assez clai-
rement que , selon lui , le Monde est
beaucoup plus ancien , que nos Chronolo-
gistes ne le prétendent. Il semble même
vouloir insinuer qu'il est éternel ; & on
est obligé de convenir , qu'on trouve dans
cet Ouvrage plusieurs difficultés , qui ne
paroissent y avoir été répandues qu'à des-
sein d'étayer ce faux système. On croit a-
voir répondu à ces difficultés d'une ma-
niere assez solide dans la Note qui ter-
mine ce premier Traité : on ose se flatter ,
qu'il n'y a point de personne sage , qui en*

La lisant , ne demeure convaincue du peu de fondement de cette opinion insensée. D'ailleurs nous ne manquons point d'excellentes plumes , qui en ont suffisamment démontré l'absurdité. Cependant parce que ce système de l'éternité du monde a encore aujourd'hui beaucoup de partisans parmi nous , & que de la lecture de tout ce premier Traité il semble résulter , que le Monde est au moins beaucoup plus ancien , que Moïse ne paroît l'indiquer dans la Genèse , on a cru devoir examiner en particulier ce qui regarde ces deux articles. C'est ce qui a produit l'Essai sur la Chronologie qui se trouve à la suite de la seconde partie de cet Ouvrage. On y traite d'abord la question de l'éternité du Monde : delà on passe à celle de son antiquité ; & si l'on ne peut parvenir à la fixer , on croit que ce que l'on en a dit pourra servir du moins à instruire les Lecteurs du peu de fond qu'ils doivent faire sur les calculs des Chronologistes , & à les convaincre de la foiblesse de leurs efforts , ainsi que de l'inutilité de leurs recherches.

A l'égard de la question de l'immortalité de l'Ame , qui fait le sujet du second Traité, c'est en vain que pour soutenir leur erreur , ceux qui nient cette immortalité prétendroient s'appuyer de ce que l'Auteur en dit dans cette seconde Partie. Que les Anciens n'aient eu , si l'on veut , aucune idée de la spiritualité de cette substance qui nous anime ; que parmi eux quelques-uns aient douté de son immortalité ; que d'autres l'aient niée absolument , ou s'en soient moqués : qu'en peut-on conclure , sinon que les Anciens , comme les Modernes , ont mal raisonné , & se sont trompés ? Y a-t'il en cela quelque chose de fort surprenant ? Ils étoient hommes comme nous ; & par dessus cela , livrés à eux-mêmes & à leurs passions , ils avoient le malheur de n'être point éclairés des lumières divines de la révélation qui nous guident. Doit-on être étonné , que dans cet état ils aient donné dans les erreurs & dans les travers les plus étrangers ? Les Anciens ont nié la spiritualité & l'immortalité de l'Ame ; je le veux , quoique cela ne soit pas exactement vrai , comme on le verra par

la lecture de l'Ouvrage. Mais ces mêmes Anciens n'ont-ils pas eu les opinions les plus ridicules au sujet du Monde & de son Auteur? N'ont-ils pas eu de la divinité les idées les plus folles, les plus basses & les plus puériles (a)? En les lisant, n'est-on pas obligé de convenir de la vérité de ce que disoit nu d'entr'eux au sujet des Philosophes qui l'avoient précédé, qu'il n'y a point d'extravagance, point d'absurdité, qu'ils n'aient été capables d'imaginer & d'écrire (b)?

On dira peut-être, qu'il ne s'agit pas seulement ici de ce que les Anciens ont pensé sur ce sujet; que l'Auteur ne se borne pas dans ce Traité à rapporter simplement ce qu'ils ont pensé à cet égard; & que sous prétexte d'exposer leurs sentimens, il s'attache à détruire les plus fortes preuves, que les Philosophes Chrétiens aient apportées de l'immortalité & de la spiritualité de l'Ame: J'en conviens; & à Dieu ne

(a) Voyez Cicéron, dans ses Livres de la Nature des Dieux.

(b) *Nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.* Cic. de divin. lib. 2.

plaise que je veuille me faire ici l'apologiste de ses intentions & de ses idées ! D'ailleurs, s'il a bien ou mal réussi, je laisse aux Lecteurs le soin d'en décider. Je les prie seulement d'observer, que Descartes convient (a) lui-même, qu'à ne consulter que la raison, nous pouvons bien avoir de grandes espérances de notre immortalité, mais non pas aucune assurance. Delà je conclus, que tant qu'au lieu d'une Religion toute divine, on voudra nous faire une religion toute raisonnable, c'est-à-dire purement humaine ; tant qu'à la révélation qui ne peut faillir, les hommes entreprendront de substituer les lumières d'une raison foible & trompeuse ; il doit être toujours permis de les attaquer avec les mêmes armes. Si l'on est vaincu, à la bonne heure ; si au contraire dans ce

(a) „ Pour ce qui est de l'état de l'ame après cette vie, j'en ai bien moins de connoissance que M. Digby : car laissant à part ce que la Foi nous enseigne, je confesse que par la seule raison naturelle nous pouvons bien faire beaucoup de conjectures à notre avantage, & avoir de flatteuses espérances, mais non point aucune assurance, Descartes, Lettre à la Princesse Elizabeth.

combat on vient à réussir, le succès même ne doit servir qu'à nous rendre la Religion plus aimable & plus respectable, puisqu'elle seule peut nous assurer cette immortalité si flatteuse à laquelle nous aspirons, pour laquelle un sentiment intérieur semble nous dire que nous sommes nés, dont sans elle nous n'aurions aucune certitude.



D U M O N D E,

D E S O N O R I G I N E,

E T

D E S O N A N T I Q U I T E.

L'HOMME Citoyen de l'Univers habite un lieu qu'il ne connoît point. C'est en vain que s'élevant au-dessus de la Terre qui l'a produit, il parcourt l'immensité des Cieux, pour mieux observer la structure du monde; en vain se bornant à un objet moins vaste, il tâche de découvrir ce qui se passe sous ses yeux: les conjectures vraisemblables qu'il forme, peuvent quelquefois paroître à son foible esprit des vé-

rités certaines & constantes qui flattent son impuissante curiosité ; la nature peut dans certains momens lui laisser croire qu'il a pénétré dans les mystères , & qu'il a découvert quelques-uns de ses secrets ressorts : elle est cependant couverte & enveloppée pour nous d'épaisses ténèbres. Il n'y a pas d'esprit humain , quelque pénétrant qu'on le suppose , qui puisse découvrir la cause de tout ce qui se passe dans les Cieux & sur la Terre : nous ne connoissons pas même nos propres corps , ni la moindre des choses qui les environnent (1).

Après un tel aveu de l'ignorance humaine , il est aisé de comprendre que nous n'avons d'autre dessein dans cet Ouvrage , que de rapporter d'une manière

(1) *Latent ipsa omnia crassis occultata & circumfusa tenebris ; ut nulla acies humani ingenii tanta sit , que penetrare in cælum , terram intrare possit. Corpora nostra non novimus ; quæ sint sitis tantum , quoniam utrum quisque habeat ignoramus. Cicero, Acad. Quæst. Lib. 4.*

purement historique ce qu'on a pensé avant nous sur la formation du Monde & sur l'origine des Hommes. Il ne nous appartient point de décider sur des questions si obscures & si impénétrables : nous laissons la nature dans les ténèbres où il lui a plu de s'envelopper ; & nous disons de tout ce qui regarde l'Univers en général ce que Lucain a dit en particulier du flux & du reflux de la Mer :
 » O toi , qui que tu sois , qui causes ces
 » mouvemens si fréquens & si merveil-
 » leux , demeure dans l'obscurité où les
 » Dieux t'ont caché « (*a*).

Voici l'ordre que nous nous sommes proposés d'observer dans ce Traité. Nous exposerons d'abord l'idée que les Anciens se sont formée du système général

(*a*) Tu, quæcumque moves tam crebros Cau-
 sa meatus ,

Ut Superi voluere , late *Lucan.*
Bel. Civ. Lib. 1.

du Monde. Nous rapporterons ensuite leurs opinions sur son origine , & sur la fin qu'il doit avoir. De-là nous passerons à ce qui regarde la Terre en particulier : nous ferons voir ce que les Anciens en ont pensé ; nous donnerons une idée de leur Géographie , & nous parlerons des révolutions auxquelles ils ont crû la Terre sujette. Nous dirons aussi en passant quels ont été leurs sentimens sur la nature de l'Ame humaine ; & nous verrons enfin ce qu'ils ont crû sur l'origine des hommes & des animaux qui habitent la Terre.

C H A P I T R E I.

Idée que les Anciens se sont formée du système général du Monde.

LEs hommes ont joui long-tems de la lumiere du Soleil, sans faire aucuns raisonnemens sur la nature de cet Astre qui les éclairoit. Ils ont vû pendant une assez

longue suite d'années les Etoiles se lever & se coucher au-dessus de leurs têtes , sans être touchés du désir de les observer. Soit qu'on les suppose nouvellement formés avec la terre qui les nourrissoit , soit qu'on les considère comme réduits à un petit nombre par la destruction de leurs semblables , dans ces premiers tems , où selon l'expression de Cicéron (a) , ils erroient dans les campagnes , & vivoient à la maniere des bêtes , occupés des besoins pressans de la vie , ils ne songeoient sans doute qu'à la conserver. Sans se soucier de connoître l'étendue de la Terre , ils ne s'intéressoient qu'au seul canton qui

(a) *Quis enim vestrum ignorat , ita naturam rerum tulisse , ut quodam tempore homines fuissent per agros ac dispersi vagarentur ? Cic. pro Sext.*

Cette pensée semble tirée de ces vers d'un ancien Poëte cité par Stobée , Tit. 11. περὶ χρεῶν :

Fuit profectò tempus , humanum genus
 Cùm belluarum mōre vitam degeret ,
 Lueos carentes Solis , exesi colens
 Aut montis antrum.

fournissoit le nécessaire à leur subsistance , & se mettoient peu en peine du cours des Astres. Ils ne levoient les yeux au Ciel , que pour en recevoir la chaleur & la rosée ; la nécessité seule attiroit toute leur attention & tous leurs soins : ou si elle leur donnoit quelque relâche , ils employoient vrai-semblablement leur loisir à se procurer des plaisirs plus sensibles , que ceux d'une connoissance stérile de la figure de la Terre , & du mouvement des Cieux.

Il n'est pas aisé de fixer précisément le tems auquel les hommes ont commencé de s'appliquer aux sciences , qui regardent la structure de l'Univers. Mais quand on fait attention , d'un côté aux bornes de l'esprit humain , & sur-tout à la simplicité de ces premiers habitans de la Terre , qui , selon l'expression d'un ancien Poëte (a) , étoient dans la crainte

(a) Theognis.

que le Ciel ne tombât sur eux , de l'autre , au progrès que les Egyptiens & les Chaldéens avoient déjà fait dans l'Astronomie il y a plus de quatre mille ans , on est aisément convaincu , que les connoissances qu'ils avoient acquises ne pouvoient être que le fruit d'une observation assidue & réitérée de bien des siècles.

Les Egyptiens sont les premiers peuples policés de cette partie du globe de la Terre , dont nos Histoires fassent mention. Comme ils habitoient un pays découvert , sous un Ciel toujours pur & serein , & qu'ils jouissoient des avantages que donne la société , c'est-à-dire , d'un profond loisir , ils s'adonnaient de bonne heure à l'observation des Astres (a). Les Chaldéens s'y appliquèrent aussi par

(a) *Ut enim Ægyptii in camporum parentium æquoribus habitantes , cum ex terrâ nihil emineret , quod contemplationi celi obistere posset , omnem curam in siderum cognitione posuerunt , &c. Cic. de Divin. Lib. 1.*

la même raison. Diodore de Sicile attribue aux Astronomes d'Egypte une connoissance plus étendue. Il assure (*a*) que non-seulement ils sçavoient prédire les éclipses , mais même qu'ils annonçoient les déluges & les tremblemens de terre , ainsi que les apparitions des Cometes. Ce sont les Egyptiens qui ont le mieux connu la longueur de l'année , qui chez eux fut toujours de douze mois (*b*) , tandis que les autres peuples ne la composoient , les uns que de trois mois , comme les Arcadiens , les autres que de six , comme les Acarnaniens , d'autres de dix , comme les Romains : Numa y ajoûta Janvier & Février ; mais l'année ne fut jamais bien réglée chez eux avant Auguste (*c*). D'au-

(*a*) *Accuratè verò & ab Ægyptiis traduntur ordo & astrorum motus , eorumque descriptio. . . . Sterilitatem prætereà , fructuum ubertatem terræ motuum atque inundationum tempora , cometarumque ortus prædicebant.* Diodor. Lib. 2.

(*b*) Hérodote , Liv. 2.

(*c*) *Ante Augustum Cæsarem incerto modo annum computabant , (Romani ,) qui apud Arca-*

tres la compterent par-jours , & la compo-
 sèrent de 354 seulement , comme les
 Athéniens & les autres Grecs , qui eu-
 rent des imitateurs. Ce sont les Egyptiens
 qui ont donné aux signes du Zodiaque ,
 & aux autres Constellations , les noms
 qu'ils portent encore de nos jours (a).
 Ils ont fixé le nombre des jours de la
 semaine , auxquels ils ont donné les noms
 des sept Planettes ; & l'ordre qu'ils ont
 observé dans le rang que gardent ces
 jours , méite d'être rapporté. Cet ordre
 vient , de ce que nommant la premiere
 heure d'un jour du nom de Saturne , la
 seconde du nom de Jupiter , la troisième
 de Mars , la quatrième du Soleil , la cin-
 quième de Venus , la sixième de Mercu-
 re , & la septième de la Lune , qui est
 l'ordre apparent des Planettes , & conti-
 nuant ainsi pendant les vingt-quatre heu-
 res *tribus mēsis terminabatur* , apud *Acar-
 nas* *sex*. Solin. cap. 1. V. Macrob. *Saturnal. Lib.*
 1. Cap. 12.
 (a) Hérodote , Liv. 2.

res , il arrivera que la premiere heure du jour suivant fera celle du Soleil , la premiere du jour d'après fera celle de la Lune , ensuite celle de Mars , & ainsi des autres , suivant l'arrangement que les jours de la semaine gardent entr'eux.

Les Chaldéens ne prétendoient point le céder aux Egyptiens dans la connoissance de l'Astronomie. L'extraordinaire & fabuleuse antiquité qu'ils donnoient à leurs observations , fait voir qu'ils se croyoient les plus anciens Astronomes de la terre. Ils assuroient que lorsqu'Alexandre passa en Asie , il y avoit déjà , selon Cicéron , quatre cens soixante & dix mille , & quatre cens trois mille ans , selon Diodore , qu'ils observoient les Astres (a). Simplicius nous apprend , que

(a) *Contemnamus etiam Babylonios , & eos qui ex Caucaſo cœli ſigna ſervantes , numeris & moribus ſtellarum curſus perſequuntur : condemnemus , inquam , hos , aut ſtultitia , aut vanitatis , aut imprudentia , qui 470000 annorum , ut ipſi dicunt , monumentis comprehenſa continent.*
Cic. de Divin. lib. 1.

le Philosophe Callisthene qui accompagnoit ce Prince , envoya à Aristote des observations justes & exactes au-dessus de dix-neuf cens trois ans , ce qui remonte à quelques années près du Déluge , & plus haut que la Tour de Babel. Cependant un Auteur célèbre n'a pas laissé d'attribuer aux Chaldéens une erreur si grossière , qu'on a peine à en croire capables des hommes adonnés à l'Astronomie depuis tant de siècles. Ils croient , dit-il (*a*) , que la Lune est lumineuse par elle-

Numerum annorum , quibus se hujusmodi astrorum doctrinae vacasse affirmant , haud facile quis crediderit. Nam 40,000 annorum annuerant usque ad Alexandri ascensum , ex quo astrorum observationes à se ceptas dicunt. Diodor. lib. 3.

(*a*) *Sive illa (Luna) proprio , seu perpeti candore (luceat ,) ut Chaldaei arbitrantur. A pul. de Deo Socrat.*

Lucrece qui a si bien écrit sur la nature des choses , n'a pas osé lui-même condamner l'opinion de ceux qui font la Lune lumineuse par elle-même ; & sans décider sur le mérite des deux sentimens , il rapporte l'un & l'autre dans ces vers de son cinquième Livre :

même , & qu'elle ne reçoit point sa lumière du Soleil. Nous dirons en passant , que les Juifs tenoient des Chaldéens le peu de connoissance qu'ils avoient de la science des Astres. C'est de-là qu'on trouve dans le premier Chapitre de la Genèse la même opinion sur la lumière de la Lune (*a*). Après tout il peut se faire qu'une erreur dont le faux est si aisé à appercevoir , ait été rejetée par les plus éclairés d'entre les Chaldéens , & qu'elle ait été seulement admise par ceux d'entr'eux , qui étoient les plus attachés aux anciens préjugés. Quoiqu'il en soit , les Grecs à qui , selon Hérodote (*b*) , ces Peuples avoient enseigné l'Astronomie , ont beaucoup vanté leur capacité dans

Lunaque sive notho fertur loca lumine
lustrans ,

Sive suam proprio jactat de corpore lucem.

(*a*) *Fecitque Deus duo Luminaria magna ; luminare majus , ut præssset diei , & luminare minus , ut præssset nocti. Gen. cap. 1. v. 16.*

(*b*) Livre 2.

cette science ; & les plus habiles d'entr'eux alloient ordinairement à Babylone aussi-bien qu'en Egypte , pour s'y perfectionner.

L'attachement que les Chaldéens avoient pour l'Astronomie , les fit tomber dans la suite dans des opinions extravagantes. De l'observation du Ciel , ils passèrent à un respect superstitieux pour les Astres. Ils prirent ces corps lumineux qui sont si éloignés de la terre que nous habitons , pour la cause de tout ce qui arrive ici-bas. Ils regarderent le Ciel comme le Livre du Destin , dans lequel sont écrits tous les événemens : en un mot ils inventerent l'Astrologie judiciaire (a) , science dont les principes sont ridicules , & dont les hommes raisonnables ont de tout temps reconnu la vanité. Il n'est pas de mon su-

(a) *Chaldaei diuturnâ observatione syderum scientiam putantur effecisse , ut prædici posset quid cuique eventurum , & quo quisque fato natus esset. Cic. de Divin. lib. 1.*

jet d'entrer dans le détail de ces chimeres Chaldaïques ; mais je ne dois pas manquer de faire observer , que le nombre de sept si recommandable dans l'Antiquité , ce nombre que les Juifs ont consacré dans l'Histoire de la Création du Monde , ainsi que dans leur Religion , est absolument redevable du respect qu'on a eût pour lui , à cette superstition des Chaldéens ; qu'il se trouve plusieurs fois dans les Cieux , comme parmi les Pleyades , les Trions , & sur-tout parmi les Planètes , ce qui le leur a toujours fait regarder comme un nombre mystérieux , qui contenoit quelque chose de Divin.

Il paroît que l'Astronomie fut connue de bonne heure dans les pays voisins de l'Egypte , tels que la Phénicie & la Libye. Les Phéniciens qui ont été les premiers à s'exposer à la merci des flots (a) , n'avoient point d'autre secours pour

(a) *ipsa gens Phanicum in magnâ gloriâ litterarum inventionis , & syderum , navaliumque*

se guider dans leurs navigations , que celui qu'ils tiroient de la connoissance des Astres , dont la position servoit de boussole à leurs Pilotes. Atlas , Roi de Libye , a toujours passé pour un grand Astronome , parce qu'il inventa la Sphere (a , & par-là donna lieu a la fable , qui le représentoit portant le Ciel sur ses épaules. Il instruisit Hercule son hôte , lui découvrit l'usage de cette Sphere qu'il avoit imaginée , lui apprit à en composer une semblable , & par-là fit encore dire , qu'il avoit partagé avec ce Héros le poids
ac bellicarum artium. Plin. lib. 5. cap. 13. & Propert. Eleg. lib. 2.

Quæritis & cœlo Phœnicum inventa sereno ,
 Quæ sit stella homini coram a , quæ-
 que mala.

(a) Plinè semble être ici d'un autre sentiment , lorsqu'il attribue l'invention de l'Astronomie à Atlas , & celle de la Sphere à Anaximandre. *Astrologium Atlas (invenit ,) Sphæram in eâ Milesius Anaximander. lib. 7. cap. 37.* mais cela est aisé à concilier , si l'on fait attention , qu'on a souvent attribué l'invention des Arts à ceux qui les avoient seulement perfectionnés.

d'un fardeau , dont jusqu'alors lui seul avoit été chargé. De retour dans sa patrie , Hercule communiqua aux Grecs les sciences qu'il avoit acquises chez Atlas : ainsi ce fut de lui , que ces Peuples tinrent les premières notions qu'ils eurent de l'Astronomie , long - temps peut-être avant qu'ils eussent eû aucun commerce avec les Chaldéens.

Hérodote , Diodore & les autres Historiens qui se sont le plus étendus sur l'habileté des Egyptiens & des Chaldéens dans l'Astronomie , ne leur attribuent d'ailleurs aucune opinion plus particulière sur cette science , que ce que nous en avons vû : ainsi il est très-vrai-semblable , que ces premiers Observateurs des Astres étoient sur le Monde dans le système le plus général. On peut donc croire qu'ils s'étoient formé de l'Univers cette première & naturelle idée , qui se présente d'abord à l'esprit , lorsqu'on veut
juger

juger de sa structure par les yeux seuls , sans appeller la raison au secours des sens. On se figuroit alors le Monde comme un vaste Globe , au-delà duquel on imaginoit un vuide ou un espace infini. La Terre immobile en occupoit le centre : les Planetes au nombre desquelles on mettoit le Soleil , tournoient autour d'elle chacune dans son Ciel particulier ; le Firmament qu'on regardoit comme une espece de calotte solide , où les Etoiles fixes étoient attachées comme des cloux , enveloppoit toute la machine , & faisoit lui-même son tour avec une rapidité inconcevable. C'étoit-là sans doute le sentiment des Egyptiens & des Chaldéens. Cette conjecture est d'autant mieux fondée , que le célèbre Eudoxe qui avoit demeuré long-tems en Egypte , & Ptolomée qui étoit d'Alexandrie , n'en ont point soutenu d'autre. Ce dernier ajoûta seulement au systême général , en ima-

ginant son premier Mobile & son Ciel cristalin , lesquels étoient censés imprimer aux autres les mouvemens contraires qu'ils paroissent avoir , l'un d'Orient en Occident , l'autre d'Occident en Orient. Aussi lorsque les Philosophes Grecs s'aviserent de raisonner différemment sur cette matiere , on regarda leurs opinions comme des nouveautés. Mais il est à propos d'examiner un peu plus au long leurs sentimens sur ce sujet.

Les Egyptiens & les autres Peuples qui s'adonnerent à l'Astronomie , avant que les Grecs fussent instruits dans cette science , avoient observé les Astres d'une maniere servile & mécanique ; je veux dire , qu'ils s'étoient uniquement appliqués à connoître leur position & leur cours dans le Ciel , sans raisonner sur ces corps lumineux , encore moins sur la nature du Monde en général. Les Grecs plus Philosophes qu'Astronomes joignant le rai-

sonnement aux observations , & jugeaient par ce qu'ils voyoient des choses qui n'étoient point à la portée de leur vûe , osèrent les premiers penser d'une manière nouvelle & sublime tout ensemble sur la nature des Astres , & sur la structure de cet Univers. Il est vrai qu'ils ne convinrent point dans leurs systèmes ; chacun donnant l'effort à son imagination , se crut en droit d'en établir un différent des autres : cependant ils s'accordoient presque tous à rejeter cette manière basse & peu vrai-semblable , dont on avoit pensé avant eux sur le Monde. Tel est l'avantage de l'esprit Philosophique : s'il ne conduit pas toujours à la vérité qu'on cherche , il désabuse au moins des anciennes erreurs.

Je ne doute point que grand nombre des Anciens n'aient été long-tems dans la fausse opinion , qu'Apulée attribue aux Chaldéens , sçavoir , que la Lune & les

autres Planetes sont lumineuses par elles-mêmes. Les Grecs ont été défabusés de cette erreur aussi-tôt qu'ils ont eù des Philosophes. Platon assuroit, que la Lune étoit un corps pierreux (*a*) ; & Pythagore avec ses Disciples disoit qu'elle étoit terrestre (*b*). Or ce sont là deux des plus anciens Philosophes qu'ayent eù les Grecs. Chacun sçait l'action de Périclès (*c*), qui se trouvant sur le point de s'embarquer pour une expédition , & voyant son Pilote effrayé d'une Eclypse de Soleil qui étoit survenue , étendit son manteau devant les yeux de cet homme timide , en lui disant : » Ce que je fais , n'est différent de l'Eclypse , qu'en ce » que le corps qui te cache le Soleil , est

(*a*) Πλάτων ἐκ πλείονος τῆ πυρώδους. *Plat. de Placit. Phil. lib. 2. cap. 25.*

(*b*) Οἱ Πυθαγόρειοι γινώσκον φαίνεσθαι τὴν σελήνην. *Idem ibid. lib. 2. cap. 30.*

(*c*) *Idem, in vitâ Pericl.*

» plus grand que mon manteau. « Il est inutile de rapporter cent autres faits à peu près semblables , qu'on lit dans les Historiens ; il suffit de dire , qu'il ne restoit plus que le peuple parmi les Grecs , qui fût dans cette erreur grossière , de croire la Lune lumineuse par elle-même.

Une des choses qui révolte le plus la raison dans l'ancien système , qu'on peut à juste titre nommer le système des sens , c'est d'avoir placé la Terre au centre du Monde , & d'avoir fait tourner autour de ce petit corps , non-seulement les autres Planetes , dont plusieurs sont beaucoup plus grandes , mais même le Soleil & toutes les Etoiles fixes , dont la grandeur prodigieuse ne peut aucunement entrer en comparaison avec celle de la Terre. Thalès avoit aisément reconnu , que la Lune n'étoit point lumineuse par elle-même (a) : Anaximandre son Disciple

(a) Θαλής καὶ οἱ ἀπ' αὐτῶ ἀπὸ τῆς ἡλίου φω-

alla plus loin ; il conclut que la Terre recevant sa lumiere du Soleil ainsi que les autres Planetes , tourne probablement comme elles autour de ce centre de notre tourbillon (*a*).

On ne sçait pas trop ce que Pythagore a pensé sur le mouvement de la Terre (*b*) ; mais au moins est-il sûr que les Pythagoriciens restituerent au Soleil la place qui lui étoit naturellement dûe (*c*) aussi-bien qu'aux autres Planetes , entre lesquelles il s'en faut beaucoup que

τίζεσθαι τὴν σελήην. *Plut. de Placit. Philos. lib. 2. cap. 28.*

(*a*) C'est Theon de Smyrne qui fait honneur de cette invention à Anaximandre ; mais Diogene Laërce l'attribue à Philolaus , Disciple de Pythagore.

(*b*) Si nous en croyons Diogene Laërce , *In vitâ Pythag.* il plaçoit la Terre au centre du Monde.

(*c*) Φιλόλαος ὁ Πυθαγόρειος τὸ μὲν πῦρ μέσον ; τὸτο γὰρ εἶναι τὸ παντὸς ἐξίαν. *Plut. de Placit. Phil. lib. 3 cap. 11. & chap. 13.* il ajoute : Φιλόλαος ὁ Πυθαγόρειος κύκλῳ περιφέρεισθαι περὶ τὸ πῦρ (τὴν γῆν.)

la Terre occupe le premier rang à tourner autour de cet Astre. Enfin quelques Philosophes ont été si indignés de l'injuste distinction qu'on avoit eüe pour la Terre, qu'ils sont tombés dans une autre extrémité également vicieuse. Nicetas de Syracuse prétendit, que non-seulement le Soleil étoit immobile, mais même toutes les Planetes, & que dans le systême du Monde il n'y avoit rien qui tournât, que la Terre seule (*a*).

Les réflexions assidûes produisent infailliblement de nouvelles découvertes. Après avoir reconnu que la Terre est une Planete absolument semblable aux autres, & qu'elle tourne comme elles autour du Soleil, une conséquence toute naturelle de ce principe est que les autres Planetes, qui ne paroissent en rien

(*a*) *Nicetas Syracusus cælum, solem, lunam, stellas, supera denique omnia stare censet, neque præter terram rem ullam in mundo moveri Cic. Acad. Quæst. lib. 4.*

différentes de la Terre , & qui ont vraisemblablement comme elle des montagnes , des plaines & des mers , peuvent sans peine être habitées comme elle. Xénophanes ne s'en tint pas à la simple possibilité : il assura positivement que la Lune étoit une terre habitée (*a*). Anaxagore soutint la même chose (*b*). Lucien attribue ce sentiment à plusieurs Philosophes (*c*) ; & il paroît dans Platon , que de son tems il étoit assez commun. Si les Vers que Proclus rapporte comme d'Orphée , étoient véritablement de ce Poëte , il faudroit en conclure que cette opinion auroit une très-grande antiquité : car on y lit que la Lune contient des Montagnes , des Villes & des Châteaux.

(*a*) *Habitari ait Xenophanes in luná , eamque esse terram multarum urbium & montium.* Cic. Acad. Quæst. lib. 4.

(*b*) *Dicebat (Anaxagoras) lunam habitacula in se habere , & colles , & valles.* Diogen. Laërt. in Anaxag.

(*c*) Lucian. *vera Histor.* lib. 1.

Mais les Philosophes non-seulement se sont expliqués sur la nature des Planetes ; ils nous ont encore appris ce qu'ils pensoient du Soleil & des Etoiles. Les Pythagoriciens regardoient le Soleil comme un feu placé au centre du Monde (*a*). Anaxagore en avoit une idée toute semblable. Ce même Anaxagore , ainsi qu'Anaximenes , assuroit que toutes les Etoiles étoient des portions d'air enflammé , qui avoient la figure d'un *Trochus* (*b*) : or un *Trochus* n'est autre chose qu'une machine qui tourne sur son propre centre , d'où l'on peut conclure qu'Anaxagore n'a pas été le seul à imaginer les tourbillons , qui ont rendu son nom si fameux dans l'Antiquité. Il en admettoit un dans la Terre , dont Socrate le raille

(*a*) V. page 22 , Note (*c*)

(*b*) Ὁ τὲ ἀναξιμανδρος οὐς ἡμᾶτα ἅτλα τῷ αἶρος ἔφη , τροχοειδῶς πεπιλημενα , πυρὸς ἐμπλεῖα εἶναι. Theodoret. Sermon. 4. de Mat. & Mundo.

en mauvais Physicien. Non-seulement il en avoit introduit pour la Terre , mais encore pour tous les Astres. Voici dans quels termes Clement d'Alexandrie parle du système de ce Philosophe. » Il admet , » dit-il (*a*) , certains tourbillons ridicules , en faisant cesser le concours de » l'Intelligence qui a formé le monde ; » ce qui n'est pas , ajoute-t'il , conserver » la dignité d'une cause différente. « Par-là il paroît qu'Anaxagore , ses tourbillons une fois supposés , reconnoissoit que le Monde devoit subsister par lui-même , sans que l'Intelligence qui l'avoit formé fût obligée de s'en mêler.

Il ne nous reste plus qu'à faire voir ce que les Philosophes ont pensé sur l'Univers en général. Les uns ont assuré , qu'il n'y avoit qu'un Monde composé de tout ce que nous voyons ; les autres ont crû qu'on pouvoit en admettre plusieurs.

(*a*) Clemens Alex. *Strom.* lib. 2. cap. 4.

Thalès , Pythagore , Anaxagore , Héraclite , Platon , Aristote , Zenon , sont les plus illustres de ceux qui ont dit que le monde étoit unique (*a*). C'est pour cette raison que leurs Disciples ont assuré , que le Monde étoit animé d'une seule ame , qu'ils appelloient l'ame universelle , dont les ames particulieres des animaux , de la Terre , des Planetes & des Etoiles n'étoient que des portions (*b*). Pour signifier l'accord & l'union de toutes les parties de l'Univers , d'où résulte cet ordre par lequel il subsiste , les Pythagoriciens s'exprimoient à leur ordinaire d'une manière figurée. Ils disoient que le Soleil , les Planetes & tout ce qui roule dans les Cieux , rendoit un son harmonieux

(*a*) Voyez Diogene Laërce , & Theodoret , *ubi supra*.

(*b*) Cicéron attribue ce sentiment à Pythagore même. *Nam Pythagoras , qui censuit animum esse per naturam rerum omnem intentum & commeantem , ex quo nostri animi caperentur*. De Nat. Deor. lib. 1.

(a) : c'est ce qu'ils appelloient la grande consonance. C'est pourquoi quelques Théologiens prétendoient que les neuf Muses n'étoient autre chose que le son des huit Spheres du Monde, & l'harmonie que produit leur accord (b).

A l'égard de ceux qui ont admis la pluralité des Mondes , Diogène Laërce nous apprend que Zénon Eléate étoit de ce sentiment (c). Héraclite & quelques autres ont soutenu que chaque Etoile étoit un Monde particulier , contenant une terre & de l'air , c'est-à-dire , un

(a) *Nisi verò loqui solem cum lunâ putamus, cum propius accesserit, aut ad harmoniam canere mundum, ut Pythagoras existimat. Idem, ibid. lib 3.*

(b) *Theologi quoque novem Musas octo Sphærarum musicos cantus, & unam maximam continentiam, quæ constat ex omnibus, esse voluerunt. . . . Musas esse mundi cantum etiam rustici sciunt, qui eas Comænas, quasi canenas, à canendo dixerunt. Macrobius in Somn. Scip. lib. 1.*

(c) *Placent illi hæc, mundos esse plures, &c. Diog. Laërt. in Zen. El.*

Monde habité (*a*). Plutarque qui nous l'apprend , attribue aussi cette opinion aux Pythagoriciens ; & il assure en même-tems qu'elle se trouve contenue dans les Ouvrages d'Orphée. Mais Anaximandre , Anaximenes , Leucippe , Xénophanes , Diogène , Archélaüs , Démocrite & Epicure ont été beaucoup plus loin. Ils ne se sont pas contentés de dire , que les Etoiles que nous découvrons pouvoient être autant de Mondes : ils ont reculé les bornes de l'Univers fort au-delà de celles que lui prescrit notre foible vûe. Ils les ont poussées à un terme , où notre imagination même ne parviendra jamais : en un mot ils ont prétendu , que l'Univers étoit sans bornes (*b*). Ces Philosophes raisonnant d'une manière sublime &

(*a*) Plut. de Placit. Phil. lib. 2. cap. 13.

(*b*) V. Cicer. Acad. Quæst. lib. 4. Diog. Laërt. in Xenoph. Leucip. Democr. Diog. Apollon. & Epic. & Theodoret. Sermon. 4. de Mat. & Mundo.

transcendante (a) ont soutenu qu'il y avoit une infinité de Mondes , & que dans ce nombre infini il s'en trouvoit sans cesse quelques-uns qui naissoient , tandis que d'autres périssoient , c'est - à - dire , qu'étant tous sujets à une continuelle vicissitude , la forme des uns se détruisoit chaque jour , & qu'il s'en produisoit aussi continuellement de nouveaux.

On peut juger par ce que nous venons de dire , du progrès étonnant que les Grecs avoient fait dans la connoissance de l'Univers , & combien ils s'étoient écartés de l'opinion de tous ceux qui les avoient précédés. Cependant on ne doit pas croire que ces Philosophes qui pensoient d'une manière si différente de celle du vulgaire , ayent fait revenir grand

(a) Ce sont-là les titres pompeux que les Philosophes Atomistes donnent à leur Système insensé. Pour en concevoir toute la folie , voyez l'*Anti-Lucrece* de feu M. le Cardinal de Polignac , & le *Spéctacle de la Nature*. T. IV. part. 2. Entret. VIII.

nombre de leurs contemporains des fausses idées qu'ils avoient conçûes , ni qu'ils les ayent entraînés dans leurs sentimens. Le peuple qui ne se conduit que par les sens , & qui rejette grossièrement les choses , où son esprit peu pénétrant ne sçauroit atteindre , resta toujours dans ses anciens préjugés. On se mocqua des Tourbillons d'Anaxagore , comme on s'est moqué de ceux de Descartes (*a*) : on traita de fous ceux qui faisoient tourner la Terre , & de visionnaires , ceux qui soutenoient que les Planetes étoient habitées , que chaque Etoile étoit un Monde , & qu'il y avoit un nombre infini de ces Mondes , que nos yeux ne pouvoient apercevoir (*b*). C'est ainsi qu'on regarde

(*a*) On n'avoit pas tout-à-fait tort , puisque son système des Tourbillons est démontré faux , & abandonné aujourd'hui par la plupart des Philosophes.

(*b*) Les Habitans d'Abdere étoient si persuadés de la folie de Démocrite , qu'ils lui envoyèrent Hipocrate pour guérir son cerveau. Notre

encore les Philosophes de ce tems , qui ont soutenu les mêmes opinions. Enfin je ne puis donner une idée plus juste de l'ignorance où le peuple étoit alors , & où il a toujours été sur la Physique , qu'en rapportant ces paroles d'un excellent Auteur de l'Antiquité (*a*) : » Il y a long-
 » tems qu'on sçait fixer les jours & les
 » instans où doivent arriver les Éclipses
 » de Soleil & de Lune : cependant la plus
 » grande partie du peuple est encore dans
 » la ridicule opinion , que ces événemens
 » n'arrivent que par la force des char-
 » mes. «

Auteur attribue cette idée à l'ignorance du peuple ; mais les gens sensés sont très-convaincus , que par là les Abdéritains rendoient assez justice à ce Philosophe.

(*a*) Plin. *Histol. lib 2. cap 9.*



C H A P I T R E I I.

*Opinions des Anciens sur l'origine
du Monde.*

IL a fallu faire connoître l'idée que les Anciens s'étoient formée du systême du Monde , avant que d'entrer dans le détail de leurs opinions sur son origine. En effet , l'ordre naturel demande que l'on commence par connoître une chose , avant que de s'appliquer à découvrir comment cette chose a commencé. Il y a trois différentes manieres de penser sur l'existence du Monde. On peut le concevoir éternel quant à sa matiere & à sa forme ; c'est - à - dire , se le représenter comme subsistant de toute éternité dans le même état où nous le voyons aujourd'hui. On peut croire qu'il est éternel quant à sa matiere seulement , en imaginant que sa forme présente n'a pas tou-

jours subsisté. On peut enfin se figurer , que la matiere , ainsi que la forme qui le compose , a eû un commencement. Ce dernier sentiment dont nous parlerons plus au long dans la suite , a été généralement rejeté de toute l'Antiquité : les Anciens se sont partagés entre les deux premiers , & tous deux ont eû pour eux des sectateurs illustres & en grand nombre.

Commençons par ceux qui ont soutenu l'éternité du Monde quant à sa matiere & à sa forme. Diodore attribue cette opinion aux Chaldéens (*a*) ; Strabon assure la même chose des Gaulois (*b*). Phérécyde , Maître de Pythagore , avoit , au rapport de Diogène Laërce , composé un Livre sur l'origine des choses , qui

(*a*) *Chalæoi mundum sempiternum esse aiunt , neque principium habuisse , neque sortitutum esse Jnem.* Diodor. lib. 3.

(*b*) *Ἀφθάρτους τε λέγουσι καὶ ἔτσι (Δρυΐδαι) καὶ ἄλλοι , τὰς ψυχὰς καὶ τὸν κόσμον.*

Strab. lib 4.

commençoit par ces mots : *Jupiter, le
temps & la terre sont éternels* (*a*). Py-
thagore lui-même , qui assuroit que les
ames passaient de toute éternité d'un
corps dans un autre , ne pouvoit gueres
soutenir son sentiment , qu'en supposant
le Monde éternel & incorruptible , quoi-
que Plutarque le mette au rang de ceux
qui ont attribué son origine à la Divini-
té (*b*). Ce qu'il y a de certain , est qu'O-
cellus , Disciple & Contemporain de Py-
thagore , dans le petit Traité qu'il nous
a laissé , où il explique les sentimens de
ceux de sa Secte sur l'origine du Mon-
de , assure formellement , que la Terre &
les animaux qui l'habitent sont éternels
(*c*). Xénophanes confondant l'Univers

(*a*) *Servatur adhuc Pherecydis Syri, quem
scripsit, libellus de rerum principio, cujus initium
est: Jupiter quidem atque tempus idem semper &
tellus erat. Diog. Laërt. in Pherec.*

(*b*) *Πυθαγόρας καὶ Πλάτων γεννητὸν ὑπὸ
θεῶ τὸν κόσμον, ὅτε μὴν θρασυμένον γε. Plut.
de Placit. Phil. lib. 1. cap. 4.*

(*c*) *Ocellus, de Universo, cap. 1.*

avec la Divinité , disoit qu'il n'avoit jamais commencé , & qu'il ne finiroit jamais. Mélissus s'exprimoit à peu près de même , ainsi que Cicéron nous l'apprend de l'un & de l'autre (*a*). Quoique selon Plutarque , Cicéron & Diogène Laërce , Platon ait attribué au Monde un commencement (*b*) , il paroît cependant clairement par ses Ouvrages , qu'il a soutenu l'éternité de la matiere (*c*) ; mais il n'est pas aussi évident qu'il ait crû le Monde éternel quant à sa forme. Son Timée est d'une obscurité si impénétrable , qu'on peut lui faire dire dans ce Dialogue tout ce qu'on voudra (*d*). Dans un autre en-

(*a*) *Xenophanes unum esse omnia (dixit ,) neque id esse mutabile , & id esse Deum ; neque narum unquam , & sempiternum . . . Melissus , hoc quod esset infinitum & immutabile , & fuisse semper , & fere. Cic. Acad. Quæst. lib. 4.*

(*b*) Voyez pag. prec. N. (*b*) *Cic. Acad. Quæst. lib. 4. & Diogen. Laër. in Platone.*

(*c*) Voyez son Timée.

(*d*) Ce sont ces obscurités & ces incertitudes de Platon , que Cicéron lui reproche en ces ter-

droit, il établit cependant assez clairement le système de l'année périodique, ou de la grande année (*a*), selon lequel le Monde se renouvelant sans cesse, se conserve néanmoins éternellement dans la même forme. Quoiqu'il en soit, Plutarque joint Pythagore & Platon à ceux qui ont crû le Monde incorruptible (*b*) ; & les disciples de ce dernier les plus attachés à leur Maître, comme Philon & Plotin, assurent très-positivement que le Monde est éternel, quoiqu'il y arrive de tems en tems des révolutions,

mes : Jam de Platonis inconstantiâ longum est dicere, qui in Timæo patrem hujus mundi nominari negat posse ; in Legum verò libris, quid sit omninò Deus, inquiri oportere non censet Idem & in Timæo dicit ; & tamen in Legibus, & mundum Deum esse, & cælum, & astra, & terram, & animos, & eos, quos Majorum institutis accepimus. De Nat. Deor. lib. 2. Il est certain qu'on trouve de tout dans ce Philosophe, & qu'on peut y choisir ce qui plaît le mieux.

(*a*) C'est dans le Dialogue qu'il a intitulé *Politicus*.

(*b*) Voyez page 35. N. (*b*).

qui font périr la plus grande partie des habitans de la Terre (*a*) . Enfin Aristote & les Péripatéticiens sont ceux qui se sont déclarés le plus fortement pour l'éternité : ils ont soutenu que le Ciel , les Astres , les Planetes , la Terre , les Animaux , & généralement toutes choses étoient éternelles , & ne cesseroient jamais d'exister (*b*).

Nous partagerons en deux classes ceux qui ont donné un commencement à la forme du Monde ; nous placerons dans la premiere ceux qui ont enseigné l'opinion de la grande année que nous allons expliquer , & dans l'autre ceux qui ont rejeté ce même système. Selon les pre-

(*a*) V. Plotin , *Ennead.* 5. lib. 8. cap 12.

(*b*) *Veniet . . Aristoteles, qui eum desipere dicat ; neque enim ortum esse unquam mundum , quod nulla fuerit novo consulto initio tam præclari operis inceptio : & ita eum esse undique aprium , ut nulla vis tantos queat motus mutationemque moliri , nulla senectus diuturnitate temporum existere , ut hic ornatus unquam dilapsus occidat.* Cic. *Acad. Quæst.* lib. 4.

miers , le Monde ne se revêtoit jamais d'une forme différente de celle qu'il a eue de toute éternité ; il se renouvelloit seulement de tems en tems : selon les autres , la forme changeoit absolument , & devenoit totalement différente de ce qu'elle avoit été.

Les Anciens entendoient par leur année périodique , ou leur grande année , la révolution entière des Cieux , c'est-à-dire , le retour de tous les Astres au même point fixe d'où ils étoient partis (*a*). Ils n'ont jamais été bien d'accord entr'eux sur la durée de cette grande année : les uns l'ont faite de cinq mille ans ; d'autres de dix mille , de quinze mille (*b*) , de cent mille ; & quelques-uns de

(*a*) *Quarum (stellarum errantium) ex disparibus motibus magnum annum Mathematici nominaverunt : qui tum efficitur , cum solis & lune , & quinque errantium , ad eandem inter se comparationem , confectis omnium spatiis , est facta conversio. Quæ quàm longa sit , magna questio est. Cic. de Nat. Deor. lib. 2.*

(*b*) C'est à ce nombre de quinze mille , que

plusieurs millions , comme on peut le voir dans Censorin.

C'étoit donc à la fin de cette grande année périodique , que les Anciens s'imaginoient que le Monde se renouvelloit , & recommençoit à exister en la même forme , & de la même maniere qu'il avoit fait auparavant. Les mêmes hommes qui avoient autrefois habité la terre , renaissent , & commencent de nouveau une vie pareille à celle qu'ils avoient déjà menée. Les mêmes événemens qui s'étoient passés dans le cours de la grande année précédente , arrivoient de même dans celle qui la suivoit. Enfin pendant

Macrobe la fixe dans ce passage , où il explique ce que c'est que cette grande année : *Mundani ergò anni finis est , cum stellæ omnes omniaque sydera à certo loco ad eundem locum ita remeaverint , ut ne una quidem cæli stella in alio loco sit , quàm in quo fuit , cum omnes aliæ ex eo loco motæ sunt , ad quem reversæ anno suo finem dedere. Hoc autem , ut Physici volunt , post annorum quindecim millia peracta contingit. De Somn. Scip. lib. 2.*

toute l'éternité , toutes les années périodiques se ressembloient , & n'étoient , pour ainsi dire , que des répétitions les unes des autres. Origène attribue cette opinion aux Platoniciens & aux Pythagoriciens (*a*). Il est certain que Platon en a établi le système dans un de ses Dialogues , mais avec une singularité qui est particulière à ce Philosophe : car il assure qu'au bout d'un certain tems toutes choses rétrogradent ; que les Astres se lèvent à l'Occident , & se couchent à l'Orient ; & que les hommes recommencent à vivre par la vieillesse , pour mourir ensuite dans la première enfance (*b*).

(*a*) Origen. *contra Cels.* lib. 5. cap. 21.

(*b*) *Id autem contingit omnium maximum , sequiturque continuò revolutionem illam , quando cælum contra quàm nunc reflectitur. Ubi nimirum ad ætatis florem quodvis animal pervenerit , tum definit quidquid mortale est , & ad senium vadit. Tum in figuram transit contrariam , junioremque quodam modo & molliorem habitum induit ; seniorumque cani capilli nigrescunt. Pubescentium quoque corpora pilis positis mollescunt , sensimque*

Mais les Stoïciens sont ceux qui se sont le plus attachés à l'opinion de l'année périodique , & qui l'ont soutenue avec plus de chaleur. Voici de quelle manière s'en explique Chrysippe , un des plus fameux Philosophes de cette Secte. » Après » notre mort , quelques périodes de tems » étant écoulées , nous serons rétablis » dans le même état , & dans la même » forme que nous avions auparavant. « Numénus , autre Stoïcien illustre , dit que c'est ce rétablissement dans notre première forme , qui accomplit la grande année , où la nature se renouvelle d'elle-même & en elle-même : il ajoute , que ces révolutions & ces périodes recommenceront éternellement. Saint Augustin parle de cette opinion des Stoïciens d'une manière encore plus formelle. » Ils

*decreſcentia in tenelli pueri naturam revertuntur :
Tum demùm tabeſcentia deficiunt & intereunt ,
Plat. in Politic.*

» croient , dit-il (*a*) , que pendant toute
 » l'éternité il y aura un cercle d'évène-
 » mens tous semblables ; & , par exem-
 » ple , comme Platon a enseigné dans
 » l'Académie d'Athènes , de même il y au-
 » ra des tems pendant toute l'éternité , où
 » le même Platon enseignera encore dans
 » la même Ville & dans les mêmes lieux ,
 » & aura les mêmes disciples . . . Il en fera
 » de même de toutes choses qui , suivant
 » ce système , doivent recommencer sans
 » cesse au bout de quelques intervalles ,
 » longs , à la vérité , mais pourtant cer-
 » tains.

(*a*) *Abfit autem à rectâ fide , ut his Salomonis
 verbis illos circumitus significatas esse credamus ,
 quibus illi putant , sic eadem temporum tempo-
 raliumque rerum volumina repeti , ut , v. g. si-
 cut in isto sæculo Plato Philosophus in urbe Athe-
 niensi , in eâ scholâ , quæ Academia dicta est , dis-
 cipulos docuit : ita per innumerabilia retrò sæcu-
 la , multum plexis quidem intervallis , sed tamen
 certis , & idem Plato , & eadem civitas , ea-
 demque schola , iidemque discipuli repetiri , & per
 innumerabilia deindè sæcula repetendi sint. Au-
 gust. de Civ. Dei , lib. 12. cap. 13.*

Enfin c'est sans doute à cette doctrine du renouvellement, ou plutôt, si j'ose le dire, du *recommencement* des choses, insérée dans les vers Sibyllins, que Virgile fait allusion, lorsque pour flatter un Consul Romain sur le bonheur que la naissance de son fils promettoit aux hommes (*a*) :

» Les tems prédits par la Sibylle sont, dit-il (*b*), arrivés; cette longue suite de Siècles qui nous ont précédés, va recommencer : nous allons revoir l'âge d'or ; Astrée revient sur la terre. » On peut croire que les Egyptiens & les anciens Arabes avoient cette opinion en vûe, lorsqu'ils regardoient le Phœnix qui renaît de ses cen-

(*a*) On sçait que les Sçavans sont partagés sur ce qui fait le sujet de la quatrième Eglogue de Virgile. Parmi les divers sentimens tous indifférens à la matiere dont il s'agit ici, l'Auteur en choisit un, sans prétendre que ce soit le mieux fondé & le véritable.

(*b*) *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo ;
Jam redit & Virgo , redeunt Saturnia regna,
Virgil, Eglog. 4.*

drés, comme le symbole du renouvellement éternel de la nature.

Pour ce qui est de ceux qui sans admettre l'année périodique, ont reconnu simplement que le Monde changeoit de forme, nous devons mettre en ce rang Anaximenes, Démocrite, Epicure & les autres qui ont reconnu une infinité de mondes à la fois, qui se détruisoient & se reproduisoient sans cesse; en un mot, tous ceux qui ont admis les Atomes pour principe des choses, & le hazard pour cause formelle de leur existence. Selon eux, le Monde retournoit dans le cahos, d'où le hazard l'avoit tiré, & n'en ressortoit, que lorsque le même hazard l'en retiroit encore une fois, pour lui donner une nouvelle forme.

Expliquons à présent de quelle manière les Anciens ont imaginé que le Monde a pû commencer. Les uns en ont attribué la cause au seul hazard: les autres ont eu recours pour cela à un Etre

intelligent ; mais tous ont supposé certains principes préexistans , sur lesquels , soit l'être intelligent , soit le hasard ont agi , c'est-à-dire , dont la cause efficiente du Monde s'est servie pour le former. Ces principes ont été nommés atomes par Leucippe , Démocrite , & les Epicuriens (a) , ce qui signifie , corps indivisibles ; les autres les ont appelés élémens :

(a) *Principia omnium esse atomos* (dicit) *atque inane* , dit Diogène Laërce , en parlant de Démocrite.

Cicéron exposant ce sentiment de Démocrite & de toute la secte des Atomistes , dit : *Ille Atomos , quas appellat , id est , corpora individua propter soliditatem , censet in infinito inani , in quo nec summum , nec infimum , nec medium , nec ultimum , nec extremum sit , ita ferri , ut concursionibus inter se cohaerescant , ex quo efficiantur ea , quæ sint , quæque cernantur , omnia ; eumque morum Atomorum nullo à principio , sed ex æterno tempore intelligi convenire. Tum innumerales mundi , qui & oriantur , & intereant quotidie. De Fin. bon. & mal. lib. 1.*

Mais personne n'a mieux expliqué ce système que Lucrece , comme on peut le voir par ces vers , *De nat. rer. lib. 3.*

Sed quia multa modis multis primordia rerum

quelques-uns se sont servis du mot général de semences des choses ; d'autres enfin ont compris toutes ces idées sous le nom de matiere. Thalès n'a point admis d'autre principe de l'Univers que l'eau :

Ex infinito jam tempore percita plagis ,
Ponderibusque suis consuerunt concita ferri,
Omnimodisque coire , atque omnia per-
tentare ,

Quæcumque inter se possent congressa
creare :

Propterea fit , ut magnum volgata per
ævum ,

Omnigenos cœtus & motus experiundo ,
Tandem ea conveniant ; quæ ut convenere,
repentè

Magnarum rerum fiant exordia , nempè
Terraï , maris , & cœli , generisque ani-
mantum.

Il avoit déjà dit dans son second Livre :

Quod quoniam constat , nimirum nulla
quies est

Reddita corporibus primis per inane pro-
fundum ;

Anaximenes n'a reconnu que l'air , Héraclite & Parménide que le feu ; Empédocle a ajouté la terre à ces trois choses ensemble , & a le premier soutenu les quatre élémens, que l'Ecole Péripatéticienne a rendus depuis si célèbres (*a*).

Sed magis assiduo varioque exercita motu ;
Partim intervallis magnis conflictata resul-
tant :

Pars etiam brevibus spatiis nexantur ab iectis
Et quæcumque magis condensa conciliatu
Exiguïs intervallis connexa resultant ,
Endopedita suis perplexis ipsa figuris ,
Hæc validas saxi radices , & fera ferri
Corpora constituunt , & cætera de genere
horum

Paucula. Quæ porro magnum per inane
vagantur ,

Et cita dissiliunt longè , longèque recursant
In magnis intervallis : hæc æra rarum

Sufficiunt nobis , & splendida lumina solis.

(*a*) *Thales ex aquâ dixit constare omnia : Anaximenes infrutum æra , Parmenides ignem , qui moveat terram , quæ ab eo formetur , Empedocles hæc pervulgata & nota quatuor , Heraclitus ignem.* Cic. Acad. Quæst. lib. 4.

Sans

Sans nous arrêter à rapporter les différens sentimens des Philosophes sur ce sujet, il suffit de dire que, selon eux, ces principes, ou les élémens qu'ils ont admis, quels qu'ils fussent, étoient dans le désordre & la confusion, lorsque le hazard, ou la Divinité les en fit sortir & les débrouilla. Leucippe, Démocrite, Epicure & tous les Philosophes atomistes qui tiennent un rang si considérable parmi ceux qui ont raisonné sur l'origine du Monde, en attribuent la cause seulement au hazard. On ne sçait au reste s'ils ont eu une idée bien claire de ce hazard, & si par ce mot ils ont pû entendre autre chose qu'une cause cachée, à la vérité, mais pourtant nécessaire. Quoiqu'il en soit, voici de quelle maniere ils s'expliquoient. Ils assuroient que les Atomes étant continuellement agités dans un vuide infini, il arrive que grand nombre de ces Atomes s'acrochent les uns aux autres, demeurent ensuite liés & accrochés de cette

forte , quelquefois plus , quelquefois moins long tems , & enfin se décrochent , & retournent dans le mouvement confus où ils étoient auparavant , jusqu'à ce qu'ils se racrochent de nouveau. Notre Monde n'est donc autre chose , selon eux , qu'un amas d'Atomes , qui s'étant accrochés ensemble , ont formé tous les Etres qui le composent. Or comme le nombre des Atomes , & le vuide qui les contient , sont infinis , il s'ensuit de là qu'il peut continuellement se former une infinité de Mondes , & qu'il s'en détruit de même une infinité , les Atomes n'étant occupés pendant toute l'éternité qu'à s'acrocher & à se décrocher , c'est-à-dire , travaillant sans cesse à faire des Mondes & à les défaire.

Le nombre des Philosophes qui ont eu recours à un Etre intelligent pour la formation du Monde , est très-peu considérable. Si l'on en excepte Anaxgore &

ceux qui ont suivi la doctrine de Platon (*a*), tous les autres semblent n'en avoir attribué la cause qu'au hasard, ou à la nécessité. Les Platoniciens eux-mêmes peignoient la nécessité avec la Divinité, & reconnoissoient également l'une & l'autre pour la cause efficiente du Monde. Voici comment Platon s'explique sur ce » sujet. Dieu, dit-il (*b*), a produit, ou » pour me servir de ses termes, a engendré le Monde de toute éternité; & en le » produisant, il a suivi l'idée ou l'exemple parfait qu'il a en lui même de » toutes les choses possibles. La matière » étoit avant le Monde; & elle en est la » mere, de même que Dieu en est le pere. Ainsi le Monde est la chose engen-

(*a*) *Anaxagoras naturam infinitam (dixit); sed eas particulares similes inter se minutas: eas primum confusas, postea in ordinem adductas mente divinâ. Cic. Acad. Quæst. lib. 1. & ibid: lib. 4. Plato ex materiâ in se omnia recipientem mundum esse factum censebat à Deo sempiternum.*

(*b*) In *Timæo*.

» drée , Dieu est le principe qui engendre ,
 » & la matiere est la chose dans laquelle
 » le Monde est engendré. L'intelligence
 » & la nécessité sont donc la cause effi-
 » ciente du Monde : car l'intelligence n'est
 » autre chose que Dieu ; & la nécessité est
 » une même chose avec la matiere. »

Il y a dans ce systême quelque obscurité qu'il est bon d'éclaircir. Premièrement, on ne comprend pas trop ce que Platon veut dire , lorsqu'il assure que la matiere étoit avant le Monde : car on vient de voir qu'il a crû le Monde éternel , ou créé de toute éternité ; on ne peut donc entendre cette priorité de la matiere que d'une priorité d'ordre , comme parlent les Théologiens , & non d'une priorité de tems. Il n'est gueres plus aisé d'expliquer ce que ce Philosophe entend , lorsqu'il dit que la nécessité & la matiere sont une même chose , & que cette nécessité est la mere du Monde. Il faut pour

cela recourir aux Platoniciens , qui ont le mieux développé la doctrine de leur Maître. Ils nous apprennent (*a*) que la matiere existe nécessairement; d'où il s'ensuit , que la matiere est une cause nécessaire de l'existence du Monde. En effet Plotin assure que rien n'est plus ridicule , que de dire que Dieu a fait le Monde pour sa gloire : c'est , dit-il (*b*) , lui attribuer les défauts & les vûes basses des ouvriers , qui travaillent pour le profit ou pour l'honneur.

Après avoir établi pour principe de toutes choses la matiere éternelle & infinie,

(*a*) *V. Plotin, Ennead. 1. lib. 8. cap. 15.*

(*b*) *Ennead. 3. lib. 2. c. 2.* C'est ainsi que Lucrece a dit , que c'étoit une extravagance de penser que l'Univers ait été fait pour l'homme , *De rer. nat. lib. 5.*

Dicere porro , hominum causâ voluisse parare

Præclaram mundi naturam , propterea que
Id laudabile opus Divûm laudare decere .
Desipere est.

Anaxagore suppose que les parties de cette matiere qui étoient dans la confusion , furent débrouillées & arrangées par l'Intelligence divine (*a*). Les Chaldéens qui , comme nous l'avons vû plus haut (*b*) , assuroient que le Monde étoit éternel , reconnoissoient cependant que l'ordre & l'arrangement de l'Univers avoit été établi par une Divine providence : ainsi ils alioient deux choses , que Platon met de pair dans son systême , sçavoir , la formation du Monde & son éternité.

Mais l'opinion la plus ancienne & la plus célèbre de l'Antiquité sur l'origine du Monde , est sans contredit celle qui étoit contenue dans la Théologie allégorique des Egyptiens & des Phéniciens , & que les Poëtes Grecs & Latins ont tant célébrée dans leurs Ouvrages sous

(*a*) *Omnia simul erant ; deindè accessit mens , eaque composuit* , lui fait dire Diog. Laër. in *Anaxag.* Voyez pag. 51. N. (*a*).

(*b*) Page 34. N. (*a*).

le nom de Chaos , c'est-à-dire , du mélange des Elémens , & de l'assemblage confus des semences de toutes choses , que l'Amour sçut débrouïller & rendre fécondes. Les anciennes Poësies qui nous restent sous le nom d'Orphée , font mention de cette fameuse allégorie : Appollonius en parle aussi dans ses Argonautiques ; & Hésiode ne l'a pas oubliée dans sa Théogonie , quoiqu'il la rapporte d'une maniere peu exacte , en faisant produire la Terre avant l'Amour. » Le Cahos a » été , dit-il (*a*) , avant toutes choses , » ensuite la Terre , le Tartare ténébreux » qui est au fond de la Terre , & l'Amour » vainqueur des hommes & des Dieux. » Du Cahos est sorti l'Erebe ; & la Nuit » a produit le jour & l'Ether. « Aristophane est celui de tous , qui a traité ce

(*a*) ἦτοι μὲν πρῶτις Χάος γένητ' , αὐτὸν ἔπειτα

Γαῖα ὑπὸν ἔργον &c. Theogon. vers. 116.

fujet avec le plus d'ordre : voici de quelle maniere il fait parler un de ses Chœurs (a). » Au commencement étoit le Cahos » & la Nuit , l'Erebe & le Tartare. Il » n'y avoit encore ni Terre , ni Air , ni » Ciel lorsque la Nuit produisit un œuf , » d'où sortit l'aimable Amour aux aîles » dorées , qui se mêlant avec le Cahos , » engendra notre espece. « C'est ce qui a donné lieu à l'emblème , où l'Amour est représenté comme le Maître & l'Auteur de l'Univers , avec une grande barbe pour marque de son ancienneté (b) ; & c'est encore pour la même raison , qu'on appelle Venus la mere de la nature , & celle qui a débrouillé les Eléments (c). Toutes ces figures signifient

(a) Χάος ἦν , καὶ Νύξ , Ἐρεβός τε μέλαν πρῶτον ,
καὶ Τάρταρος οὐρός :

Γῆ δ' , ἔθ' αἶθήρ , ἔθ' ἑρμάνος ἦν , &c. *Aristoph. in Avib. vers. 694.*

(b) Voyez Lucien , *In Amor.*

(c) *En rerum nature prisca parens ; en elementorum origo initialis ; en orbis totius alma Venus.* Apul. *Metam. lib. 4.*

seulement , que l'accord & l'union entre les choses homogènes , c'est-à-dire , de même espèce & de même nature , a été la cause de l'existence de cet Univers ; de même que ce que les Grecs appelloient *εἰς* , ou la discorde , avoit été & pouvoit être encore la cause de sa confusion & de sa ruine.

Comme les Egyptiens & les Phéniciens étoient sur l'origine du Monde dans le système du Cahos , il n'est pas impossible que les Juifs leurs voisins l'aient adopté , & que Moyse l'ait inféré dans la Genèse (*a*). Quoique les Théologiens expliquent aujourd'hui ce Livre d'une manière différente , & ne reconnoissent point ordinairement de matière préexistante à la Création du Monde , rien n'est cependant plus clair & plus sensible que cette vérité , comme on peut facilement le faire voir.

(*a*) *Terra autem erat inanis & vacua ; & tenebræ erant super faciem abyssi*. Gen. 1. 2.

En effet l'idée qu'on attache au mot *Créer*, auquel on fait signifier *tirer du néant*, est manifestement toute nouvelle, & n'a point d'expression qui lui réponde dans toutes les Langues anciennes, Hébraïque, Grecque ou Latine : les termes de ces Langues auxquels on a depuis attaché ce sens, n'avoient point cette signification avant la Théologie Chrétienne, ainsi que Burnet, ce sçavant Anglois, l'a fort bien remarqué. » La création, & les » termes synonymes de ce mot pris dans » le sens qu'on leur donne aujourd'hui, » font, dit-il, des termes nouveaux : » car on n'en trouve aucun dans les Lan- » gues Hébraïque, Grecque & Latine, » qui ayent eû une pareille signification ; » en ces Langues, *créer* & *faire* ont » toujours désigné la même chose. C'est » pourquoi les Septante ont rendu le mot » Hébreu *barah*, par celui d'*ἐποίησεν*, » qui en Grec veut dire *fit*, & qui

» a en effet la même force que le terme
 » Hébreu. « Au contraire aujourd'hui nous
 rendons le terme Latin *creavit* , par le
 mot François *il créa* , auquel une idée
 nouvelle a été attachée. Car voici com-
 ment on traduit ordinairement les pre-
 miers mots de la Genèse : » Au commen-
 » cement Dieu créa le Ciel & la Terre ;
 » or la Terre étoit nue & sans ornement. «
 Cependant deux des plus habiles Inter-
 prêtes de l'Ecriture , Vatable & Grotius ,
 assurent que pour rendre exactement la
 phrase Hébraïque , il faut dire : » Lors-
 » que Dieu fit le Ciel & la Terre , la
 » matiere étoit informe ; « ce qui fait un
 sens fort différent , qu'on n'oseroit ad-
 mettre , selon nos Commentateurs mo-
 dernes , parce que cette phrase suppo-
 se évidemment la préexistence de la ma-
 tiere.

Quoiqu'il en soit , il n'est guères possi-
 ble de douter , que le Cahos des Anciens

ne soit clairement exprimé dans ces paroles de la Genèse. » La Théologie Phénicienne , dit Eusebe (*a*) , admet pour principe de toutes choses un air spiritueux avec le Cahos ténébreux , l'un & l'autre éternels & infinis. L'esprit , ou cet air spiritueux , se mêlant avec le Cahos , de ce mélange & de cette union fut produit le limon , dont toutes les créatures ont été tirées. « On reconnoît visiblement dans ces paroles d'Eusebe la préexistence du Cahos avant la formation du Monde. On y voit d'une manière sensible l'Esprit de Dieu qui couvoit les eaux , au rapport de l'Ecriture (*b*) , c'est-à-dire , qui rendoit le Cahos fécond , en échauffant les eaux. On y apprend pourquoi on introduisit autrefois le feu & l'eau dans les cérémonies nuptiales ,

(*a*) Præpar. Evang. lib. 1. cap. 10.

(*b*) *Spiritus Dei ferebatur super aquas , al. incubabat aquis.* Gen. 1. 2.

les Anciens regardant ces deux choses comme les principes de la génération. On y découvre la raison qu'avoient les Egyptiens , les Phéniciens , & ceux qui étoient initiés aux mystères de Bacchus , de représenter le Monde sous la figure d'un œuf. Enfin on demeure convaincu par ce passage , que cet esprit des Phéniciens & des Juifs n'est autre chose , que l'Amour dont parlent les Grecs , comme l'Erebe & le Tartare de ceux-ci sont clairement désignés par les ténèbres & l'aby-me dont il est parlé dans la Genèse. De là il résulte , ou que les Juifs ont emprunté ces idées des Egyptiens & des Phéniciens , ou bien , ce qui paroît absolument impossible , que ceux-ci les ont tirées des Livres de Moïse.

Tout ce que nous venons de rapporter touchant le célèbre Cahos des Anciens , ne nous donne pas une idée nette & distincte de leur sentiment sur l'origine du

Monde. On peut dire qu'ils ont traité fort énigmatiquement une matiere , qui d'elle-même étoit déjà très-obscur , & qu'ils ont ajouté les voiles de l'allégorie aux ténèbres naturelles de la question qu'ils avoient entrepris d'expliquer. Mais au moins si quelque chose s'entend clairement dans leur système , c'est que le Monde n'a jamais été tiré du néant (*a*). Lorsque les Elemens confus se débrouillerent , la matiere dont le Monde a été formé subsistoit déjà : il n'y eut alors rien de créé , c'est-à-dire , rien qui passât du néant à l'être , que la forme nouvelle dont la matiere se revêtit. Nous pouvons donc assurer hardiment avec le sçavant Burnet , dont nous avons déjà parlé , que la maniere dont

(*a*) C'est le principe constant de Lucrece.

Nullam rem è nihilo gigni divinitus unquam ,

conclut-il dans son premier Livre ; ce qu'il répète en beaucoup d'autres endroits.

on explique aujourd'hui la création de l'Univers, a été absolument inouïe dans l'Antiquité, non-seulement aux Philosophes, mais même à tous les Peuples de la Terre.

Les Juifs qui, comme nous venons de le voir, convenoient avec leurs voisins sur la formation du Monde, n'imiterent pas la réserve & le silence des autres Nations sur l'époque de son commencement. Ils prétendirent la fixer ; & ils furent les premiers & les seuls, qui osèrent entrer dans le détail de la manière dont Dieu, selon eux, l'avoit formé. Leur entreprise, lorsqu'elle fut connue, ne fut point approuvée des autres Peuples, qui la traitèrent tous de témérité. On reconnut qu'ils n'avoient parlé comme ils ont fait de l'origine du Monde, que pour s'en donner à eux-mêmes une plus illustre, en se faisant descendre de certains hommes imaginaires, disoient leurs ennemis, dont person-

ne avant eux n'avoit jamais entendu parler. On fut convaincu qu'ils ne faisoient remonter l'observation du Sabbat jusqu'à Dieu même , en assurant qu'ayant achevé son ouvrage en six jours , il se reposa le septieme , que pour autoriser & relever cet usage établi parmi eux , auquel les autres Nations donnoient une origine humaine & très-commune , quelques-uns même fort basse. Enfin tout ce que les Juifs débitoient sur la maniere dont le Monde avoit été formé , paroissoit si puérile & si extravagant , que leur crédulité à ce sujet les rendoit la risée des autres Peuples , aussi-bien que les Chrétiens , que l'on confondoit avec eux , parce qu'ils avoient adopté leur Ecriture. Lorsque Celse , Julien & les autres ennemis du Christianisme se mettoient sur la question de la Création du Monde , leurs railleries ne finissoient point (*a*) : il n'y avoit

(*a*) Voyez Origen. *contra Cels.* lib. 4. cap. 35.
pas

pas de contes de vieilles si impertinens qu'ils fussent , qu'ils ne trouvaient plus raisonnables , que tout ce qui se lit à ce sujet dans la Genèse. Aussi Celse avoué-t'il (*a*) ; que les plus sensés d'entre les Juifs & d'entre les Chrétiens , honteux d'entendre ce récit à la lettre , avoient recours à l'allégorie pour l'expliquer.

Nous pouvons donc regarder comme une chose constante , que parmi les Anciens , le plus grand nombre ayant tenu pour l'éternité du Monde , tous ceux qui ont soutenu que l'Univers a commencé , ont admis en même-tems la préexistence de la matière ; & qu'ils ont reconnu , ou que le Monde étoit extrêmement ancien , ou du moins que les tems dont sa formation présente a été suivie , étoient remplis de tant d'obscurité , & si couverts d'épaisses ténèbres , qu'il étoit absolument

37. 38. 39. 40. *lib. 6. cap. 60. 61. 62. & Clem. Alex. contra Jul. lib. 2.*

(*a*) Origen: *contra Cel.* lib. 1. cap. 1.

impossible de rien dire de certain sur l'ins-
tant de son origine.

C H A P I T R E I I I.

*Opinions des Anciens sur la fin
du Monde.*

C'Est une vérité incontestable , que ce qui n'a point eû de commencement , ne doit point avoir de fin , & qu'au contraire ce qui a commencé , doit un jour finir (a). Ainsi en rapportant les opinions différentes de ceux qui ont crû le Monde éternel , ou qui lui ont donné un commencement , nous avons en même-tems fait connoître que , selon les uns , sa durée devoit nécessairement avoir un terme ; comme , selon les autres , il devoit subsister pendant toute l'éternité. Ou-

(a) *Quæ est coagmentatio non dissolubilis ; aut quid est , cujus principium aliquod sit , non sit extremum ?* Cic. de Nat. Deor. lib. 1.

tre cela , en parlant des Stoïciens & des autres qui ont soutenu le système de l'année Périodique , il a fallu joindre ensemble leurs sentimens sur l'origine du Monde & sur sa fin. De même en expliquant le système des Atomistes , nous avons été obligés de ne point séparer de ce qu'ils pensoient sur l'origine de l'Univers , leurs opinions sur la formation , & sur la destruction des Mondes infinis qu'ils admettoient. Cependant comme nous n'avons traité ce sujet que d'une manière générale , il est à propos que nous entrions dans le détail , & que nous examinions plus à fond quelle a été la pensée des Anciens sur la durée du Monde , & sur la fin.

Tous ceux qui ont crû le Monde éternel , convaincus que ce qui a toujours été doit nécessairement toujours être , ont assuré qu'il subsisteroit éternellement dans le même état où il est , sans s'affoiblir , & sans souffrir ni corruption , ni

changement , au moins quant à son tout , & à ses parties principales (*a*). Ce n'est donc que de ceux qui ont soutenu que le Monde a commencé , que nous avons à parler ici , puisqu'ils sont les seuls qui , conséquemment à leur principe , aient avancé qu'il devoit un jour finir.

Pour trouver chez les Anciens quelque chose de positif sur la fin du Monde , il faut d'abord descendre aux Philosophes Grecs. Manethon & Héraclée nous apprennent , à la vérité , que les Egyptiens croyoient le Monde corruptible (*b*) : Strabon dit la même chose des Gymnosophistes (*c*) ; mais ce sont les Grecs ,

(*a*) Voyez le Chapitre précédent , surtout pag. 4. N. (*a*) pag. 35. N. (*b*) pag. 36. N. (*a*) & pag. 38. N. (*b*).

(*b*) Diogene Laërce leur attribue aussi cette opinion , in *Proem.* en ces termes : *Ægyptiorum hujusmodi philosophiam esse prodidere . . . mandum genitum , corruptionique obnoxium.*

(*c*) Περὶ πολλῶν δὲ τῶς Ἑλλήσιν ὁμοδοξεῖν (τῶς Βραχμῶναι ,) "τι γὰρ γενητὶς ὁ κόσμος , ἀφθαρτὶς ἀίγειν καὶ ἀκείμενος. Strabon. lib. 15.

qui les premiers se sont expliqués sur ce sujet d'une manière claire & décisive. Ceux d'entr'eux qui assûroient que le Monde avoit commencé, soutenoient avec la même certitude qu'il finiroit un jour (*a*). Selon les Atomistes, la cause de sa fin doit venir de ce que les Atomes se décrochant, & retournant dans leur mouvement confus, donneront lieu à la destruction de toutes les choses qu'ils avoient formées en s'accrochant les uns aux autres. Voici de quelle manière Lucrece en parle, suivant l'opinion d'Epicure.

» Vous voyez, dit-il (*b*), mon cher Mem-

(*a*) C'est ce que Diogene Laërce assure des Stoïciens: *Placet autem eis & corruptibilem esse mundum.* In Zenon.

(*b*) Principiò maria ac terras cœlumque ruere.

Horum naturam triplicem, tria corpora,
Memini,

Tres species tam dissimiles, tria talia texta
Una dies dabit exitio, multosque per annos
Sustentata ruet moles & machina mundi.

De rer. nat. lib. 5.

E iij

« mius , le Ciel , la Terre & la Mer. Ces
 » vastes Corps d'une nature & d'une es-
 » pece si différente , un jour viendra
 » qu'ils seront détruits ; & la machine du
 » Monde , après avoir duré tant de siècles ,
 » s'écroulera , & fera entièrement renver-
 » sée. «

Comme ce renversement général de la machine du Monde est une idée qui étonne & frappe vivement l'imagination , & que par conséquent elle fournit une matière convenable aux Poètes de la représenter avec succès , lorsque l'occasion s'en présente , Sénèque & Lucain ont fait la description de cette ruine de l'Univers d'une manière capable d'inspirer l'horreur & l'effroi. Voici comment le premier s'en explique. » Ce jour fatal étant arrivé ,
 » dit-il (a) , où les loix par lesquelles

(a) Jam jam legibus obrutis
 Mundo cum veniet dies ,
 Australis polus obruet

» le Monde subsiste seront détruites , le
 » Pôle Austral tombant impétueusement
 » sur la Terre , écrasera les Peuples de
 » l'Afrique ; le Pôle Arctique accablera de
 » même les Habitans du Nord. Le Soleil
 » obscurci ne rendra plus aucune lumie-
 » re ; les colonnes du Ciel seront renver-
 » sées , & dans leur chute entraîneront la
 » ruine générale du genre humain. Les

Quicquid per Libyam jacet ,

Et sparsus Garamas tenet ;

Arctous polus obruet

Quicquid subjacet axibus ,

Et siccus Boreas ferit.

Amissum trepidus polo

Titan excutiet diem :

Cœli regia concidens

Ortus atque obitus trahet ;

Atque omnes pariter Deos

Perdet mors aliqua & cahos ,

Et mors fata novissima

In se constituet sibi.

Quis mundum capiet locus ?

Hercul. Oër. Act. 3

E iiij

» Dieux mêmes n'en feront point exemts :
 » tout rentrera dans le Cahos ; & la mort
 » terminera le destin de tous les êtres.
 » Que deviendra le Monde alors ? » Lucain ne s'exprime pas avec moins de force & d'énergie. « Lorsque les Siecles
 » feront , dit-il (a) , parvenus à leur
 » dernière heure , & que le lien qui unit
 » toutes choses fera rompu , le Monde
 » étant prêt à rentrer dans l'ancien chaos ,
 » tous les Astres confondus se choqueront
 » les uns les autres ; les corps enflammés

(a) Cum compage solutâ ,
 Sæcula tot mundi suprema coëgerit hora ,
 Antiquum repetent iterum chaos omnia,
 Mixtis
 Sydera Syderibus concurrent : ignea pontum
 Astra petent : tellus extendere littora nolet ,
 Excutietque fretum : fratri contraria Phæbe
 Ibit ; & obliquum bigas agitaro per orbem
 Indignata , diem poscet sibi ; totaque discors
 Machina divulsi turbabit fœdera mundi.

Bel. Civ. lib. 1

» se précipiteront dans la mer ; la Terre
 » repoussera les eaux loin de leurs rivages ;
 » la Lune dédaignant son cours & ses
 » fonctions ordinaires , voudra tenir la
 » place du Soleil ; la discorde enfin s'em-
 » parant de tout l'Univers , rompra l'u-
 » nion à laquelle il devoit son existen-
 » ce. «

Ceux qui étoient dans le système de
 l'année Périodique , surtout les Stoïciens ,
 ne se contenterent pas de dire simplement
 comme les Atomistes , que le Monde pé-
 riroit par la désunion & la confusion
 de ses parties : ils assurèrent qu'il finiroit
 par le feu , & que l'Univers seroit dé-
 truit par un embrasement général. Ci-
 ceron leur attribue ce sentiment en plus
 d'un endroit (a) ; Origene dit la même

(a) *Ex quo eventurum nostri (Stoici) putant ,
 ut ad extremum omnis mundus ignesceret , cum
 humore cōsumpto , neque terra ali possēt , neque
 remaneat aēr , cujus ortus , aquā omni exhaustā ,
 esse non possēt : ita relinqui nihil præter ignem , à*

chose (a); & Sénèque qui a fait tant d'honneur à la Secte Stoïque, ne s'exprime point autrement (b). C'est conformément à cette opinion de l'embrasement général du Monde, qu'Ovide a dit au commencement de ses Métamorphoses (c): » Il est écrit dans le livre du » destin, qu'il viendra un tems, où la » terre, la mer & les cieux s'enflammeront, & où la pesante machine du Mon-

quo rursus animante ac Deo renovatio mundi fieret, atque idem ornatus oriretur. Cic. de Nat. Leor. lib. 2.

(a) Φασι δὲ αἱ ἀπὸ τῆς Στῶας, κατὰ περίοδον ἐκπύρωσιν τὴν παντὸς γίνεσθαι. Origen. contra Cels. lib. 5. cap. 20.

(b) *Dicimus ignem esse, qui occupet mundum, & in se cuncta convertat. Ita ignis exitus mundi est.* Senec. Nat. Quæst. lib. 3. cap. 13.

(c) *Esse quoque in fati reminiscitur, afforo tempus,*

*Quo mare, quo tellus, correptaque regia
Cœli*

Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

Metam. lib. 1.

» de sera renverfée. » Dion nous apprend (a) que l'Empereur Tibere avoit toujours à la bouche un vers Grec, dont le fens étoit: » Que la Terre s'embrafe, » quand je ne ferai plus; « faifant allufion fans doute au feu qui devoit confommer l'Univers. Le même Lucain que nous avons cité, affure dans un autre endroit, qu'un feu général eft destiné à la destruction du Monde, & que rien n'échappera à la fureur des flammes, lorsqu'un jour le Ciel & la Terre confondus s'embraseront (b). Stace & Properce ont auffi fait mention de la ruine de l'Univers; mais comme ils fe font expliqués

(a) *Sæpè verò recitaffè memoratur antiquum hoc:
Me mifceatur igne terra mortuo.*

Dio, Epit. lib. 58.

(b) *Hos, Cæfar, populos fi nunc non ufferit
ignis,*

Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.

*Communis mundo fupereft rogos, offibus
aftra*

Mifturus.

Be'. Civ. lib. 7.

en peu de mots , on ne ſçait ſ'ils l'ont entendu à la maniere d'Epicure , ou ſuivant le ſyſtême desStoïciens. Ceux-ci au reſte n'ont pas été les premiers , qui ayent crû que le Monde périroit par le feu. Héraclite & Empedocle l'avoient ſoutenu avant eux (*a*) ; & Plutarque nous apprend (*b*) , que cette opinion ſe trouvoit contenue dans les Ouvrages d'Héſiode & dans ceux d'Orphée.

Quoique l'opinion de l'embrasement général de l'Univers ſoit du nombre de celles dont l'origine ſe perd dans l'Antiquité , nous pouvons cependant aſſurer , que parmi les Anciens , les Peuples chez leſquels elle paroît avoir été le mieux établie , ſont les Syriens & les Phéniciens. Le Philoſophe Zenon , chef des Stoïciens , étoit originaire de Phénicie ; & l'on ſçait que cette doctrine é-

(*a*) C'eſt ce que Diogene Laërce aſſure d'Héraclite. *Ex igne* , dit-il , *omnia conſtare* (*dixit* ,) *in eumque reſolvi omnia*. In Héracl.

(*b*) Plut. de Oracul. defectu.

roit commune en Syrie au tems de l'établissement de l'Evangile. Celse la regardoit dès lors comme une opinion très répandue (*a*); & un passage de Joseph ne nous permet point de douter de son antiquité. Cet Historien rapporte (*b*) que les enfans de Seth, fils d'Adam, ayant appris de leur pere & de leur ayeul, que le Monde périroit par l'eau & par le feu, & voulant transmettre cette tradition à leur postérité, la graverent sur deux colonnes qu'ils éleverent, dont l'une étoit de briques, & l'autre de pierres, afin que s'il arrivoit qu'un déluge ruinât la colonne de briques, celle de pierres pût résister à la violence des eaux, & conserver ainsi la mémoire de ce qu'ils avoient écrit. On assure, ajoute Joseph, que cette colonne de pierres se voit encore aujourd'hui dans la Syrie. Il y auroit de la simplicité à croire, que cette colonne

(*a*) Voyez Origen. *contra Cels.* lib. 5. cap. 14.

(*b*) *Antiq. jud.* lib. 1. cap. 2.

qu'on voyoit en Syrie du tems de cët Historien , s'il eût vrai qu'on y en vît une , fût l'ouvrage des enfans de Seth ; mais on ne peut au moins s'empêcher d'être convaincu par ce récit , que la doctrine de l'embrasement futur de l'Univers étoit fort ancienne dans la Syrie.

Uniquement occupés du reglement des mœurs , les Stoïciens étoient d'une ignorance grossiere sur la Physique. Ils croyoient , à la vérité , comme les autres Philosophes , que les étoiles étoient des corps de feu ; mais ils avoient en même tems sur ce sujet une opinion ridicule , qui leur étoit particuliere : ils s'imaginoient que ce feu des étoiles s'entretenoit & se nourrissoit des vapeurs qui s'élèvent de la terre , de la mer & des eaux ; & sur ce beau principe ils fondoient la cause de l'embrasement futur de l'Univers (a). Ils affuroient qu'a-

(a) Sicut autem stelle naturâ flammæ , leur fait dire Cicéron , de Nat. Deor. lib. 2. Quo cir-

près une longue suite d'années, la substance humide des eaux étant épuisée, & la terre se trouvant enfin desséchée, & hors d'état de fournir plus long-tems à la nourriture des Astres à cause de son aridité, le feu s'attacheroit à toutes les parties du Monde, & consumeroit toutes choses. Bérose ramenant tout à l'Astrologie judiciaire, selon la coutume des Chaldéens, soutenoit que la cause de l'embrasement du Monde seroit la conjonction des Planètes dans le signe du Cancer, de même que, selon lui, le déluge seroit causé par la conjonction des mêmes Planètes dans le signe du Capricorne (a).

ea à terræ, maris, aquarum vaporibus aluntur iis, qui à Sole ex agris repesactis & ex aquis excitantur : quibus altæ renovataque stelle, atque omnis æther, refundunt eadem, & rursum trahunt indidem, nihil ut ferè intereat, aut admodum paulum, quod astrorum ignes & ætheris flamma consumat. Ex quo eventurum nostri putant, &c. Voyez pag. 73. N. (a).

(a) Berosus, qui Belum interpretatus est, alicursu ista (conflagrationem mundi & diluvium)

Il n'y a nulle apparence, que ni les Syriens, ni les Phéniciens, ni ceux qui les premiers ont assuré que le Monde périroit par le feu, en ayant eu d'autre raison, qu'une opinion fort simple & très naturelle. On a toujours crû dans l'Antiquité, qu'à la fin du Monde le ciel & la terre se confondroient : Jesus-Christ dit positivement, qu'alors les Etoiles tomberont du ciel. C'étoit l'opinion commune ; & dans l'imagination des Peuples, il ne faut point chercher d'autre cause d'un embrasement général, que ce mélange du ciel & de la nature. Quoique les Anciens ne donnaissent pas aux étoiles leur juste grandeur, ils les

Syderum fieri ; & adeò quidem id affirmat , ut conflagrationi atque diluvio tempus assignet : arsurum enim terrena contendit , quandò omnia sydera , quæ nunc diversos agunt cursus , in Cancrum convenerint , sic sub eodem posita vestigio , ut recta linea exire per orbes eorum possit ; inundationem futuram , cùm eadem syderum turba in Capricornum convenerit. Senec. Nat. Quæst. lib. 3. cap. 29.

concevoient

concevoient cependant comme de vastes corps enflammés , & ils ne pouvoient sans doute imaginer qu'elles dussent tomber sur la terre , sans l'embraser en même tems , & la réduire en cendres.

Si le tems précis de la formation du Monde a toujours été regardé comme une chose qu'il étoit impossible de découvrir , on n'a pas jugé qu'il y eût moins d'impossibilité à déterminer sa durée , & à fixer l'instant de sa fin. Il n'y a rien dans toute l'Antiquité Payenne qui puisse nous faire penser , que jamais on se soit avisé de prescrire le moment au quel le Monde a commencé , ni celui auquel il doit finir. Les Juifs qu'on accusoit d'avoir fixé l'époque de l'origine du Monde , pour faire remonter la leur jusqu'à ce terme reculé , communiquèrent cet esprit aux premiers Chrétiens. Ceux-ci , à l'exemple des autres , s'aviserent de marquer des bornes à la durée du Monde , comme les Juifs

avoient désigné le moment de son commencement ; & malheureusement pour eux , ils assurèrent que sa dernière heure étoit prochaine. Ils joignirent à cette opinion hasardée une autre imagination aussi ridicule ; & comme les Juifs avoient fait remonter l'origine de l'observation du Sabbath jusqu'à la première semaine du Monde , les premiers Chrétiens judaïsant poussèrent cette observation au-delà même de la fin du Monde. Ils osèrent publier , qu'il ne dureroit qu'autant de milliers d'années , que Dieu avoit employé de jours à le former , c'est-à-dire , qu'il ne subsisteroit que pendant six mille ans ; qu'au bout de ce terme, Jésus-Christ descendroit sur la terre , rassembleroit ses élus , & célébreroit avec eux le grand Sabbath pendant le cours de mille autres années , après lesquelles il les introduiroit dans les biens ineffables de l'Eternité (a).

(a) *Arbitror ex hoc loco , & ex Epistolâ quæ nomine Petri Apostoli inscribitur , mille annos pro*

(83)

Cette opinion de la durée Sabbathique du Monde & du regne de mille ans étoit si commune, ou, pour mieux dire, si générale parmi les premiers Chrétiens, qu'il est étonnant que ceux qui vinrent ensuite aient osé la réjetter. Eusebe dit que Papias Evêque d'Hieraple, & disciple des disciples des Apôtres, en étoit l'Auteur (a); mais on ne peut douter que les Apôtres mêmes ne l'eussent établie, & qu'elle ne fût aussi ancienne que le Christianisme. En effet le même Auteur nous apprend (b), que Papias a-

unâ die solitos appellari: ut scilicet quia mundus in sex diebus fabricatus est, sex millibus annorum tantum credatur subsistere; & postea venire septenarium numerum & octonarium, in quo verus exercetur sabbathismus. Hieron. Ep. ad Cypr. Presbyt.

(a) Ταῦτα δὲ ὁ Πάπιας Ἰωάννη μὲν ἀκουσὴς, Πολυκάρπῳ δὲ ἐταῖρῳ γεγονώς, ἀρχαῖος ἀνὴρ, ἐγγράφως ἐπιμαρτυρεῖ ἐν τῇ τετάρτῃ τῶν αὐτῶν βιβλίων. Euseb. Præp. Ev. lib. 3. cap. 33.

(b) Eusebe, ubi suprà.

voit grand soin de s'informer de tout ce que les Apôtres avoient enseigné toutes les fois qu'il rencontroit quelqu'un qui eût vécu avec eux ; & Saint Irenée, disciple des disciples des Apôtres, est du même sentiment que Papias touchant le regne de mille ans. Il dit même positivement (*a*), que tous les Anciens qui avoient vû Saint Jean l'Evangeliste, assuroient qu'ils lui avoient souvent oui dire, que Jesus-Christ s'étoit exprimé de la maniere suivante sur la nature du bon-

(*a*) *Prædicta itaque benedictio ad tempora regni sine contradictione pertinet, quando regnabunt iusti surgentes à mortuis ; quando & creatura renovata & liberata, fructificabit universæ escæ ex rore cæli, & ex fertilitate terræ : quemadmodum Presbyteri meminerunt, qui Joannem discipulum Domini viderunt, audisse se ab eo, quemadmodum de temporibus illis docebat Dominus, & dicebat : venient dies, in quibus vineæ nascentur singulæ dena millia palmirum habentes, & in uno palmitē dena millia brachiorum, & in uno palmitē dena millia flagellorum . . . Et cum eorum apprehenderit aliquis sanctorum borrum, alius clamabit : Borrus ego melior sum ; me sume, per me Dominum benedic, &c. Iren. adv. Hæres. lib. 5. cap. 33.*

heur dont les justes devoient jouir alors :
 „ Dans ces jours heureux chaque vigne
 „ produira dix mille branches, chaque
 „ branche dix mille grapes, & chaque
 „ grappe dix mille grains „ ; après quoi il
 s'étend d'une manière puérile sur le détail
 de la multiplication des fruits : par où il
 paroît, pour le dire en passant, que les
 premiers Chrétiens avoient une idée fort
 grossière & très-charnelle de ce regne de
 Jésus-Christ sur la terre.

Mais comme ce n'est point ici le lieu
 d'examiner plus à fond cette question du
 regne terrestre de Jésus-Christ, il suffit de
 dire, que les Chrétiens des premiers siècles
 sortis des Juifs pour la plupart,
 & prévenus par conséquent d'un respect
 superstitieux pour l'observation du Sabbath,
 croyoient que le Monde ne dureroit que
 six mille ans, au bout desquels arrive-
 roit l'embrasement du ciel & de la terre.
 Et comme ils suivoient la chronologie

des Septante, selon laquelle le Monde avoit déjà duré cinq mille huit cens ans, ils s'imaginoient que la fin n'étoit pas fort éloignée. C'est pour cette raison, qu'ils attribuoient les mortalités & les calamités publiques à la vieillesse du Monde, qui au rapport de Saint Cyprien (a), n'avoit plus la même vigueur qu'autrefois, & étoit tombé dans la caducité. Ils étoient continuellement dans l'attente de l'Antechrist, & dans l'appréhension des malheurs sans nombre, que cet ennemi de Dieu devoit causer à l'Eglise. Tertullien disoit, que les Chrétiens prioient pour la durée de l'Empire Romain, parce que sçachant certainement que l'Univers finiroit avec lui, ils vonloient éloigner par leurs prieres les maux dont les

(a) *Quia ignarus divinæ cognitionis, & veritatis alienus es, illud primo in loco scire debes, enuisse jam mundum, non illis viribus stare, quibus prius steterat, nec vigore & robore eo valere, quo antea prævalebat.* Cyprian. ad Demet.

hommes étoient menacés à la fin du monde (a).

Nous devons ajouter avant que de finir ce Chapitre , que jamais on ne s'est imaginé dans l'Antiquité que le Monde dût retomber un jour dans le néant. Ceux des Philosophes qui donnoient à l'Univers un commencement , comme ceux qui tenoient pour son éternité , les Stoïciens ainsi que les Atomistes , étoient également persuadés que le Monde ne

(a) *Est & alia major necessitas nobis orandi pro Imperatoribus , etiam pro omni statu Imperii , rebusque Romanis , quod vim maximam universo orbi imminentem , ipsamque clausulam sæculi acerbitates horrendas comminantem , Romani Imperii commineatu scimus retardari. Tertul. Apol. cap 31. & lib. contra Scap. cap. 3. Christianus nullius est hostis , nedum Imperatoris , quem sciens à Deo suo constitui , necesse est ut & ipsum diligat . . . & salvum velit , cum toto Romano Imperio , quousque sæculum stabit : tandiu enim stabit.*

C'est en ce sens que Lactance dit , *Divin. Instit. lib. 7. cap. 25. Incolumi Româ nihil videtur metuendum : at verò cum caput illud orbis occiderit , & præcipue cæperit , quod Sibyllæ fore aiunt , quis dubitet venisse jam finem rebus humanis , orbi que terrarum.*

feroit jamais réduit à rien (*a*) ; & si quelques-uns d'eux lui attribuoient une fin, ils la regardoient comme un changement qui devoit arriver à sa forme , & non pas comme une destruction de sa substance. Les premiers Chrétiens étoient dans la même opinion sur la fin du Monde. Ils croyoient que l'embrasement général le purifieroit seulement , & changeroit sa forme sans anéantir sa matiere. Ils esperoient que Dieu formeroit ensuite un nouveau ciel & une nouvelle terre ,

(*a*) C'est le principe de Lucrece , qui l'exprime ainsi dans son premier Livre :

At nunc inter se quia nexu principiorum

Dissimiles constant, æternaque materies est :

Incolumi remanent res corpore

Haud igitur redit ad nihilum res ulla . . .

Haud igitur penitus pereunt quæcumque
videntur :

Quandò aliud ex alio reficit natura , nec
ullam

Rem gigni patitur , nisi morte adjunctam a-
liena.

cù ils habiteroient éternellement ; & ils fondoient ce sentiment sur une infinité de passages de l'Ecriture ? » Je vais créer , » dit Dieu dans Isaïe (*a*), de nouveaux » cieux & une nouvelle terre , & ense- » velir dans l'oubli tout ce qui a précédé « . Il est aussi écrit dans l'Apocalypse : » j'ai vû un nouveau ciel & une nou- » velle terre (*b*) : car le premier ciel & » la première terre s'étoient évanouis « ; & on lit dans Saint Pierre les paroles suivantes » : nous attendons de nou- » veaux cieux & une nouvelle terre (*c*) » en vertu des promesses de celui en qui » la vérité réside. « Saint Jérôme accuse Origene d'avoir admis une infinité de

(*a*) *Ecce enim ego creo cœlos novos , & terram novam ; & non erunt in memoriâ priora*, Is. cap. 65. vers. 17.

(*b*) *Et vidi cœlum novum & terram novam : primum enim cœlum & prima terra abiit*. Apocal. cap. 21. vers 1.

(*c*) *Novos verò cœlos , & terram novam , secundum promissâ ipsius expectamus , in quibus iustitia habitat*. 1. Pet. cap. 3. vers. 13.

Mondes, non à la maniere des Epicuriens qui en reconnoissoient une infinité subsistante actuellement, mais en supposant qu'ils auroient lieu successivement, & l'un après l'autre (*a*). Ce qu'il y a de certain, est qu'Origene paroît supposer la préexistence de la matiere dans une de ses Homélies ; & dans ses Principes il dit formellement, que le Moude ne sera pas anéanti, & qu'il changera seulement de forme (*b*). Enfin Saint Augustin, qui vivoit dans un siècle où la doctrine de l'Eglise étoit déjà très-épurationnée, n'avoit point d'autre sentiment. »
 » Le Monde finira, dit-il (*c*), non par

(*a*) Ce n'est pas Saint Jérôme qui l'en a accusé, mais Theophile d'Alexandrie, *Libro Paschali* 1. traduit par Saint Jérôme.

(*b*) *Si enim mutabuntur cæli, utique non perit quod mutatur ; & si habitus mundi transit, non omnimodè exterminatio, vel perditio substantiæ materialis ostenditur : sed immutatio quædam fit qualitatis, atque habitûs transformatio.* Origén. de Princip. lib. 1. cap. 6.

(*c*) *Et in Litteris quidem sacris . . . legitur :*

„ une destruction totale , mais seulement
 „ par un changement de sa forme. C'est
 „ pourquoi l'Apôtre a dit : la figure de
 „ ce Monde passe. Il n'y aura donc que
 „ la forme ou la figure du Monde qui
 „ passera , & sa substance ne passera
 „ point. « De ce qui vient d'être dit
 concluons , que quoique les Chrétiens
 soutinssent que le Monde avoit été autre-
 fois tiré du néant , ils convenoient ce-
 pendant avec les Payens que jamais il
 ne seroit anéanti.

*Præterit figura hujus mundi ; legitur : Mundus
 transit ; legitur : Cælum & terra transibunt ; sed puto
 quòd præterit , transit , transibunt , aliquando mi-
 riùs dicta sunt , quàm peribunt. August. de Civ.
 Dei , lib. 20. cap. 24.*



C H A P I T R E I V.

*Ce que les Anciens ont pensé de la
Terre, & de leur Géographie.*

D'E' M O C R I T E avoit raison de reprocher aux Philosophes de son tems, qu'ils s'amusoient à contempler les Astres, pendant qu'ils négligeoient la connoissance de ce qui étoit sous leurs pieds. L'ordre naturel sembloit en effet exiger d'eux, qu'ils s'appliquassent à connoître la Terre qu'ils habitoient, avant que de s'occuper à observer les Cieux qu'ils ne voyoient que dans l'éloignement. Ils devoient sans doute travailler d'abord à se rendre bons Géographes, après quoi ils auroient pû songer à devenir Astronomes. Cependant soit qu'on eût négligé à dessein des connoissances, qui dans ces tems reculés ne paroissent pas faciles à acquérir, soit

qu'on les regardât alors comme toutes acquises, en prenant pour une vérité certaine la fausse opinion dans laquelle on fut si long-tems sur ce qui regarde la Terre, il est certain qu'on avoit déjà fait beaucoup de progrès dans la science des Astres, lorsque le Monde étoit encore fort ignorant sur la Géographie.

Nous avons vû dans les Chapitres précédens quelle étoit l'opinion des Anciens sur la place que la Terre occupe dans cet Univers. L'amour propre qui ramène ordinairement tout à soi, ayant fait croire aux hommes que le Soleil, la Lune, les Etoiles, & généralement toutes choses ont été formées pour eux, en partant de ce principe, ils ont regardé la Terre qui les soutient comme la plus noble partie de l'Univers: ils l'ont placée au centre du Monde, comme dans le lieu le plus honorable; & leurs sens s'accordant parfaitement avec cette ma-

niere de penser , leurs yeux les ont entretenus dans une erreur qui flattoit agréablement leur vanité. Ainsi non-seulement les Egyptiens , les Chaldéens , les Libyens & les autres anciens Astronomes , mais même , si on en excepte quelques-uns des Philosophes Grecs dont j'ai parlé (*a*) , on peut dire généralement tous les hommes dans tous les tems ont crû que la Terre occupoit le centre du Monde.

Quoique quelques-uns par un goût particulier pour la figure conique , qu'ils regardoient comme la plus parfaite ; aient assuré que l'univers avoit cette forme , il est cependant très-certain , qu'en général on a crû le Monde sphérique , le mouvement circulaire des Astres ne permettant pas aux Anciens d'être dans un autre sentiment : du moins la figure sphérique est celle qu'on lui a commu-

(*a*) Voyez le premier Chapitre.

nément attribuée , comme s'accordant mieux avec les observations , & convenant d'ailleurs aux Allégoristes , qui trouvoient dans cette figure des propriétés & des perfections , qui ne se rencontrent point dans toutes les autres.

A l'égard de la Terre (*a*), on ne peut douter que les premiers hommes jugeant de sa figure par celle du pays qui les environnoit , & ne poussant pas encor leurs raisonnemens plus loin que la portée de leur vûe , n'ayent crû quelle étoit ronde & plate à peu près comme une table. Les sens nous portent naturellement à penser ainsi. C'étoit là l'opinion d'Homere & de tous les anciens

(*a*) Les opinions différentes des Philosophes sur la figure de la Terre , se trouvent réunies dans l'ancien Auteur de l'Histoire Philosophique , qui en parle en ces termes : *Θαλῆς , ἡ οἱ ἀπ' αὐτῆς , σφαιροειδῆ τὴν γῆν νομίζουσιν : Ἀναξίμαγδος δὲ , λίθω κίονι τῇ περιφερείᾳ ἐκ τῶν ἐπιπέδων. Ἀναξίμενης , τραπεσοειδῆ ; Διόκριτος ,*

Poëtes , comme Geminus l'a observé (*a*), & la plûpart des hommes penseroient encore aujourd'hui de même , s'ils n'entendoient dire le contraire. On est sorti de très-bonne heure de cette erreur grossiere ; & le premier fruit qu'on a tiré des observations Astronomiques , a été de donner en particulier à la Terre la même forme qu'on attribuoit à l'Univers en général , ic'est-à-dire la figure sphérique. On concevoit donc la Terre comme un vaste globe immobile placé au centre du Monde , & environné d'un air immense , au dessus duquel rouloient les huit sphères célestes. C'est ainsi que les Egyptiens , les Chaldéens , les Libyens & les autres Peuples qui se sont appliqués les premiers à connoître la structure de l'Univers ,

τυρπανοειδῇ τῷ πλάττει , κόλιν δὲ τῷ μέ-
γέθει.

(*a*) Ὅμηρος μὲν γάρ , καὶ οἱ ἀρχαῖοι ποιηταὶ
χεδὸν , ὡς ἐν πεῖν , πάντες ἐπίπεδον ὕψισαυται
τὴν γῆν. Gemin. cap. 13.

ont pensé en général sur la figure de la Terre.

Pour ce qui regarde plus particulièrement la superficie du globe terrestre , je veux dire , la situation différente des terres & des mers , des continens & des îles , la difficulté des voyages d'une région à l'autre , & l'art de la navigation qui a été long-tems à se perfectionner , ont laissé les hommes qui nous ont précédés dans une ignorance extrême sur tous ces chefs. C'est aux derniers siècles que ces connoissances étoient réservées. Depuis deux cens ans nous avons fait plus de découvertes dans la Géographie , que nos Ancêtres n'avoient pû en imaginer dans l'espace de six mille ; & quoiqu'on n'ait pas encore porté cette science à son plus haut point de perfection , à en juger par les progrès étonnans qu'on y a faits en si peu de tems , nous pouvons nous flatter , que la curiosité de nos Voyageurs ,

l'habileté de nos Pilotes & l'application de nos Astronomes , ne laisseront d'autre soin à la postérité , que celui de jouir du fruit de leurs travaux , & de profiter de leurs connoissances.

Les Anciens divisoient le globe terrestre en cinq Zones (*a*) , ou cinq parties comprises entre les deux Poles , comme nous l'avons fait depuis. Ils donnoient à ces Zones les mêmes noms , qu'elles portent encore de nos jours ; mais i's en

(*a*) Utque dux dextrâ Cœlum totidemque finistrâ

Parte secant Zonæ , quinta est ardentior illis :
Sic onus inclusum numero distinxit eodem
Cura Dei , totidemque plagæ tellure premuntur ;

Quarum quæ media est , non est habitabilis æstu :

Nix tegit alta duas ; totidem inter utramque locavit ,

Temperiemque dedit , mistâ cum frigore flammâ.

Ovid. Métam. lib. 1.

croient deux seulement habitées: le froid excessif ou des chaleurs extrêmes ne permettoient pas d'habiter les trois autres. C'est ainsi qu'en parlent Cicéron, Virgile, Ovide, Strabon, Mela, Pline; & sans un passage de Gémînus, nous pourrions assurer hardiment que c'étoit là le sentiment général des Anciens. Cet Auteur soutient dans ses *Elémens d'Astronomie* (a), que la Zone torride n'est point inhabitable, parce que, dit-il, on a déjà découvert sous cette Zone des pays où l'on a trouvé des habitans. Il nous apprend en même tems que Polybe avoit composé un livre, où il prouvoit qu'il devoit faire moins chaud directement sous la ligne qu'aux extrémités de la Zone torride; ce qu'il prouvoit par le témoignage de plusieurs personnes, qui avoient pénétré jusques là. Pour ce qui est des

(a) Cap. 13. Geminus étoit contemporain de Sylla & de Cicéron.

Zones froides , toute l'Antiquité les a toujours crûes inhabitables.

On doit encore observer que ce n'est que par le raisonnement , & par la connoissance que les Anciens avoient de la figure sphérique de la Terre , qu'ils croyoient que la Zone tempérée méridionale pouvoit être habitée. Ils sçavoient que cette Zone étant à une même distance de l'Equateur que la septentrionale qu'ils occupoient , on devoit par conséquent y jouir d'une même température d'air : d'où ils concluoient , que l'une de ces Zones étant habitée , l'autre pouvoit l'être de même. Du reste ils n'avoient aucune certitude qu'elle le fût ; & ce n'étoit que par conjecture & par vraisemblance qu'ils étoient dans cette opinion à peu près comme ces Philosophes qui soutenoient qu'il y avoit des Habitans dans la Lune.

Il est constant que jamais les Ancien

n'ont eu aucune connoissance des pays situés au delà de la Ligne. Ils n'avoient aucun commerce avec les habitans de ces pays, & ne pensoient pas même qu'il fût possible d'en avoir aucun. » Lors-
 » que nous parlons, dit Gémînus (a),
 » des habitans de la Terre Australe, ce
 » n'est pas comme assurant certainement
 » que cette Zone soit habitée; nous sup-
 » posons seulement qu'elle peut l'être :
 » car jamais nous n'avons rien appris
 » touchant cette Zone. « Ciceron parle
 encore plus positivement. » Voyez, fait-il
 » dire à Scipion (b), voyez la Terre
 » comme environnée de cinq Zones, des-
 » quelles il n'y en a que deux d'habitées ;
 » encore les hommes qui occupent la

(a) Geminus, *ibid.*

(b) *Cernis terram eandem, quasi quibusdam redimitam & circumdatam cingulis; è quibus duos maxime inter se diversos . . . obriguiffe pruina vi- des . . . Duo sunt habitabiles; quorum Australis iste, in quo qui insistant, adversa vobis urgent vestigia, nihil ad vestrum genus. Cic. in Somn. Scip.*

» méridionale , font-ils d'une espece qui
 » n'a rien de commun avec la vôtre ? «
 Pline parlant des Zones tempérées, dit
 de même qu'elles sont inaccessibles l'une à
 l'autre , à cause de la chaleur du Soleil qui
 brûle celle dont elles sont séparées (*a*).
 Macrobe enfin s'étendant davantage sur
 ce sujet , assure que les habitans de ces
 deux Zones tempérées n'ont jamais eu
 de commerce ensemble , & qu'il est
 même impossible qu'ils en aient aucun ,
 à cause des chaleurs excessives de celle
 qui les divise. (*b*).

(*a*) *Circâ duæ tantùm inter exustam & rigentes temperantur ; eæquæ ipsæ inter se non perviæ propter incendium syderum. Plin: Hist: lib: 2. cap. 68:*

(*b*) *Licet igitur sint hæ duæ (Zonæ) mortalibus agris munere concessæ Divinæ , quas diximus esse temperatas , non tamen ambæ Zonæ hominibus nostri generis indultæ sunt , sed sola superior incolitur ab omni , quale scire possumus , hominum genere , Romani Græcive sint , vel barbaræ cujusque nationis. Illa verò solâ ratione intelligitur , quod propter similem temperiem similiter incolitur : sed à quibus , non licuit unquam nobis , nec licebit agnoscere. Interjecta enim terrida utrique ho-*

Outre les ardeurs brûlantes du Soleil ; les Anciens avoient encore une autre raison de croire que ces deux Zones étoient inaccessibles l'une à l'autre. Ils étoient persuadés que l'Océan environnoit toute la Terre , & que s'étendant sous la Ligne de l'Occident à l'Orient , il partageoit en deux le globe terrestre , divisant ainsi les deux Zones tempérées. C'est pour cela, selon Geminus (*a*), qu'Homere & les anciens Poëtes disoient que le Soleil se levoit de l'Océan , & s'y couchoit . Les Prêtres d'Egypte , au rapport d'Hérodote (*b*), assuroient que le Nil tiroit sa source de l'Océan , & que l'Océan entoure toute la Terre. Ovide dit que Vul-

minum generi commercium ad se denegat commendi. Macrob. in Somn. Scip. lib. 1.

(*a*). Geminus , *ubisuprà*.

(*b*) *Altera opinio est , incredibilior quidem , quàm hæc quæ dicta est , dicta tamen admirabilior , quæ ait , illum (Nilum) quòd ab Oceano fluat , istud scire : Oceanum verò totam terram circumfluere.* Herodot. lib. 2.

cain avoit gravé sur les portes du Palais du Soleil l'Océan , qui environnant toute la Terre , la divise en deux parties égales (*a*). Horace l'appelle du nom d'environnant (*b*) ; & par la même raison Cicéron & Strabon assurent que la Terre que nous habitons est une île (*c*). Les premiers Chrétiens mêmes n'étoient pas dans une autre opinion. Saint Clement appelle les pays situés sous la Zone Australe tempérée, les Mondes qui sont au delà de

(*a*) Mulciber illic
Æquora cœlarat medias cingentia terras.
Ovid. *Metam. lib. 2*

(*b*) Nos manet Oceanus circumvagus.
Horat. *Epod. 6.*

(*c*) *Omnis enim terra, quæ colitur vobis, parva quædam insula est, circumfusa illo mari, quod Atlanticum, quod magnum, quod Oceanum appellatis.* Cic. in *Somn. Scip. V.* & Strabon. *lib. 2.* Apulée s'étend davantage sur ce sujet. *Nec sum nescius, dit-il, de Mund. plerosque hujus operis Auctores terrarum orbem ita divisisse, partem ejus insulas esse, partem verò continentem vocari; nescii omnem hanc terrenam immensitatem Atlantici maris ambitu coerceri, insulamque hanc unam esse cum insulis omnibus.*

l'Océan (*a*). Origènes dit à ce sujet , que saint Clément a fait mention de ceux que les Grecs nomment Antichtones , qui habitent un endroit de la Terre , entre lequel & celui que nous occupons il ne peut y avoir de communication (*b*). Saint Augustin confondant les Antichtones avec les Antipodes , étoit si persuadé que les deux Zones tempérées étoient incommunicables entr'elles , qu'il soutenoit que la Zone Australe n'étoit point habitée , parceque les hommes qui l'occuperoient ne seroient pas descendus d'Adam. Car dit ce Pere , il est absurde de croire , qu'on ait pû traverser l'immensité de l'Océan

(*a*) Ἀλλὰ καὶ ἐν τῇ πρὸς Κορινθίους Ῥωμαίων ἐπιστολῇ , ὡκεανὸς ἀπέραντος ἀνθρώποις γέγραπται , καὶ οἱ μετ' αὐτὸν κόσμοι. *Clem. Alex. Strom. lib. 5. cap. 12.*

(*b*) Meminit sanè Clemens Apostolorum discipulus eorum , quos ἀντίχθονας Græci nominarunt , atque alias partes orbis terræ , ad quas neque nostrorum quisquam accedere potest , neque ex illis , qui ibi sunt , quisquam transire ad nos. *Origen. de Princip. lib. 2. cap. 3.*

(a). Les Stoïciens de leur côté donnoient une raison physique , de ce que l'Océan s'étendoit ainsi sous l'Equateur. Nous avons dit que ces Philosophes s'imaginoient , que le feu des Astres se nourrissoit des vapeurs & des exhalaisons de la Terre (b). C'étoit donc , selon eux , pour cette raison , que l'Océan s'étendoit sous la Ligne , afin d'être toujours à portée de fournir au Soleil , à la Lune & aux autres Planetes , la nourriture dont elles avoient besoin.

La même raison qui avoit fait imaginer des Antichtones , ou des Habitans de la Zone Australe tempérée , avoit fait juger qu'il y avoit aussi des Antipodes , c'est à di-

(a) *Quòd verò & Antipodas fabulantur . . . nullâ ratione credendum est . . . nimisque absurdum est , ut dicatur , aliquos homines ex hac in illam partem , Oceani immensitate trajectâ , navigare ac pervenire potuisse ; ut etiam illic ex uno illo primo homine genus institueretur humanum.* August. de Civ. Dei , lib. 16. cap. 19.

(b) Voyez le Chapitre précédent.

re des Habitans du point de la Terre diamétralement opposé à nos pieds dans l'autre hémisphère. La figure sphérique de la Terre portoit à conjecturer l'un & l'autre ; mais on n'en avoit aucune certitude. Les Stoïciens croyoient qu'il y avoit des Antipodes (*a*) : cependant Pline n'ose le décider (*b*), & il est certain qu'on en parloit avec encore plus de réserve, que des Anrichtones. Les premiers Chrétiens persuadés que cette opinion ne s'accordoit pas aisément avec l'Ecriture, la regardoient comme une rêverie des Philosophes. C'est ainsi, comme on vient de le voir, que saint Augustin s'en explique. Lactance traite ce sentiment d'extravagant (*c*). Vigile Evêque de Thapse fut autrefois excommunié par le Pape Zacharie pour l'avoir soutenu ; & quicon-

(*a*) *Nonne etiam dicitis, esse à regione nobis, à contrariâ parte terræ, qui adversis vestigiis stent contra nostra vestigia, quos Antipodas vocatis ?* Cic. Acad. Quæst. lib. 4.

(*b*) Plin. *Hist. lib. 2. cap. 65.*

(*c*) Lactan. *Divin. Institut. lib. 3. cap. 24.*

que eût été dans la même opinion avant la découverte de l'Amérique, n'eût pas manqué d'être regardé comme un hérétique. On ne connoissoit donc autrefois qu'une seule partie de la Terre comprise sous la Zone tempérée septentrionale ; encore s'en falloit-il beaucoup , comme on va le voir , que tous les pays que cette Zone renferme fussent parfaitement connus.

Quoique ce ne soit pas mon dessein d'entrer dans le détail de la Géographie ancienne , il est cependant à propos que j'en dise ici quelque chose , afin d'en donner au moins une idée générale.

Les Anciens divisoient la Terre connue de leur tems en trois parties , qu'ils nommoient Europe , Asie & Libye, ou Afrique (α). On ignore la raison , qui a fait autrefois appeller ainsi ces trois

(α) Διαμεῖται δὲ ἡ καθ' ὅμας ὑμεῖν εἰς μέρη τρία , Ἀσίαν , Εὐρώπην , Λιβύην. *Geminus* , cap. 13.

parties du Monde : Hérodoté dit qu'on ne nous débite que des fables à ce sujet (*a*), & il faut l'en croire. Ces mêmes noms leur sont restés depuis, avec cette différence qu'on les donne aujourd'hui à des pays beaucoup plus étendus.

Du tems de Geminus, tout ce que l'on connoissoit de la Terre occupoit un espace deux fois plus long que large (*b*), & comprenoit environ les deux tiers de l'Europe, le tiers de l'Afrique & à peu près le quart de l'Asie.

Selon notre Géographie moderne, en Europe, l'Espagne, les Gaules, l'Italie, l'Allemagne jusqu'à l'Elbe, la Hongrie, quelque partie de la Pologne & de la Lithuanie, la Macédoine & la Grece que nous appellons Turquie d'Europe, étoient connues aux Anciens. Nous pouvons y ajouter les Isles Britanniques, quoique

(*a*) Herodot. *lib.* 4.

(*b*) Geminus, *ubi suprà*.

Dion nous apprenne (*a*), que ce fut seulement sous l'Empire de Tite , qu'il fut pleinement avéré que la Grande Bretagne étoit une Ile. Celle de Thulé , qu'on croit aujourd'hui Thilental , la plus septentrionale des Orcades , étoit pour les Anciens l'extrémité du monde (*b*) ; & l'Islande , que quelques uns ont prise mal-à-propos pour l'ancienne Thulé , leur étoit inconnue , ainsi que la Scandina-

(*a*) *Eodem tempore alterum bellum exitit in Britannia, quo bello Cn. Jul. Agricola regionem hostium vastavit, primusque omnium Romanorum, quod sciamus, Britanniam circumfusam esse mari undique cognovit.* Dio. Epit. lib. 11.

(*b*) *Ultima omnium, quæ memorantur, Thule.* Plin. Hist. lib. cap. 30.

Solin dit la même chose ; mais Strabon rapproche les bornes du Monde de ce côté-là , & ne reconnoît aucun pays découvert au-delà de l'Écosse. *Pythæas Massiliensis*, dit-il , liv. 2. *circa Thulen Britannicarum insularum septentrionalissimam ultima ait esse ; de reliquis nihil narrat, neque quod insula sit Thule, neque ultrum eò usque habitationes pertingant. Ego autem illum septentrionalem finem multò propius meridiem versus existimo : qui enim hodiè terras perlustrant, ultra Hiberciam nihil possunt referre.*

vie, tout le Nord de l'Allemagne, la plus grande partie de la Pologne, & la Moscovie entiere.

A l'égard de l'Afrique, ils n'en connoissoient que le côté septentrional sous les noms de la Numidie, des deux Mauritanies, de la Libye Cirénaïque & de l'Egypte, en suivant la côte depuis Maroc jusqu'à la mer rouge. Ils appelloient Garamantes les Peuples qui demeuroient au Midi de la Mauritanie & de la Numidie, & nommoient Ethiopiens tous ceux qui habitoient au Midi de la Libye & de l'Egypte, & qui occupoient le reste de l'Afrique (*a*),

Enfin en Asie tous les petits Royaumes compris sous le nom de Turquie Asiatique leur étoient connus, ainsi que la Colchide située entre le Pont-Euxin

(*a*) *Proxima Africa incolitur Ægyptus, introrsus ad meridiem recedens, donec a se go prærendantur Æthiopes.* Plin. Hist. lib. 5, cap. 9.

& la mer Caspienne, l'Arabie, la Perse, & une partie de l'Inde. Si l'on pouvoit ajouter foi à ce que les Historiens ont écrit d'Alexandre, on croiroit que ce Prince auroit pénétré jusqu'au Gange, ainsi que Bacchus avoit fait, dit-on, avant lui. Mais il y a peu d'apparence qu'il ait poussé si loin ses conquêtes. De la manière dont tous les Anciens ont parlé de ce fleuve, on voit clairement qu'ils n'en ont jamais bien connu le cours ni la situation. Quoiqu'il en soit, il est très-certain qu'ils n'avoient qu'une notion très-confuse des pays situés au-delà de l'Indus, & qu'ils n'en avoient nulle de ceux qui sont au-delà du Gange (a).

Les Anciens donnoient indistinctement à tous les Habitans des pays qui ne leur

(a) *Sed undè constent gentes, Emodi montes assurgunt, Indorumque gens incipit. . . usaque ad Indum amnem, qui est ab Occidente finis Indiæ . . . Non tamen est diligentia locus, adeò diversa & incredibilia traduntur.* Plin. Hist. lib. 6. cap. 21.

étoient pas connus , les noms généraux d'Indiens , de Scythes , d'Hyperboréens & d'Ethiopiens. Ils comprenoient sous le nom d'Indiens les peuples qui habitoient aux environs & au delà de l'Indus , & généralement tous les peuples Orientaux. Ils appelloient Scythes ceux qui étoient situés au delà du Pont-Euxin & de la mer Caspienne , & qui occupoient tout le Nord de l'Asie (*a*). Les Hyperboréens étoient les Habitans de l'Allemagne Septentrionale , de la Pologne & de la Moscovie (*b*). Enfin sous le nom d'Ethiopiens étoient compris , comme je viens de le dire , tous les Peuples méridionaux de l'Afrique , depuis environ les 26 de-

(*a*) *Ultra (Tanaïm) sunt Scytharum populi.* Plin. Hist. lib. 6. cap. 1. & Strab. lib. 11. *Veteres Græcorum scriptores universas gentes septentrionale. Scytharum & Celtic-Scytharum nomine affectæ.*

(*b*) *Ponè eos montes (Riphæos ,) utraque Aquilonem ; gens felix , si credimus , quos Hyperboreos appellavere , annoso degit ævo , fabulosis celebrata miraculis.* Plin. Hist. lib. 4. cap. 26. *V. Strab. lib. 1.*

grés de Latitude feptentrionale & au-delà.

Je parlerai bientôt de la fameufe Ifle Atlantique. A l'égard de la Taprobane (*a*), on ne peut faire aucun fond fur ce qui fe lit aujourd'hui dans les Anciens au fujet de cette Ifle , que quelques uns ont crû aflez légèrement être celle de Ceylan , & d'autres avec encore moins de fondement la grande Ifle de Sumatra. Que quelques vaiffeaux ayent été autrefois jetés fur les côtes de ces Ifles , je n'y vois point d'impoſſibilité; mais on n'en a aucune certitude: on n'y voit pas même d'apparence. Néarque & Onéſicrite , Amiraux d'Alexandre, s'embarquerent par ordre de ce Prince , & revinrent quelque tems après avec une relation de leur voyage toute remplie de fables , ainſi que Strabon le leur reproche (*b*). Cependant fur leur

(*a*) Voyez au fujet de l'Ifle de Taprobane , *Plin* , liv. 6. ch. 24. *Strabon* , liv. 15. *Mela* , lvi. 3. ch. 1. *Solin* , ch. 53.

(*b*) *Quicumque de Indiâ ſcripſere , pleraque*

témoignage , & sur celui d'un certain Jambole (*a*), dont la relation paroît encore plus extravagante , on prétend aujourd'hui fonder quelque certitude sur la Taprobane des Anciens , qui ne peut raisonnablement passer que pour un pays imaginaire , ainsi que les Isles fortunées , autrefois si célèbres.

A ce que je viens de dire de la Géographie des Anciens , je dois ajouter qu'ils avoient comme nous l'usage des Cartes Géographiques. Anaximandre , Disciple de Thalès , est fameux par sa sphere & par sa Carte générale de la Terre (*b*). Eratosthene corrigea depuis cette Carte

mentiti sunt , præ reliquis Daimachus , proxime Megasthenes , Onesicritusque & Nearchus , alii-que tales. Strab. lib. 2.

(*a*) Voyez ce qu'en dit Diodore , liv. 3.

(*b*) *Illustres sunt etiam qui eum (Homerum) secuti sunt , viri magni nominis , & Philosophiæ familiares. Quorum duos post Homerum primos Eratosthenes ait fuisse Anaximandrum Thaletis discipulum & Hecataeum Milesium : quorum ille primus Geographicam ediderit Tabulam Strab. lib. 1.*

d'Anaximandre , qui étoit très-fautive & fort imparfaite ; & Hiparque corrigea celle d'Eratosthene. On scait ce que Socrate dit un jour à Alcibiade (*a*), qui tiroit vanité du nombre de ses Terres & de leur étendue. Ce Philosophe présentant à son Disciple une Carte du Monde , lui dit de montrer la Grece sur cette Carte ; ce qu'Alcibiade ayant exécuté , Socrate le pria de lui indiquer de même la position des terres qu'il avoit dans l'Attique. Mais Alcibiade ayant répondu , qu'elles n'étoient pas assez considérables pour être marquées sur la Carte : Puisqu'e vos terres , quoique fort étendues , repliqua Socrate , ne peuvent pas trouver place dans une Carte , jugez de celle que vous devez occuper dans le monde , vous qui n'êtes qu'un homme. Florus dit (*b*)

(*a*) Voyez Plutarque , *in Alcibiad.*

(*b*) *Faciam quod silenti , qui terrarum situs pingunt : in brevi quasi tabellâ totam ejus imaginem amplectar.* Flor. Praef lib. 1.

au commencement de son Abregé , qu'il va imiter ceux qui ont coutume de représenter tous les pays de la Terre sur une petite Carte , en faisant de toute l'Histoire un tableau en raccourci. Plutarque au commencement de la vie de Thésée , compare aussi l'Histoire à une Carte de Géographie (*a*) ; & Varron nous apprend (*b*) , qu'il trouva un jour C. Fundanius son beau-pere occupé à considérer une Carte de l'Italie , qu'on avoit tracée sur une muraille.

Il est donc constant que les Anciens avoient comme nous l'usage des Cartes , tant générales que particulieres. Celles-ci pouvoient être assez exactes : à l'égard des

(*a*) Ὅτιν' ἐν ταῖς γεωγραφίαις . . . ἀϊστορικῶι , &c. Plut. in Thef.

(*b*) Offendi ibi (in æde Telluris) C. Fundanum focerum meum , & C. Agrium Equitem Romanum Socraticum , & Pull. Agrasium Publicanum , spectantes in pariete pictam Italiam. Var. de Re rust. lib. 1. cap 2.

autres, elles contenoient certainement, ou beaucoup de vuide, ou beaucoup d'imaginaire & de fabuleux. Le peu d'habileté qu'ils avoient dans l'art de la Navigation, qu'on peut nommer la source de la connoissance des pays éloignés, étoit pour eux un obstacle insurmontable à la découverte des Régions distantes de celles qu'ils habitoient. On felicitoit les premiers Empereurs Chrétiens sur ce que leurs vaisseaux avoient osé naviger sur l'Océan pendant l'Hiver. On attribuoit cet avantage à une protection particulière de Dieu, qui par là récompensoit leur zele pour la propagation de la foi; & on regardoit le succès de ces entreprises comme des événemens merveilleux, qui n'avoient point eu d'exemple, & qui n'en auroient jamais. C'est ainsi que Firmicus s'en explique (a).

(a) *Ut virtutibus vestris gloria major accederet, mutato ac contempto temporum ordine, hyme, (quod nec factum est aliquando, nec fiet,)*

Il n'est pas surprenant que les Anciens aient toujours parlé de l'Océan avec la même emphase à peu près, que du Stix ou de l'Acheron. Il n'y a pas trois cens ans, que nos Navigateurs osoient à peine s'écarter de ses bords. Enfin nous pouvons légitimement croire, que si l'invention de la Boussole n'eût perfectionné l'art de la Navigation, nous serions encore aujourd'hui à peu près dans la même ignorance, où sont restés si long-tems les hommes qui nous ont précédés, sur ce qui regarde la plus grande partie de la Terre.

tumentes ac sævientes undas calcastis Oceani sub remis vestris. Quid amplius vultis? Virtutibus vestris victa clementa cesserunt. Jul. Firm. de errore profan. Relig.



C H A P I T R E V.

Des révolutions auxquelles les Anciens ont crû la Terre sujette.

IL n'y a rien dans l'Univers, qui ne soit sujet au changement. C'est à la vicissitude, que tous les Etres doivent leur origine, comme elle est la cause de leur destruction. Lorsqu'Homere appelle l'Océan le pere des Dieux, il s'explique, dit Platon (a), d'une maniere allégorique, & veut dire par là que tout est produit par cette vicissitude éternelle de la nature, qui nous est représentée par le flux & le reflux de la Mer. Les Anciens n'ont point exempté la Terre du changement, auquel ils ont crû que toutes choses étoient sujettes. Ceux-mêmes qui ont soutenu qu'elle occupoit de tou-

(a) In Cratylo.

te éternité le centre du Monde, & qu'elle conserveroit éternellement cette place, n'ont pas laissé de convenir qu'elle étoit sujette à certains accidens, qui sans détruire sa forme, ni rien changer à sa figure prise en général, pouvoient cependant l'altérer, & y produire quelques changemens particuliers. Il n'est point ici question des altérations insensibles, qui arrivent dans les entrailles de la Terre par la production des minéraux & des végétaux. Nous ne parlons point non-plus des changemens réguliers & peu considérables qu'on remarque sans cesse dans sa surface, qui quelquefois est aride, & quelquefois couverte de verdure. Il s'agit ici d'altérations plus importantes, d'accidens singuliers capables de renverser une partie de cette superficie même, en sorte qu'elle en devienne absolument méconnoissable.

Les déluges, les débordemens d'eau,

les tremblemens de terre , les embrasemens , ont été regardés de tout tems comme la cause principale des grands changemens qui arrivent dans la superficie de la Terre. Outre cela les Anciens ont toujours crû que la mer pouvoit quelquefois se retirer de certains pays , & les laisser à sec , & en revanche en occuper d'autres qu'elle ne couvroit point auparavant. » J'ai , vû dit , Ovide , faisant
 » parler Pythagore dans ses Métamorphoses (*a*) , j'ai vû ce qui étoit précédemment une terre très-ferme , de
 » venir tout d'un coup une mer ; j'ai vû
 » au contraire des terres sortir du sein
 » de l'Océan , & leurs terrains semés des
 » coquilles nées dans le sein des eaux. »

(*a*) Vidi ego quod fuerat quondam solidissima
 tellus

Esse fretum : vidi factas ex æquore terras ;

Et procul à pelago conchæ jacuere marimæ.

Ovid. Met. lib. 15.

» Nous ſçavons, dit auffi Apulée (*a*),
 » que des Continens ont été changés en
 » Iſles, & que par la retraite de la mer
 » des Iſles ont été jointes à des Continens. »
 Hérodote étoit perſuadé que la mer
 avoit autrefois couvert toute la baſſe
 Egypte juſqu'à Memphis : il avoit la
 même opinion de pluſieurs autres pays,
 tels que les campagnes d'Ilion, de Theu-
 rane & d'Ephèſe, & les plaines qu'aroi-
 ſe le Méandre. (*b*). C'eſt une penſée de
 Sénèque, qu'un Auteur moderne n'a
 point entendu, lorsqu'il fait dire à ce
 Poète d'un ton prophétique, qu'on dé-
 couvrira un jour le nouveau Monde (*c*).

(*a*) *Illas etiam (ſcimus,) quæ prius fuerint
 continentes, hoſpitibus atque advenis fluctibus in-
 ſulatas, alias deſidiâ maris pedestri accèſſu per-
 vias factas.* Apul. de Mundo.

(*b*) *Si quidem quod inter prædictos montes ſu-
 pra Memphim urbem poſitos medium eſt, videtur
 mihi ſinus maris aliquandò fuiſſe, quemadmodum
 ea, quæ ſunt circà Ilium, & Theutraniam, &
 Ephèſum, & Meandri planitiem.* Herodot. lib. 2.

(*c*) La découverte du Perou, Pref.

Séneque n'a voulu dire autre chose dans l'endroit dont il s'agit, sinon que quelque jour la mer se retirant des lieux qu'elle couvre aujourd'hui, découvrira de nouvelles terres, en sorte que l'isle de Thulé ne sera plus regardée comme l'extrémité du Monde (*a*). Enfin Pline fait une longue & exacte énumération (*b*) des terres que la mer a abandonnées, de celles qu'elle a couverte, des Isles qui ont paru de nouveau, & de celles qui ont été jointes au Continent.

Nous avons déjà vu ce que les Stoi-
ciens & quelques autres ont dit de cet
embrasement général du monde, qui devoit
un jour confondre la terre & les cieux (*c*).

(*a*) Venient annis sæcula feris ,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet , & ingens pateat tellus ,
Tethisque novos detegat orbes ,
Nec sit terris ultima Thule.

Senec. Med. Aët. 2.

(*b*) Plin. *Hist. lib. 2. cap. 87. & suiv.*

(*c*) Voyez Chap. 3. pag. 73. & suiv.

Examinons à présent ce qu'on pensoit dans l'Antiquité de certains embrasemens particuliers, auxquels la Terre étoit sujette, selon ceux-là mêmes qui l'a croyoient éternelle, & qui soutenoient qu'elle ne seroit jamais détruite. Ces embrasemens particuliers étoient à peu près semblables à ceux que nous voyons arriver aujourd'hui dans les pays remplis de soufre & de bitume, qui s'enflamment aisément. C'est ce qui a produit l'Erna, le Vésuve & les autres volcans, qui vomissoient des feux & des cendres il y a deux ou trois mille ans, comme ils en vomissent encore de nos jours. Les tremblemens de terre causés, comme on le croit, par les feux souterrains, n'étoient pas autrefois plus terribles, que celui qui au siècle passé applanit les montagnes & fit disparoître les rivières du Japon; ou plus fréquens, que ceux qui désolent si souvent l'Italie & la Sicile, l'Isle de Téné-

rife & tant d'autres pays. Enfin tout ce que les Anciens racontoient des embrasemens particuliers du Globe terrestre , étoit fondé sur ces sortes d'accidens naturels & ordinaires, auxquels ils le voyoient journellement sujet. Platon nous apprend (*a*), que la fable de Phaëton tiroit son origine d'une pareil incendie, qui consuma une assez grande étendue de pays ; & elle passoit assez communément chez les Anciens pour être fondée sur quelque événement réel. Apulée faisant l'énumération des accidens facheux auxquels la Terre est exposée, n'oublie pas celui-ci (*b*), & dit que, selon l'opinion de quelques-uns, cet embrasement étoit arrivé dans les pays Orientaux. Strabon étoit du même sentiment, & vouloit aussi

(*a*) *In Timæo.*

(*b*) *Quid cum incendia de nubibus emicarunt, cum Orientis regiones Phaëtonis ruinâ, ut quidam putant, conflagratæ perierunt. Apul. de Mundo.*

donner une origine naturelle à toutes ces sortes d'évenemens , lorsque parlant de l'incendie de Sodome & de Gomorre , il affuroit (*a*) qu'il n'étoit pas étonnant que ces Villes eussent été autrefois consumées par le feu , puisque le pays où elles étoient situées , étoit pètri de souffre , de bitume & d'autres matieres inflammables. Les Chrétiens mêmes sembloient convenir de la vérité de cette opinion , & s'en prévalaient , pour montrer qu'avant la naissance du Christianisme il étoit arrivé de plus grands malheurs aux hommes , que depuis son établissement. C'est ainsi qu'Arnobé s'en

(*a*) *Esse autem ignem in solo ejus regionis multis etiam aliis signis docent ; ut ins fides haberi posse videatur , quæ ab indigenis prædicantur , in hoc loco tredecim urbes olim habitatas fuisse , quarum caput Sodoma ; terræ autem tremoribus , & ignis aquarumque calidarum & bituminosarum ac sulphurearum eruptione extitisse lacum : saxa ignem concepisse ; urbium alias absorptas , alias ab eis , quicumque fugere potuerunt , derelictas. Strab. lib. 16.*

explique. » Quand est-ce, dit-il. (a);
 » que les déluges ont fait perir le genre
 » humain ? N'est-ce pas avant nous ?
 » Quand est-ce que le Monde embrasé
 » s'est vû réduit en cendres ? N'est-ce pas
 » avant nous ? »

L'embrasement de Phaëton est le seul accident particulier de cette nature, dont les Anciens ayent fait mention : ils n'ont parlé qu'en général des autres incendies auxquels, selon eux, la Terre a été sujette dans tous les tems. Il n'en est pas de même des déluges & des inondations : l'Antiquité peut en fournir plusieurs exemples ; & nous les avons recueillis avec soin, afin de faire voir ce que l'on doit penser sur cet article.

A l'égard du Déluge universel, il est certain d'abord qu'un des plus sçavans

(a) *Quandò humanum genus aquarum diluvio interemptum ? Non ante nos ? Quandò Mundus incensus in favillas & cineres dissolutus est ? Non ante nos ?* Arnob. adv. Gent. lib. 1.

Peres de l'Eglise convient (*a*) qu'un événement si considérable a été absolument inconnu aux Historiens Grecs & Romains. Joseph assure , à la vérité (*b*) , que Bérofe Chaldéen , Nicolas de Damas & Jérôme l'Egyptien en avoient parlé à peu près comme Moïse ; mais le fait dût-il passer pour constant , est-il étonnant que Bérofe & les autres qui vivoient en Orient sous l'Empire des Macédoniens , dans un tems & dans un pays où les Juifs étoient si connus , aient inséré dans leurs Histoires ce que les livres de ceux-ci contenoient sur cet article ? J'ajoute que les circonstances mêmes rapportées par ces Historiens

(*a*) *Quamquam Ogygius ipse quando fuerit , cujus temporibus etiam diluvium magnum factum est , (non illud maximum , quo nulli homines evaserunt , nisi qui in arcâ esse potuerunt , quod Gentium nec Græca , nec Latina novit Historia ,) sed tamen majus , quam postea tempore Deucalionis fuit , inter Scriptores Hist. iæ non convenit. August. de Civ. Dei , lib. 18. cap. 8.*

(*b*) *Annq. Jud. lib. 1. cap. 2.*

prouvent combien on doit peu compter sur leur témoignage & sur leur bonne foi, s'il est vrai qu'ils ayent écrit ce qu'on leur fait dire. En effet le passage que Joseph cite de Bérofe, parle des restes de l'Arche, qu'on voyoit encore, dit cet Auteur, sur une montagne d'Arménie, & dont on emportoit des morceaux qui servoient de préservatifs. J'avoue que quelques Arméniens grossiers sont encore aujourd'hui dans cette opinion ridicule au sujet des restes de l'Arche; mais on sçait que nos Voyageurs les plus sensés conviennent que c'est une fable puérile (a); que le mont Ararat sur lequel on prétend que l'Arche s'arrêta, est en tout tems couvert de neiges, & tellement inaccessible qu'à peine est-il possible de parvenir jusqu'à la moitié de sa hauteur. Les habitans du pays ont

(a) Voyez les Voyages de Tournefort & autres.

même une tradition au sujet de cette montagne , qui ne s'accorde point du tout avec ce que l'Ecriture rapporte de ce Déluge : car ils assurent que Noë se sauva avec soixante & dix neuf personnes , & que le bourg de *Tamanin* situé au pied de cette montagne a tiré son nom , qui en Arabe signifie quatre-vingt , d'autant de personnes qui sortirent de l'Arche , & s'établirent en cet endroit.

Or on conviendra avec moi , qu'il est étonnant que les Grecs qui faisoient si avidement tout ce qui tenoit du merveilleux , que les Romains qui sçavoient si bien démêler la vérité d'avec les fables , n'aient jamais parlé de ce déluge , qui dut engloutir tous les hommes en général. Nous pouvons même ajouter que l'on ne conçoit pas qu'un événement si frappant & si terrible , ait jamais pû s'abolir de la mémoire des hommes qui s'en étoient sauvés , & de celle de toute leur

postérité , à un point que ni les Indiens ; ni les Chinois , ni aucun peuple du Monde , quoique selon l'opinion commune tous doivent descendre de l'heureux Noë , n'en ayent pas conservé le moindre souvenir ; & que la mémoire d'un fait aussi important qui intéressoit également tout le genre humain , ne se soit conservée dans la tradition , ni d'aucun pays , ni d'aucune Nation , si l'on en excepte les Juifs , qui n'y étoient pas plus intéressés que les autres.

Mais passons aux déluges particuliers , dont il est fait mention dans l'Histoire. Si la chronologie des Egyptiens avoit quelque certitude , ou si l'on veut , quelque vraisemblance , nous pourrions assurer que celui qui arriva sous le regne d'Osiris (a) , est le plus ancien dont il soit parlé dans l'Antiquité. Osiris Roi d'Egy-

(a) Voyez Diodore , liv. I.

pte qui , comme nous le verrons dans la fuite , devoit avoir vécu plus de vingt mille ans avant Alexandre , étant occupé à étendre ses conquêtes par toute la terre , il arriva pendant son absence une inondation , qui submergea une partie de l'Egypte. Le même Auteur dont nous tenons ce fait , nous apprend encore (*a*) , que les habitans de l'Isle de Samothrace affuroient , qu'il s'étoit fait chez eux un déluge antérieur à tous les autres ; que ceux qui en réchapperent se retirèrent sur les lieux les plus élevés de l'Isle , & que delà ils firent des vœux au Ciel ; qu'ensuite les eaux s'écoulerent , & que pour marque de leur reconnoissance ils dressèrent des Autels dans ce même lieu , où ils continuerent toujours depuis d'offrir des sacrifices. Ce déluge avoit été causé , selon eux , par un débordement du Pont-Euxin dans l'Hellespont , qui inonda une partie de l'Asie maritime.

(*a*) Diodore , *liv. 5.*

Le déluge qui arriva dans la Grece du tems d'Ogyges est si ancien , qu'on l'a toujours regardé comme un événement qui touchoit aux tems fabuleux , & dont il étoit impossible d'établir la date. Var-ron l'avoit choisi (*a*) comme le tems le plus reculé , où il fût possible de remonter. Saint Augustin dit lui même (*b*) , que les Historiens ne conviennent aucunement du tems auquel Ogyges a vécu. Mais les Chronologistes Chrétiens plus habiles que ne le sont les Profanes dans leur propre Histoire , ont fixé ce tems ; & il a plû à Eusebe (*c*) & aux autres de faire vivre Ogyges environ deux censans avant Deucalion, dont l'âge est plus connu & moins incertain ; c'est-à-dire , qu'ils ont fait Ogyges contemporain du Patriarche Isaac.

(*a*) Var. de Re rust. lib. 3. cap 1.

(*b*) Voyez pag. 129. N. (*a*).

(*c*) Euseb. Præp. Evang. lib. 10. cap. 3.

Soit que ce Déluge d'Ogyges eût été peu considérable, soit qu'il fût arrivé dans un tems trop reculé, à peine en étoit-il fait mention dans les livres des Anciens. Il n'en est pas de même de celui qu'on nomme le déluge de Deucalion, parce qu'il arriva du tems de ce Prince. Au bout même de quatorze ou quinze siècles ce déluge étoit encore célèbre chez les Grecs. En effet une grande partie de la Grece en avoit été submergée; & les hommes chez qui un pareil événement est arrivé, & qui se sont sauvés du péril, en doivent conserver long-tems la mémoire. On voyoit donc dans la Grece des villes & des montagnes, qui tiroient leurs noms de ce fameux déluge. La montagne de Mégare dans l'Attique avoit été ainsi nommée, parce qu'attiré par le chant des grives, Mégarus s'y étoit sauvé à la nage. D'autres qui s'étoient retirés sur le Parnasse, guidés dans les ténèbres par

les hurlemens des loups , y avoient bâti une ville , à laquelle ils donnerent le nom de Lycorée. Les Grecs montroient encore avec une espece de frayeur un trou , par lequel ils assuroient que les eaux s'étoient écoulées. Enfin les Poëtes n'avoient point oublié d'ajouter à cet événement toutes les fictions , dont leur art est susceptible. Personne n'ignore la fable de Deucalion & de Pyrrha. Un Historien sensé nous dévoile la vérité obscurcie par ces nuages. (a) » Du tems » dit-il , d'Amphiétion , Roi d'Athenes , » un déluge fit périr la plus grande partie » des Peuples de la Grece. Il n'échappa » que ceux qui purent se retirer sur les » montagnes , ou qui se sauverent par » bateaux dans la Thessalie , où regnoit

(a) *Amphiétionis temporibus , aquarum illuvies majorem populorum Græciæ partem absumpsit. Superfuerunt quos refugia montium receperunt , aut qui ad regem Thessaliæ Deucalionem raritus evecti sunt ; à quo propriè à genus humanum conditum dicitur. Justin. lib. 2.*

» alors Deucalion. Aussi , dit-on de lui ,
 » qu'il avoit rétabli le genre humain. «

Le déluge de Deucalion , que les Anciens Grecs avoient pris vraisemblablement pour un déluge général , ne se fit point sentir ailleurs que chez eux. Mais dans ces tems grossiers , les hommes vivant dans l'ignorance & dans la simplicité , ne connoissoient du Monde que ce qui les environnoit , & jugeoient du reste de la terre par le pays qu'ils habitoient. C'est ainsi que les premiers habitans de la Grece se persuaderent qu'un déluge qui leur étoit particulier , avoit fait périr tout le genre humain ; & c'est probablement de la même manière , que Noë réfugié dans son Arche , c'est-à-dire , dans un vaisseau tel qu'on les construisoit alors , avec sa famille & ses bestiaux , porté par les flots dans un pays naturellement désert , ou dont les habitans avoient péri par le même accident , crut que tout ee

qui n'étoit pas renfermé avec lui avoit été englouti dans les eaux. C'est ainsi qu'après l'embrasement de Sodôme, les filles de Loth s'imaginèrent être restées seules sur la Terre avec leur pere. L'Histoire ancienne fourmille de pareils exemples. Dans les derniers tems où la Grece étoit dans la splendeur, un débordement de la mer submergea les villes d'Helice & de Burrha dans l'Achaïe. Sur cela Diodore fait une remarque fort judicieuse. » Les dévots, dit-il (a), prirent cet accident pour une vengeance de Neptune irrité contre les habitans de ces villes malheureuses ; mais les autres le regarderent comme quelque chose de fort ordinaire & de très-naturel. « Nous pouvons ajouter, que si ce débordement fût arrivé dans ces tems grossiers dont nous venons de parler, on en auroit fait sans doute un événement beaucoup plus

(a) Diodor. *lib.* 15.

considérable, peut-être quelque chose de pareil à l'histoire du déluge de Déucalion. Quoiqu'il en soit, Juvénal n'a pu s'empêcher de mettre au rang des fables (*a*) toutes les circonstances merveilleuses que les Grecs racontotent de ce fameux déluge.

On voit par ce qui vient d'être dit, que les Anciens convenoient, qu'il étoit arrivé en différens tems plusieurs déluges sur la Terre. Platon assure qu'il

(*a*) Ex quo Deucalion , nimbis tollentibus
æquor ,

Navigio montem ascendit , fortesque popo-
poscit ,

Paulatimque animâ caluerunt mollia saxa ,

Et maribus nudas ostendit Pyrrha puellas :

Quidquid agunt homines , vœtum , timor ,
ira , voluptas ,

Gaudia , discursus , nostri est farrago libelli.

Juven. Sat. 2.

s'en faut beaucoup (*a*) que ceux dont les Grecs font mention, soient les seuls que les hommes aient éprouvés. Pausanias parlant des petites Isles de Pélopos situées proche de Trezene , dit qu'une de ces Isles n'a jamais été submergée dans les plus grands déluges (*b*). Polybe , Varron , Cicéron , tous les Anciens en un mot , ne parlent jamais de déluges , qu'au nombre pluriel ; sur quoi il est à propos de faire une remarque au sujet de ce mot.

Aujourd'hui nous entendons ordinairement par ce terme une pluie abondante , qui tombant impétueusement sur la Terre , la noye dans les eaux. Par-là nous

(*a*) Οἱ πρῶτον μὲν ἓνα γῆς κατακλυσμὸν μέμνησθε πολλῶν ἔμπροσθεν γεγενομένων. *Plat. in Timæo.*

(*b*) Τὰς δὲ νησίδας . . . ἀριθμὸν ἐννέα ἔσας , ἐπὶ ἑλοπος μὲν καλεῖσι. Τῷ θεῷ δὲ ὕοντος , μίαν ἔξ αὐτῶν ἔφασιν ὑεῖσθαι. *Pausan. Corinth. lib. 2. cap. 34.*

distinguons le déluge d'avec l'inondation , qui n'est autre chose qu'un débordement de la mer & des rivières ; & nous faisons cette distinction , parceque la Génèse nous apprend que le déluge par lequel Dieu fit périr tous les habitans de la Terre , fut l'effet d'une pluie extraordinaire , qui tomba du Ciel pendant quarante jours & quarante nuits (a). Les Anciens au contraire ne faisoient aucune différence de l'inondation & du déluge : ces termes étoient parfaitement synonymes chez les Grecs & chez les Romains , & signifioient également une inondation causée , ou par l'eau des pluies , ou par les eaux de la mer & des rivières. C'est pour cette raison , qu'ils ont toujours donné le nom de déluges aux inondations causées uni-

(a) *Rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ , & cataractæ Cæli apertæ sunt : & facta est pluvia super terram quadraginta diebus & quadraginta noctibus. Gen. cap. 7. vers 11. & 12.*

quement par les débordemens de la mer ,
telles qu'ont été les déluges d'Ogyges ,
de Deucalion , & les autres dont nous
avons parlé.

Ce ne feroit pas rapporter tout ce qui
nous reste de l'Antiquité au sujet des dé-
luges , que de ne rien dire de la fa-
meuse Isle Atlantique de Platon (*a*), que
quelques-uns prennent aujourd'hui si ri-
diculement pour l'Amérique. Les annales
des Egyptiens faisoient grande mention
de cette Isle , qu'elles disoient avoir été
autrefois submergée par l'Océan. C'é-
toit , disoient les Egyptiens , un pays
fort étendu , dont les Rois avoient été
si puissans , qu'outre l'Isle qui étoit très-
grande , ils possédoient encore une partie
considérable de l'Europe & de l'Afrique.
Lorsque Solon passa en Egypte , il s'int.

(*a*) Il parle de cette Isle dans son *Timée* ,
mais beaucoup plus au long dans le Dialogue in-
titulé *Critias*.

truisit de tout ce qu'on y disoit à ce sujet ; & il entreprit d'écrire en vers ce qu'il en avoit sçu. La mort l'empêcha d'achever cet Ouvrage. Platon apprit ensuite la même chose des Egyptiens ; & c'est de lui que nous tenons le peu de connoissances que nous avons sur cette Isle fameuse. Il nous auroit fait plaisir de nous marquer plus précisément la position, & de nous apprendre dans quel tems elle fut submergée. Mais il y a grande apparence que les Egyptiens eux-mêmes n'en sçavoient rien, & qu'ils débitent à ce sujet plus de fables que de vérités. Ce qu'il y a de constant, est que, suivant le récit de Platon (a), l'Atlantique étoit fort voisine de l'Europe & de l'Afrique ; d'où il s'ensuit que ce ne

(a) Νῆστον γὰρ πρὸ τοῦ σώματος ἔειχεν, ὃ καλεῖται (ὡς φατὲ ὑμεῖς) Ἡρακλῆος σήλας . . ὅσῃ δὲ χρόνῳ ἢ Ἀτλαντὶς νῆστος ὡσαύτως κατὰ τῆς θαλάσσης δῦσα ἠφαιγέθη. *Plat. in Timæo.*

peut être l'Amérique, qui en est fort éloignée. Outre cela Platon assure très-positivement que cette Île fut submergée par l'Océan ; ce qui convient encore moins à l'Amérique, qui quoiqu'absolument inconnue aux Anciens, n'a pas laissé de subsister.

Les Peuples des environs du Détroit de Gibraltar étoient dans une opinion, qui s'accorde assez avec ce que les Egyptiens racontoient de l'Atlantique submergée par l'Océan. Pline parlant de ces deux fameuses montagnes appellées vulgairement les Colonnes d'Hercule, nous apprend (a) que les habitans du pays croyoient que l'Océan s'étoit autrefois ouvert un passage au travers de ces montagnes, & avoit ainsi changé la face de la nature en inondant une partie de la

(a) *Quam ob causam indigenæ Columnas ejus Dei (Herculis) vocant ; creduntque personar exclusa antea æternisq; maria , & rerum naturæ mutasse faciem. Plin. Hist. lib. 3. cap. 1.*

Terre. On comprend fans peine , qu'une Isle située proche du Détroit aura pû être submergée , lorsque l'Océan qui est d'une étendue immense en cet endroit , se sera jetté avec une impétuosité inconcevable dans le canal de la Méditerranée par le passage qu'il venoit de s'ouvrir. Il est permis de recourir aux conjectures pour expliquer un fait , dont la vérité est d'elle-même assez douteuse. Peut-être cette ancienne Atlantique étoit elle comprise dans l'étendue du terrain , que couvre aujourd'hui la Méditerranée ; en sorte que dans la suite des tems les Egyptiens mal informés en auroient fait une Isle , quoique ce fût un continent joint à l'Europe & à l'Afrique , dont les Rois de l'Atlantique possédoient une partie , comme nous l'avons déjà dit. Quoiqu'il en soit , Pline ne doutoit nullement que la Méditerranée n'eût été autrefois un pays habité , ainsi que le Pont-Euxin & l'Hél-

lespont. Voici de quelle maniere il s'en
 exprime. » Il ne suffisoit pas , dit-il (a) ,
 » à l'Océan d'environner la terre , & d'en
 » ronger continuellement les bords ; ce
 » n'étoit pas assez pour lui , en s'ouvrant
 » un passage entre Calpé & Abila , d'avoir
 » envahi un espace presque aussi considéra-
 » ble que celui qu'il occupoit déjà :
 » non content d'avoir englouti les pays
 » que couvre la Propontide & l'Hellef-
 » pont , il a encore absorbé au-delà du
 » Bosphore une région entière , jusqu'à
 » ce qu'il vienne enfin se joindre aux Pa-
 » lus Méotides , qui eux-mêmes ne se font

(a) Non fuerat satis Oceano ambisse terras ,
 & partem earum auctâ inanitate abstulisse ; non
 irrupisse fractis montibus , Calpeque Africa avul-
 sa , tanto majora absorbuisset , quam reliquerit spa-
 tia ; non per Hellespontium Propontida infudisse ,
 iterum terris devoratis : à Bosphoro quoque in aliam
 & aëritatem panditur , nullâ satietate , donec ex-
 spatianti lacus Mæotii rapinam suam jungant. In-
 ti is hoc accidisse terris , indicio sunt tot angustie ,
 atque tam parva naturæ repugnantis intervalla.
 Plin. Hist. lib. 6. cap. 1.

« étendus qu'aux dépens des terres qu'ils
 « ont inondées. » Il ajoute que tous les dé-
 troits qu'on remarque dans ces mers ,
 sont une preuve certaine , que l'Océan
 y a autrefois forcé les trop foibles bar-
 rieres que la nature opposoit à sa vio-
 lence.

Au reste on ne peut douter que tous les
 déluges n'aient été causés principalement
 par des débordemens de la mer. L'eau
 des pluies peut bien faire enfler les rivie-
 res , & inonder une partie de pays peu
 considérable ; mais pour submerger des
 Provinces entieres & des Royaumes , pour
 couvrir toute la Terre au point de s'é-
 lever au-dessus des plus hautes monta-
 gnes , il faudroit supposer dans le Ciel
 des réservoirs immenses , tels que pour-
 roient les imaginer les hommes assez
 mauvais Physiciens , pour ignorer que la
 pluie est causée par les vapeurs , qui s'éle-
 vent de la terre & de la mer , & qui

se rassemblant dans la moyenne région de l'air , sont obligées par leur propre poids de retomber ensuite sur la terre. Ou bien il faut renoncer à la raison , & recourir au miracle , contre ce que dicte le bon sens , & en dépit même de l'Ecriture , qui ne parle du déluge de Noë que comme d'un événement naturel , quoique causé par une volonté toute puissante.

Ce sont ces déluges particuliers dont nous venons de parler , ainsi que les embrasemens causés par les volcans & les terrains sulphureux , qui avoient fait croire aux Anciens que la Terre étoit sujette à ces sortes d'accidens , & qu'elle y étoit sujette d'une manière constante & réglée. Ils étoient même persuadés , que ces déluges & ces embrasemens caufoient la destruction & la fin de toutes choses ; non , à la vérité , que tout pérît à la fois , mais parce que , selon eux , dans chacun de ces

événemens, la plus grande partie des hommes & des animaux étoient ou engloutis dans les eaux, ou consumés par le feu. Pour ne point accumuler ici un nombre inutile de passages qui disent tous la même chose, il suffira d'en rapporter un de Macrobe, qui expose la pensée des Anciens sur ce sujet d'une manière claire & précise. » Il n'arrive jamais, dit cet Auteur (a), que le déluge couvrie la Terre entière, ni que l'embrasement soit général dans le globe. Les hommes qui échappent à la fureur de ces redoutables fléaux, sont donc comme la pépinière,

(a) *Nunquàm tamen, sive eluvio, sive exustio omnes terras, aut omne hominum genus, vel omnino operit, vel penitus exurit. Certè igitur terrarum partes internecioni supersites seminanium instaurando generi humano fiunt: atque ita contingit, ut non rudi mundo rudes homines & cultus inscii in terris oberrent, & asperitatem paulatim vagæ feritatis extuli, conciliabula & cætus, nuturâ instructe, pariantur; sitque primum inter eos mali nescia & adhuc astutix inexperta simplicitas, quæ nomen auri primis sæculis præstat.* Macr. in Somn. Scip. lib. 2.

» qui sert à réparer la diminution surve-
 » nue au genre humain. Ainsi quoique le
 » Monde ne soit pas nouveau, il paroît
 » l'être, parce que les hommes réduits à
 » un petit nombre, retombent dans la
 » grossièreté & la barbarie inséparables de
 » la solitude, jusqu'à ce que venant à se
 » multiplier, la nature les porte à former
 » des sociétés, où regnent d'abord cette
 » candeur & cette simplicité innocente,
 » qui a fait donner le nom d'âge d'or aux
 » premiers siècles. «

CH A P I T R E V I.

*Sentimens des Anciens sur la nature de
l'ame humaine.*

CE n'est pas d'aujourd'hui, que l'hom-
 me se regarde comme le premier &
 le plus excellent des Etres vivans qui sont
 sur la Terre. Cette opinion lui est en
 quelque sorte naturelle, & aussi ancien-

ne en lui que lui-même. Il n'étoit donc pas nécessaire que Moyse nous représentât la nature humaine comme le chef-d'œuvre du Créateur , & l'abrégé de ses merveilles. Il étoit inutile qu'il fit prononcer à Dieu même cet Arrêt , par lequel il soumet à l'homme tout ce qui respire (a). Portés naturellement à penser avantageusement de notre espece , & à nous assujettir toutes les autres créatures , nous ne nous en ferions pas moins relevés au-dessus du reste des animaux , & nous n'en aurions pas moins envahi la domination.

Cependant cette grande opinion que les hommes ont d'eux-mêmes , n'a pas toujours été si générale , que plusieurs n'aient pensé sur ce sujet d'une manie-

(a) *Benedixitque illis Deus , & ait . . . replete terram , & subjicite eam , & dominamini piscibus maris , & volatilibus cœli , & universis animantibus , quæ moventur super terram. Gen. cap. 1. vers. 28.*

re différente & toute opposée. Quelques Philosophes moins prévenus en faveur de la nature humaine ; ont fait à l'homme un sujet de s'humilier & de s'avilir des choses mêmes dont il se glorifie le plus. Sa raison , ont-ils dit , ne sert qu'à l'agiter , sa prévoyance qu'à l'affliger , son industrie qu'à multiplier ses besoins. Ils le mettent au-dessous de tout ce qui respire , par les miseres auxquelles il est sujet. Ils assurent qu'il étoit plus expédient pour lui de ne pas naître , que de vivre ; & que les plus malheureux sont ceux qui meurent le plus tard. Enfin ils soutiennent , que la nature qui a rempli les fonctions d'une bonne mere à l'égard des autres Etres , ne paroît être qu'une marâtre à l'égard de l'homme. C'est ainsi qu'en voulant trop rabaisser l'orgueil humain , ils se sont jettés dans un excès opposé tout-à-fait déraisonnable.

La plupart des Physiciens plus attachés

que les autres à observer la conduite de la nature , ont crû y découvrir tant d'uniformité & si peu de distinction pour la nature humaine , qu'ils n'ont pas hésité à confondre les hommes avec les autres animaux , dont ils vouloient orgueilleusement se distinguer. C'est également de la terre , disent-ils , que les uns & les autres ont été produits : c'est elle qui fournit également à leur subsistance ; & c'est dans son sein qu'ils retournent tous indifféremment après la dissolution de leurs organes. La nature leur a donné à tous une même origine , comme elle les a tous assujettis aux mêmes besoins , & leur prépare à tous une même fin. La faculté de raisonner , dont les hommes se sont glorifiés dans la suite au point de s'attribuer une ame particulière différente de celle des bêtes , ne suffisoit point autrefois pour établir aucune distinction entre cette ame humaine &

celle des autres animaux. On croyoit apercevoir dans les Bêtes un raisonnement , qui ne différoit de celui des hommes que du plus au moins , de même à peu près que la raison des hommes stupides & grossiers differe de celle des hommes spirituels & éclairés. C'est pour cela qu'en général tous ceux des Anciens qui ont crû l'immortalité de l'ame , avant que Platon & Zénon eussent ramené la Philosophie & la Physique à la Morale , ont été dans l'opinion de la Métempsychose ; ce qui prouve invinciblement , qu'ils attribuoient également l'immortalité à l'ame des bêtes , comme à celle de l'homme : par conséquent ils ne mettoient aucune différence essentielle entre l'une & l'autre. Entrons dans quelque détail.

Pour nous convaincre de ce que les Anciens ont pensé de la nature de l'ame humaine , nous examinerons , 1^o. Quelle est la première idée que les hommes ont

eûe de l'ame , 2°. Ce qu'ils ont pensé de son immortalité. 3°. Quelle idée ils se sont formée de sa nature quoi qu'immortelle. Par-là nous pourrons espérer de découvrir ce qu'on a pensé avant nous sur la nature de notre ame.

De toutes les parties de la Philosophie , la Métaphysique est celle que l'on a , dit-on , le plus perfectionnée dans ces derniers tems. Nos Philosophes plus exacts , plus subtils & plus éclairés que ceux qui avant eux avoient raisonné sur la même matiere , se vantent d'avoir débrouillé ce que les siècles précédens avoient confondus & d'avoir prouvé d'une maniere convaincante la spiritualité de notre ame , & par conséquent son immortalité. La raison dont ils se servent pour démontrer une vérité si importante , leur paroît si naturelle & si facile à trouver , qu'ils s'étonnent comment nos Peres ne s'en sont point aperçus ; en sorte

qu'en cela ils reconnoissent la vérité de ce que disoit un Ancien : (a) Un » tems viendra , où l'étude & l'applica- » tion de nos neveux dévoileront tous ces » mysteres ; un jour nos descendans se- » ront surpris , que nous ayons pû igno- » rer des choses aussi claires , & dont la » découverte étoit si aisée. «

En effet , l'idée que nous nous formons de l'ame est fort différente de celle qu'on en avoit dans l'Antiquité. Aujourd'hui on entend par ce mot une substance immatérielle tellement unie au corps , que les mouvemens de l'un sont nécessairement suivis des mouvemens de l'autre. Dans notre Langue , & dans la plupart des Langues vivantes , les termes d'*Ame* & d'*Esprit* ne sont plus équivo-

(a) *Veniet tempus , quo ista , quæ nunc latent , in lucem dies extrahet , & longioris avi diligentia : veniet tempus , quo posteri nostri tam aperta nos nescisse mirentur. Sen. Nat. Quæst. lib. 7. cap. 25.*

ques : ils signifient une substance d'une nature absolument différente de celle du corps qu'elle anime , & qui peut subsister après la dissolution de ses organes , sans être unie à aucun autre corps. Il n'en étoit pas de même du tems de nos Peres. Les Langues anciennes qui nous ont fourni ces termes , ne nous ont point transmis l'idée qui y étoit alors attachée. Ces mots ne signifioient autre chose dans leur origine , que *souffle* & *vent* : c'est-là la première idée que les Anciens ont eue de l'Âme & de l'Esprit ; *respirer* & *être animé* étoient pour eux la même chose. Les termes de ψυχὴ (a) & de πνεῦμα (b) dont on se sert dans la Lan-

(a) ψυχὴ de ψύχω , qui signifie *Spiro* , ou *refrigero* , je *souffle* , je *rafraîchis*. Aussi Chrysippe dit-il dans Plutarque , De *Ser. repugn.* que l'âme n'a été appelée de ce nom que à *refrigeratione*.

(b) Πνεῦμα de πνέω , *sio* , *spiro* , je *souffle*. Aussi appelle-t-on ordinairement le vent de ce nom , comme on le voit par ces paroles d'Aristote , De *Mundo* :

gue Grecque pour désigner l'ame & l'esprit, veulent dire simplement *la respiration* & *le souffle* ; & ceux de *spiritus*, *animus*, *anima*, ne signifient autre chose en Latin, que *souffle* & *vent* (a). Les Auteurs sacrés n'ont pas même d'autres termes dans la Langue Hébraïque pour signifier l'Esprit de Dieu, que celui dont ils se servent pour exprimer le vent & le souffle. Or je dis qu'il est étonnant, que les Grecs & les Latins qui ont tant raisonné sur la nature de l'ame, n'aient eû dans leurs Langues aucun terme particulier pour la désigner. De-là je crois être en droit de conclure, que ni les Anciens

ἄνεμος ἔδειν ἐστὶ πλὴν ἀὴρ πολὺς ῥέων καὶ ἀθρόος,
ὅστις ἅμα καὶ πνεῦμα λέγεται.

On lit dans le même Philosophe, *Polit. lib. 4.*
Τῶν πνευμάτων λέγεται τὰ μὲν Βόρεια, τὰ δὲ
Νότια.

(a) *Alii ventum (animam dicunt,) unde anima, vel animus, nomen accipit, quod Græcè ventus ἄνεμος dicitur. Lactant. de Opif Dei, cap. 7.*

Grecs , ni les anciens Latins , n'ont eû aucune notion de l'être immatériel , puisque dans leurs Langues , quoique très-fécondes & très abondantes , il ne se trouve aucun terme pour l'exprimer ; & voici comment je raisonne.

Dans l'origine des Langues , les hommes ont désigné par des termes propres & particuliers toutes les choses dont ils avoient quelque notion : or il ne se trouve point de Langue ancienne , où l'Etre immatériel soit désigné par aucun terme particulier ; donc les Anciens n'avoient aucune notion de l'être immatériel. On dira peut-être , que les hommes n'ayant aucune notion de l'esprit , ne pouvoient le désigner que métaphoriquement ; mais raisonner de la sorte , c'est confondre l'idée de l'esprit avec la notion de l'esprit. Il suffit d'avoir la notion d'une chose , pour pouvoir désigner cette chose par quelque terme , quoiqu'il n'y ait d'ailleurs

aucun rapport entre le mot & la chose signifiée par ce mot. N'avons-nous pas aujourd'hui dans nos Langues des termes particuliers pour exprimer l'esprit & l'ame , sans avoir cependant une idée beaucoup plus claire & plus distincte que les Anciens , ni de l'ame , ni de l'esprit ? Ces mots , comme je l'ai dit , ne signifient proprement parmi nous qu'un Etre spirituel & immatériel. J'avoue que nous nous en servons quelquefois pour désigner un corps très-subtil : nous disons , par exemple , *esprit de vin* , *esprit de nitre* , *esprits animaux* , &c. mais ces expressions sont métaphoriques dans notre Langue ; & parmi nous la première & véritable idée du mot *esprit* est l'Etre immatériel , au lieu que chez les Anciens c'étoit tout le contraire. Dans leurs Langues , la matiere étoit la signification propre de ce terme ; & s'ils s'en servoient pour désigner l'Etre immatériel , ce n'é-

toit que métaphoriquement. Or d'où procede cette différence entre les Langues anciennes & les Langues modernes ? De ce que la notion de l'esprit , ou de l'être immatériel , est postérieure aux premières , & antérieure aux autres.

Lorsque Platon voulut raisonner sur la nature de l'ame , il fut obligé de se servir des termes qui étoient alors en usage dans la Langue , & qui pouvoient le mieux rendre la chose qu'il vouloit exprimer. Les Latins en ont usé de même ; & aujourd'hui nos Missionnaires , obligés de pratiquer la même chose parmi les Sauvages à qui ils veulent donner quelque notion d'un Etre immatériel , sont contraints de s'assujettir à des mots de leur Langue , qui jusqu'alors avoient désigné quelque chose de corporel. Mais nos Langues modernes ayant trouvé la notion de l'esprit déjà établie avant leur naissance , ont pû fournir des termes qui

n'eussent point d'autre signification propre que celle de l'Etre immatériel , quoique dans les Langues anciennes dont ces mêmes termes étoient empruntés , ils eussent un sens très-différent , & s'appliquassent proprement à la matiere. Concluons donc que la premiere idée que les Anciens ont eûe de l'ame , est celle d'un Etre matériel.

Passons à son immortalité. On la trouve établie en même tems dans l'Antiquité en différens endroits & chez différens Peuples de la Terre. Les Egyptiens , les Chaldéens , les Mages , les Gymnosophistes , les Thraces & les Gaulois en étoient également persuadés. Hérodote assure que les Egyptiens ont été les premiers qui aient soutenu l'immortalité de l'ame (a).

(a) *Hi (Ægyptii) primi extiterunt , qui dicerent animam hominis esse immortalem , que de mortuo corpore subinde in aliud , atque aliud corpus , ut quodque gigneretur , immigraret. Herodot. lib. 2.*

D'un autre côté , cette opinion étoit si ancienne chez les Chaldéens , qu'ils en dispu-toient aux Egyptiens l'honneur de l'invention. Des Chaldéens elle passa aux Mages , ou Sages de Perse , qu'ils avoient instruits ; & ceux-ci conjointement avec les Grecs la répandirent dans la suite parmi les Gymnosophistes. Il est vrai que ce passage de la doctrine de l'immortalité de l'ame dans les Indes semble être arrivé assez tard. Il paroît même que les Gymnosophistes n'en avoient encore aucune connoissance du tems d'Alexandre : car ce Prince ayant demandé à un des plus considérables d'entr'eux , lesquels des morts ou des vivans étoient en plus grand nombre , celui-ci répondit que le nombre des vivans surpassoit certainement celui des morts , puisque les morts n'étoient plus rien (a). On conçoit qu'un

(a) *Ex Gymnosophistis , qui plurimum saugaverant Macedonas , decem acres ad respondendum & contractos habitos cepit. His quaestiones obs-*

homme persuadé de l'immortalité n'eût pû faire cette réponse. Quoiqu'il en soit, Diogène Laërce nous apprend (a) que les Mages tenoient pour l'immortalité ; & l'on sçait que ce sentiment a subsisté , & subsiste encore aujourd'hui dans les Indes.

A l'égard des Thraces , ils sont fameux parmi les Anciens pour la certitude avec laquelle ils ont crû l'ame immortelle. Ces Peuples pleuroient à la naissance de leurs enfans , & se réjouissoient à la mort de leurs proches. C'étoit aussi un usage établi parmi eux pour les femmes , de s'immoler & de se brûler toutes vives sur le tombeau de leurs ma-

curas posuit , necem denuntians primo , qui periculum apte respondisset. Primus interrogatus , vivos ne plures esse , an mortuos censeret , vivos ait ; nec enim jam esse eos qui mortui sunt. Plut. in Alex.

(a) Theopompus Magorum sententiâ homines in vitam quoque redituros , immortalesque futuros tradit. Diog. Laërt. in Proöm.

ris (a). Or ces coutumes bizarres & cruelles n'étoient fondées que sur l'opinion de l'immortalité ; & cette opinion leur avoit été inspirée par Zamolxis leur Légillateur. Hérodote nous apprend (b)

(a) *Edito puero , propinqui eum circumfidentes comploratione prosequuntur ob ea mala , quæ necesse est illi , quod vitam inireffus sit , perpeti. Hominem autem fato functum per lufum atque lætitiâ terræ mandant , referentes quot malis liberatus in omni fit felicitate. Singuli plures uxores habeat : quorum ubi quis deceffit , difceptatio magna fit inter uxores , quænam dilecta fuerit à marito præcipuè. Quæ talis judicata eft , ea à viris ac mulieribus exornata ad tumulum à fuo propinquiffimo mactatur , unâque cum viro humatur. Herod. lib. 5. Voyez auffi Val. Maxime , liv. 2. Ch. 7. Pompon. Mela , liv. 2. Ch. 2. & Solin , ch. 10.*

(b) *Zamolxis hic homo fuit , Samique fervitutem fervivit Pythagoræ Mnesarchi filio. Illinc naftus libertatem , in patriam rediit. Qui cùm animadverteret Thraces malè viventes & inſci-
tè . . . domiciliû extruxit , in quod primarios quosque popularium in convivium accipiebat . & inter convivandum docebat , neque ſe , neque ſuos convivas , nec eos qui ex ipſis in omne tempus naſcerentur , interituros , ſed in eum locum ituros , ubi ſuperſtites omnium bonorum compotes eſſent. Dum ea ageret atque diceret , interim ſubterraneum ædificium ſtruebat : quo prorsus abſo-*

qu'il avoit enseigné à ces Peuples , qu'au sortir de cette vie ils iroient dans un lieu où ils jouïroient de toutes sortes de biens ; que pour faire recevoir sa Doctrine avec plus de respect , il s'étoit caché pendant trois ans dans un lieu souterrain , & qu'au bout de ce terme il s'étoit fait revoir comme un homme qui avoit eû commerce avec les Dieux. Selon cet Historien (*a*) , Zamolxis avoit été esclave de Pythagore ; Diogène Laërce assure la même chose (*b*).

Les Gaulois ne s'étoient pas rendus moins célèbres que les Thraces , par le mépris que leur inspiroit pour la mort

luro , è Thracum conspectu se subducit , descendens in illud subterraneum ædificium ; ubi circiter triennium egit , desiderantibus eum Thracibus. Quarto anno se iisdem in conspectum dedit ; atque ita credibilia sunt effecta , quæ illis proposuerat. Herod. lib. 4.

(*a*) Voyez la Note précédente.

(*b*) *Habuit servum Zamolxim , quem Getæ Deum faciunt , Saturnum , ut ait Heodotus , existimantes. Diog. Laërt. in Pythag.*

l'espérance qu'ils avoient conçue de l'immortalité. Les Druides qui étoient tout ensemble leurs Philosophes , leurs Législateurs & leurs Prêtres , avoient établi cette opinion parmi eux , afin de les rendre plus vertueux & plus braves (a). Ils n'avoient point été trompés dans leur attente ; les Gaulois affrontoient les plus grands périls , & ne craignoient point d'exposer une vie ; qu'ils croyoient devoir être suivie d'une autre (b).

(a) *Imprimis hoc volunt persuadere (Druidæ ,) non interire animas , sed ab aliis post mortem transire ad alios ; atque hoc maxime ad virtutem excitari putant , metu mortis neglecto. Cæf. de Bel. Gal. lib. 6. & Mela , lib. 3. cap. 1. Unum ex iis , quæ præcipiunt , in vulgus effluit , videlicet ut forent ad bella meliores , æternas esse animas , vitamque alteram ad manes. V. Diodor. lib. 6. Val. Max. lib. 5. & Strab. lib. 4.*

(b) C'est ce que Lucain exprime dans ces vers , *De Bel. Civ. lib. 1.*

Vobis auctoribus , umbræ
Non tacitas Erebi sedes , Ditisque profundi
Pallida regna petunt : regit idem spiritus
artus

Orbe alio ; longæ , canitiſ ſi cognita , vitæ

Parmi tous ces Peuples que je viens de nommer, il n'y avoit que deux sentimens sur l'état de l'ame après sa séparation d'avec le corps. Les uns la faisoient aller dans un lieu, où elle étoit punie ou récompensée selon ses mérites : d'autres prétendoient qu'elle passoit dans un autre corps, pour y recommencer une nouvelle vie ; c'est ce qu'on appelloit la *Métempsychose*. Cette dernière opinion étoit sans contredit la plus généralement reçue dans les premiers tems. Comme les Egyptiens la croyoient (*a*), il n'est pas surprenant que ce fût le sentiment commun parmi les Anciens ; puisque ces Peuples passaient pour avoir communiqué les sciences au reste du monde, & qu'ils étoient regardés comme les Peres de tou-

Mors media est

In ferrum mens prona viris, animæque
capaces

Mortis, & ignavum re dituræ parcere vitæ.

(*a*) Voyez pag. 162. N. (*a*).

te la Philosophie (*a*). Il est vrai que ce sentiment avoit varié selon le génie différent des hommes. Les uns après la mort envoient l'ame seulement dans des corps humains ; d'autres dans des corps d'hommes & d'animaux indifféremment : quelques-uns , comme les Egyptiens (*b*), étoient persuadés que l'ame parcouroit successivement toutes les espèces d'animaux de la Terre , de l'Air & des Eaux , après quoi elle retournoit dans un corps humain ; mais le fond de la Doctrine étoit par-tout le même. On croyoit donc communément , qu'après la mort les ames passaient dans d'autres corps , soit d'hommes , soit d'animaux , pour y être punies ou récompensées selon leurs mé-

(*a*) *Omnium philosophiæ disciplinarum parentes.* Macrobian. Sat. cap. 19.

(*b*) *Atque ubi per omnia se circumtulisset , terrestria , marina , volucra , rursus in aliquod corpus genitum introire , (animam dicebant Ægyptii.)* Herod. lib. 2.

rites précédens , par la vie heureuse ou malheureuse qu'elles alloient mener dans ces nouveaux corps (a). Telle étoit l'Opinion la plus généralement reçue dans l'Antiquité. Tous ceux qui nous apprennent que les Gaulois croyoient l'ame im-

(a) Claudien nous traçant une peinture de cette opinion , dit qu'après la mort le Juge des Enfers envoie les ames des méchans dans les corps des bêtes dont ils ont eu les inclinations , ou qui ont elles-mêmes des inclinations contraires. Ainsi , dit-il , *in Rufin. lib. 1.* les hommes cruels deviennent Ours , les voleurs Loups , les trompeurs Renards , &c.

Nam juxta Rhadamantus agit. Cum gesta
superni

Curriculi , totosque diu perspexerit actus :
Exæquat pœnam meritis , & muta ferarum
Cogit vincla pati. Truculentos injicit ursis ,
Prædonesque lupis ; fallaces vulpibus addit.
At qui desidiâ semper vinoque gravatus ,
Indulgens ventri , voluit torpescere luxu ;
Hunc suis immundi pingues detrudit in artus.
Qui justo plus esse loquax , arcanaque suevit
Prodere , piscosâ fertur victurus in undas ,
Ut nimiam pensent æterna silentia vocem.

mortelle , nous disent en même tems qu'ils admettoient la Métempfycofe (*a*). Mela nous apprend que parmi les Thraces plusieurs étoient de ce sentiment (*b*). On ſçait que les Indiens ont été & ſont encore de grands Partifans de cette opinion , & qu'elle s'eſt répandue dans la ſuite juſques dans la Chine & au Japon. Pythagore l'avoit rendue célèbre dans la Grece & en Italie (*c*) ; & elle s'eſt conſervé des Sectateurs illuſtres parmi les Grecs , même après l'établiſſement du Platonifme.

Ce que nous venons de rapporter de l'opinion où étoient les Anciens ſur l'état

(*a*) Voyez pag. 167. N. (*a*).

(*b*) *Quidam feri ſunt , & ad mortem paratiſſimi , Getæ utique. Id varia opinio perficit. Alii redituras putant animas obeuntium ; alii , etſi non redeant , non extinguere tamen , ſed ad beatiora tranſire. Mela , lib. 2. cap. 2. & Solin , cap. 10. Concordant omnes ad interitum voluntarium , dùm nonnulli eorum putant obeuntium animas reverti , alii non extinguere , ſed beatas magis fieri.*

(*c*) Voyez Ovide , *Metam. lib. 15.*

de l'ame au sortir de cette vie , doit servir à nous faire connoître l'idée que s'en formoient ceux d'entr'eux , qui se contentoient de la croire immortelle sans raisonner sur sa nature.

Chez les Thraces , par exemple , plusieurs s'imaginoient , comme nous l'avons vû (*a*) , aller après cette vie dans un lieu délicieux , où ils jouissoient de toutes sortes de biens. Ces hommes simples & grossiers comptoient sans doute sur des plaisirs sensuels , tels que parmi les Mahométans le peuple espere en posséder dans le Paradis. Ainsi on comprend d'abord qu'il ne faut point chercher chez eux une idée de spiritualité , qu'on ne trouve pas même , comme on va le voir , chez les Nations les plus polies.

Les Egyptiens , les Gaulois , les Magés , les Gymnosophistes , en un mot tous

(*a*) Voyez pag. 165. N. (*b*) & pag. 171. N. (*b*).

ceux qui croyoient la Métempfycole , ne mettoient point de différence entre l'ame des bêtes & celle de l'homme. C'est pour cela que les Pythagoriciens s'abste-
noient de manger des animaux , par la crainte de se nourrir d'une chair animée par leurs semblables. Ces Peuples ne regardoient l'ame que comme le principe de la vie, comme une substance qui fait vivre & respirer le corps auquel elle est unie , & qui prive de la respiration & de la vie celui qu'elle abandonne. Ils n'en avoient point d'autre idée , que celle d'une matiere subtile , légère & déliée , qui passoit d'un corps dans un autre , c'est-à-dire , qui pouvoit entrer , sortir & être contenuë dans un lieu. Cela est si vrai , que les Philosophes qui ont puisé chez les Egyptiens leur doctrine sur ce sujet , n'en ont point eu eux-mêmes d'autre idée.

Quoique quelques-uns aient attribué

à Pythagore d'avoir enseigné que l'ame étoit une harmonie (*a*), Cicéron dit positivement (*b*) que les Pythagoriciens ne s'expliquoient point là - dessus , & qu'il n'étoit question chez eux que de nombres & de lignes. Mais ceux qui dans le même tems raisonnèrent sur cette matiere , ne garderent pas le même silence , &

(*a*) C'est Macrobe , *in Somn. Scip. lib. 1. cap. 14.* qui rapporte en ces termes les divers sentimens des Philosophes sur la nature de l'ame : *Plato dixit animam essentiam se moventem , Xenocrates numerum se moventem , Aristoteles ἐντελέχεια , Pythagoras & Philolaus harmoniam , Possidonius ideam , Asclepiades quinque sensuum exercitium sibi consonum , Hippocrates spiritum tenuem per omne corpus diffusum , Heraclitus Ponticus lucem , Heraclitus Physicus scintillam stellaris essentiae , Zenon concretum corpori spiritum , Democritus spiritum insertum atomis , Cratylus Peripateticus constare eam de quintâ essentiâ , Hipparchus ignem , Anaximenes aëra , Empedocles & Critias sanguinem , Parmenides ex terrâ & igne , Xenophanes ex terrâ & aquâ , Epicurus speciem ex igne , & aëre & spiritu mixtam.*

(*b*) *Rationem illi sententiae suae non ferè reddebant , nisi quid erat numeris aut descriptionibus explicandum. Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.*

voulurent commencer par définir une chose qui faisoit tout le sujet de la question. Empédocle, Parménide, Héraclite, Dicéarque, tous presque contemporains de Pythagore, entreprirent de fixer précisément l'idée qu'on devoit se former de l'ame par une définition juste, qui comprît la nature de cette substance, Ils étudierent beaucoup, ils méditerent, ils voyagerent pour s'en instruire; & après tant d'études, de réflexions & de voyages, ils ne laissèrent pas de la définir d'une manière toute différente. Empédocle assura que l'ame étoit un sang subtil (a); Parménide, qu'elle étoit composée de terre & de feu; Xénophanes,

(a) *Empedocles animum esse censei cordi suffusum sanguinem. Zenoni Stoico animus ignis videtur. Proximè autem Aristoxenus Musicus, idemque Philosophus, intensionem ipsius corporis quandam, velut in cantu & fidibus, quæ harmonia dicitur. Democritum, magnum quidem illum virum, sed levibus & rotundis corpusculis efficientem animum concussu quodam fortuito, anar-*

qu'elle étoit formée de terre & d'eau ; Epicure , qu'elle étoit composée d'air , de feu & d'esprit ; Zénon & Hipparque , qu'elle étoit un feu subtil ; Anaximenes , qu'elle étoit un air très pur ; Hippocrate la confondit avec les esprits animaux ; Aristoxene , Philosophe & Musicien , ne la regarda que comme une harmonie ; Démocrite dit qu'elle étoit un souffle composé d'Atomes très déliés ; Héraclite , qu'elle étoit une étincelle du feu des Astres : Dicéarque soutint , qu'elle n'étoit autre chose que le corps même. Il seroit ennuyeux de rapporter plus au long tous les sentimens particuliers des Philosophes sur cette matiere ; ce que je viens d'en dire suffit pour faire connoître qu'ils convenoient tous en ce qu'ils donnoient de l'ame une idée corporelle , & que Platon

ramus. Quid de Dicarcho dicam , qui nihil omnino animum dicat esse ? Cic. Tusc. Quest. lib. 1. Joignez à ce passage celui de Macrobe cité pag. 174. N. (a).

est

ton est le premier qui ait spiritualisé cette idée. C'est pourquoi nous allons examiner de quelle manière il s'y prit, pour établir un système qui eut d'abord beaucoup de sectateurs, & qui dans la suite a été embrassé généralement de tout le monde.

Il y avoit déjà plus d'un siècle qu'on disputoit parmi les Grecs sur la nature de l'ame, lorsque Platon entreprit de traiter aussi cette matière. Il étoit allé en Egypte puiser à la source, ainsi que les autres Philosophes qui l'avoient précédé; mais les Égyptiens qui lui apprirent des choses curieuses sur l'Histoire ancienne, ne lui communiquèrent pas vraisemblablement beaucoup de lumières sur la question qu'il vouloit examiner : il eut donc besoin d'en trouver de plus grandes dans son propre génie. Il puisa en effet dans son propre fond; & la manière dont il le fit lui acquit tant de

gloire , qu'on le regarda alors , & qu'on l'a toujours regardé depuis comme le premier des Philosophes (*a*). Son système sur l'ame n'est pourtant pas aisé à entendre , & ne manque pas d'obscurité. Dans ce tems-là on étoit moins accoutumé qu'aujourd'hui aux idées claires & distinctes : un discours brillant faisoit aisément passer un raisonnement obscur , & quelquefois faux. Quoiqu'il en soit , nous allons tâcher d'exposer en peu de mots ce nouveau système , que Platon imagina sur la nature de l'ame.

On doit observer d'abord , que pour exprimer l'ame , ce Philosophe s'est servi du mot Grec *Νεξ* qui signifie *la pensée* , & que les Latins rendent par celui de

(*a*) Cicéron faisoit tant de cas de Platon , que dans les *Tusculanes*, liv. 1. il ne craint point de faire dire à Atticus : *Errare meherculè malo cum Platone . . . quàm cum istis vera sentire.* Et plus bas il ajoute : *Ut enim rationem Plato nullam afferret , (vide quid homini tribnam) ipsâ autoritate me frangeret.*

Mens. Ainsi il suppose ce que personne n'avoit encore dit avant lui, que l'ame & la pensée sont une même chose. Il soutient ensuite que la pensée est immortelle, parce que, selon lui, elle est éternelle; & il prouve qu'elle est éternelle par cet argument. (*a*) Ce qui est dans un perpétuel mouvement, & qui n'a reçu ce mouvement de personne, est éternel: or la pensée est dans un perpétuel mouvement, & elle n'a reçu ce mouvement de personne, parce que, dit-il, on sent bien qu'elle se meut d'elle-même, & qu'elle n'a besoin de personne pour se mouvoir; donc la pensée est éternelle.

Une autre preuve de Platon pour l'immortalité de l'ame, est celle dont on se sert ordinairement aujourd'hui; je veux dire, la simplicité de sa nature. Mourir, dit ce Philosophe (*b*), n'est autre chose que

(*a*) *In Phædro.*

(*b*) *In Phædone.*

se dissoudre & se corrompre : or l'ame qui est une substance simple ; ne peut se dissoudre, ni se corrompre ; donc elle ne sauroit mourir.

Tel est en deux mots le précis des longs raisonnemens de Platon sur la nature de l'ame (a) contenus dans deux Dialogues fort diffus & fort embarrassés , & l'on peut dire ; si obscurs , que sans aider beaucoup à la lettre , il est difficile en les lisant de se laisser convaincre de son immortalité. Ainsi il est très-probable , que Caton & les autres qui se donnerent la

(a) Ces deux raisonnemens de Platon qu'on vient de lire , ont été rendus par Cicéron au second livre de ses Tusculanes. On peut en conclure, 1^o. que Platon attribuoit à l'ame le pouvoir de se mouvoir par elle-même ; 2^o. que ce Philosophe croyoit l'ame , non-seulement immortelle , mais même éternelle. Après cela doit-on être surpris , qu'il regardât l'ame comme une portion de la Divinité ? Non sans doute : c'étoit une conséquence naturelle de ses principes ; & par la même raison on ne doit point être étonné , que nos Métaphysiciens admettant les raisonnemens de Platon sans oser admettre ses principes , déraisonnent sur la nature de l'ame.

mort après les avoir lûs, eurent besoin de quelque raison plus forte & plus persuasive , pour se résoudre à quitter la vie sans regret.

Je ne dis rien de l'ame irascible & de l'ame concupiscible , dont Platon met l'une dans la poitrine , & l'autre dans les entrailles. On voit que par-là il entend seulement des propriétés du corps auxquelles il lui a plu de donner le nom d'ame , puisque , selon lui , l'ame n'est véritablement autre chose que la pensée , qu'il appelle l'ame raisonnable , & qu'il place dans la tête (a). Or cette pensée , ou ame raisonnable , est une portion de l'ame universelle du Monde. Car , selon Platon & tous les Platoniciens , comme tous

(a) *Plato triplicem finxit animam : cujus principatum , id est rationem , in capite sicut in arce posuit , & duas partes separare voluit , iram & cupiditatem , quas locis disclusit ; iram in pectore , cupiditatem subter præcordia locavit. Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.*

les corps particuliers ne sont que des portions de la matière universelle , il y a aussi une ame universelle répandue par tout l'Univers , d'où sont tirées toutes les ames particulières des hommes & des bêtes , & qui animent tout ce qui respire. Cette ame universelle , ces Philosophes la regardoient comme une troisième chose en Dieu. Le Pere , ou le Créateur du monde ; le Verbe , ou l'Intellect divin , & l'ame universelle , composoient avec lui cette Trinité fameuse , qu'on est aujourd'hui étonné de trouver dans leurs écrits , mais qui dans le fond n'a rien de fort admirable , puisque dans l'idée de ces Philosophes elle confondoit l'ame avec la Divinité , l'esprit créé avec l'incrée. C'est pour cela qu'on trouve si souvent dans les Anciens , que l'ame est une portion de la Divinité (a). » Dieu , dit Virgile

(a) Il n'étoit pas possible que Platon & ses Sectateurs eussent d'autres sentimens de l'ame , puisque soutenant qu'elle étoit éternelle , qu'elle n'avoit point de commencement , qu'elle exis-

» (a), est mêlé à la terre , aux mers &
 » aux vastes cieux : son esprit est répan-
 » du par tout. C'est de lui que les hom-
 » mes & les animaux , de quelque espece

roit & se mouvoit par elle-même , qualités qui
 nel conviennent qu'à la Divinité , il falloit né-
 cessairement , ou que de toutes les ames partic-
 culieres ils fissent autant de Dieux , où qu'ils ne
 les regardassent toutes que comme des portions
 d'une même masse , à laquelle ils donnoient le
 nom d'ame universelle , & qui dans leur façon
 de penser n'étoit en effet autre chose que Dieu.
 Telle est encore aujourd'hui l'opinion de tous les
 Philosophes Persans & Indiens , comme on peut
 le voir dans la Lettre de M. Bernier écrite de
 Schiras à M. Chapelain , dans laquelle il prou-
 ve que cette doctrine sappe tous les fondemens
 de la Religion , puisque delà il s'ensuivroit que
 nous serions tous autant de Dieux , que nous
 nous serions imposé à nous-mêmes un culte
 qui ne s'adresseroit qu'à nous , & que nous au-
 rions imaginé un Paradis & un Enfer , dour
 l'un ne nous regarderoit point , tandis que nous
 serions assurés de l'autre.

(a) Deum namque ire per omnes
 Terrasque , tractusque maris , cœlumque
 profundum.

Hinc pecudes , alimenta , viros , genus om-
 ne ferarum ,

« qu'ils soient, respirent dans leur origi-
 ne les âmes dont ils sont animés; &
 « c'est à cet esprit qu'elles se réunissent
 toutes à la dissolution de leurs corps. »

Les Dialogues Philosophiques de Pla-
 ton eurent beaucoup de succès, & lui
 acquirent un grand nombre de Disci-
 ples. Mais soit que le système de ce Phi-
 losophe sur la nature de l'ame fût inintel-
 ligible, soit que l'esprit humain naturel-
 lement porté vers les choses sensibles ne pût
 goûter ses raisonnemens abstraits, il arriva
 que son sentiment fut fort applaudi sans être
 entendu. La plupart des hommes ne pou-
 vant se défaire de l'idée matérielle qu'ils
 s'étoient toujours formées de leur ame,
 continuèrent à se la représenter comme
 auparavant.

Quemque sibi tenues nascentem arcessero
 vitas.

Scilicet huc reddi deinde; ac resoluta referri

Omnia

Virg. Georg. lib. 4.

Jamais le Platonisme ne fut plus en vogue, qu'au tems de l'établissement de l'Evangile : cependant jamais les hommes n'ont eu une notion plus imparfaite de la nature de l'esprit. Non-seulement ils ne spiritualisoient point cette substance qui nous anime , mais ils donnoient même des corps à ces Etres si élevés au-dessus de la nature humaine , aux Anges , aux Démon. Le fameux Philon Juif , en qui l'on disoit que l'ame de Platon avoit passé , & tous les premiers Chrétiens , au nombre desquels on comptoit des Platoniciens illustres , tels qu'Athénagore , saint Justin Martyr , saint Clément d'Alexandrie , saint Irénée , &c. n'en avoient point d'autre idée , lorsqu'ils soutenoient que les enfans de Dieu , qui au commencement du Monde eurent commerce avec les filles des hommes (*a*) , n'étoient autre chose que les Anges qui habiterent

(*a*) Gen. cap. 6. V. 2.

avec les femmes, & que de ce commerce naquirent les Géans, ou les Démon (a). Mais pour ne parler précisément que du sujet dont il s'agit ici, il est certain que quoique les premiers Chrétiens eussent une vénération très-particulière pour Platon, qu'ils regardoient comme celui de tous les Philosophes qui eût le mieux parlé de la Divinité, ils n'en avoient pas mieux compris son système, & n'en avoient pas une idée moins grossière & moins matérielle de l'ame.

Tatien qui pensoit que les Anges & les Démon sont des substances spirituelles, c'est-à-dire, selon lui, semblables au feu ou à l'air (b), assure que l'ame est non-seulement corporelle, mais même

(a) V. Phil. jud. lib. de Gig. Athenag. Apol. pro Christ. Justin. Apol. 1. Clem. Alex. Paedag. lib. 3. cap. . . Iren. adv. Her. lib. 4. cap 7.

(b) Δαίμονες δὲ πάντες σαρκίον μὲν ὡς ἄνθρωποι, πνευματικὴν δὲ ἔσιν αὐτοῖς ἡ σύμπληξις, ὡς πρὸς, ὡς ἀέρος. Tatian Orat. ad Græc. cap. 25.

me mortelle (*a*), & n'admet aucune autre différence entre les bêtes & les hommes, qu'autant que ceux-ci font habiter Dieu en eux par leur pureté.

Théophile d'Antioche parle de l'immortalité d'une manière assez embrouillée ; cependant il n'est pas impossible de démêler quelle est sa pensée à ce sujet. Après avoir dit de l'ame que quelques-uns la croient immortelle, il ajoûte ; qu'on ne peut néanmoins concevoir que ce qui est immortel ne soit pas Dieu (*b*).

Saint Justin décide de même, qu'on ne doit pas dire que l'ame soit immortelle, parce que, selon lui, ce qui est immortel ne peut avoir eu de commencement (*c*).

(*a*) Tatian. *ibid.* cap. 21.

(*b*) Theophil. *ad Autol.* lib. 2.

(*c*) ὅτι ἐὰν ἀθάνατος ᾖ, καὶ ἀγέννητος οὐκ ἔστιν αὐτήν, ὅτι ἐὰν ἀθάνατος ᾖ, καὶ ἀγέννητος οὐκ ἔστιν αὐτήν. Justin. *Dial. cum Tryph.*

Saint Irenée ne s'exprime pas moins clairement sur le même sujet. Les âmes , selon ce Père , ayant commencé d'être , il seroit naturel qu'elles finissent de même ; mais Dieu par sa toute-puissance les conserve éternellement (a).

Il est inutile d'avertir ici , qu'il est égal de dire que l'âme est mortelle , ou d'affirmer qu'elle est corporelle. On sçait que l'âme ne peut être immortelle de sa nature , qu'autant qu'elle est spirituelle , parce qu'il n'y a que l'esprit , qui par sa nature soit immortel. Ce qui est mor-

(a) *Si qui autem hoc in loco dicant , non posse animas eas , quæ paulò antè esse cœperint , in multum temporis perseverare , sed oportere eas aut innascibiles esse , ut sint immortales , vel si generationis initium acceperint , cum ipso corpore mori : discant , quoniam sine initio & sine fine . . . solus est Deus , qui est omnium Dominus. Quæ autem sunt ab illo omnia , quæcumque facta sunt , & fiunt , initium quidem suum accipiunt generationis ; perseverant autem & extenduntur in longitudinem sæculorum , secundum voluntatem factoris Dei. Iren. adv. Hæres. lib. 2. cap. 64.*

tel ne peut donc être esprit. Par conséquent en disant que l'ame est mortelle, Théophile, Saint Justin, & Saint Irénée assurent en même-tems qu'elle est corporelle.

Il n'est pas étonnant que Tertullien ait fait l'ame corporelle, puisqu'il donnoit un corps à Dieu même. Il n'avoit vraisemblablement d'autre idée de l'esprit, que celle d'une matiere extrêmement déliée : car voici comment il parle de la Divinité. » Quoique Dieu, dit-il (*a*), soit » un esprit, qui niéra qu'il soit un corps, » l'esprit n'étant autre chose qu'une espèce de corps accompagné d'une figure » qui lui est propre (*b*) : « Dans un

(*a*) *Quis negabit Deum corpus esse, etsi Deus? Spiritus enim corporis sui generis in sua effigie.* Tertul. cont. Prax.

(*b*) On est naturellement choqué de ces expressions de Tertullien ; & il faut convenir en général, qu'il est difficile d'excuser les Peres des premiers siècles sur ce qu'ils ont fait l'ame corporelle. On pourroit dire pour les excuser, qu'ils ne lui ont attribué un corps ainsi qu'aux Anges, &

Traité qu'il a composé exprès sur l'ame, il prouve par de longs raisonnemens que cette substance est corporelle (a), qu'elle

quelquefois à Dieu même, que pour donner à entendre que ce n'étoit point un simple mode, une maniere d'être, mais une substance subsistante par elle-même. Peut-être aussi le plus court seroit-il d'avouer ingénument qu'ils se sont trompés sur cet article. Il n'en est pas de même de ceux d'entr'eux qui ont nié que l'ame fût immortelle. Ceux qui soutiennent aujourd'hui la même opinion se flatteroient en vain de leur autorité pour appuyer leur erreur, comme si malgré ce que la Religion enseigne, ces anciens Docteurs de l'Eglise avoient nié l'immortalité. Tout ce qu'on peut conclure de ce qu'ils ont écrit à ce sujet, est qu'ils ont nié que l'ame fût immortelle comme Dieu est immortel, c'est-à-dire nécessairement, par son essence & sa nature; qu'ils ont nié qu'elle fût immortelle de la maniere dont l'entendoit Platon, qui confondoit son immortalité avec son éternité; en un mot, qu'ils l'ont crû matérielle & mortelle de sa nature, mais que conformément aux lumieres de la foi, ils ont pensé que Dieu lui avoit accordé l'immortalité par sa pure bonté & par sa grace. Si ce sentiment n'est pas du goût de nos Métaphysiciens modernes, au moins n'a-t'il rien de contraire à la doctrine de l'Eglise.

(a) Dans le Chapitre septième, après avoir parlé de l'ame du mauvais Riche qui brûloit dan

le est de même figure que le corps qu'elle habite , & qu'elle est produite en nous au moment de la conception par l'ame de nos pères , de même que notre corps est engendré par le leur. Il est vrai qu'il dit aussi qu'elle est immortelle ; mais il est évident qu'il n'entend parler que d'une immortalité gratuite , & non d'une immortalité d'essence & nécessaire.

Arnobé s'empporte contre Platon , & contre les autres Philosophes qui ont fait l'ame immortelle (a) : il dit que c'est un effet de leur orgueil ; que l'ame est naturellement mortelle , mais que Dieu

l'Enfer , & de celle de Lazare qui reposoit dans le sein d'Abraham , il ajoute : *Si non haberet anima corpus ; non caperet imago animæ imaginem corporis ; nec mentiretur de corporalibus membris Scriptura , si non erraret . . . Igitur si quid tormētū , sive solatū , anima præcepit in carcere seu diversorio infernū , in igne vel in sinu Abrahæ , probata erit corporalitas anima. Incorporeitas animi nihil patitur , non habens per quod pati possit.*

(a) Arnob. cont. Gent. Arnobé avoit raison de s'empporter contre Platon , puisqu'il confondoit l'éternité de l'ame avec son immortalité.

la conserve par sa pure bonté. Il assure aussi , comme Tertullien , que ce sont les parens qui engendrent le corps & l'ame.

Après avoir parlé de la diversité des opinions sur la nature de l'ame , Lactance , Disciple d'Arnobé , établit son système comme une doctrine beaucoup plus raisonnable , & soutient qu'elle est une lumière qui se nourrit de l'humeur du sang (a) , de même que la lumière d'une lampe se nourrit de celle de l'huile.

En un mot ceux même qui dans le Christianisme faisoient profession du Platonisme , avoient une idée toute matérielle de la nature de l'esprit. Pour s'en convaincre , il suffit de lire ce que dit Psellus , qui s'appuyant sur l'autorité des Peres , sur-tout de Saint Basile , assure

(a) *Videtur anima similis esse lumini , quæ non ipsa sit sanguis , sed humore sanguinis alatur . sicut lumen oleo. Lactant. de Opif. Dei , cap. 17.*
que

que les Anges & les Démonz peuvent être vûs & touchés , & qu'on ſçait par des faits certains qu'il y en a eu qui ſe ſont brûlés , & qui ont laiffé de leurs cendres. Synéſius, Evêque de Ptolémaïde & grand Platonicien , dit groſſièrement (*a*) que l'ame a un corps ſubtil & aérien , avec lequel elle ſ'envôle au Ciel quand elle quitte ſon corps groſſier & terreſtre.

Nous aurions un plus grand nombre de preuves que les Chrétiens de ces premiers ſiècles n'avoient point de leur ame une autre idée que celle d'un corps , ſi un plus grand nombre d'entr'eux avoit écrit ſur cette matiere. Un des plus anciens Conciles de l'Egliſe nous fait connoître quelle étoit à ce ſujet l'opinion commune de tous ceux qui le compoſoient (*b*) , en défendant ſous peine d'a-

(*a*) V. Synes. *De inſomniis*.

(*b*) C'eſt le Concile d'Elvire en Eſpagne , tenu en 305. vingt ans avant le Concile de Ni-

nathême d'allumer des Cierges dans les Cimetieres pendant le jour , de peur , dit-il , d'effaroucher les ames des Saints. J'ajouterais , qu'un autre Concile beaucoup plus célèbre & plus récent peut être soupçonné de n'avoir pas eû des idées plus parfaites de la nature de l'esprit. C'est le sixieme Concile œcuménique tenu en 681. dans lequel Sophronius , Patriarche de Jérusalem , ayant avancé que les ames , ni même les Anges , n'étoient point immortels & incorruptibles de leur nature , mais seulement parce que Dieu leur a accordé l'immortalité & l'incorruptibilité , le Concile ne l'en reprit point , & ne censura pas sa doctrine (a).

Que si autrefois on confondoit l'esprit cée. Il ordonne , *cap. 34. Cereos per diem placuit in Cæmeteriis non incendi : inquietandi enim spiritus Sanctorum non sunt. Qui hæc non observaverint , arceantur ab Ecclesiæ communione.*

(a) En effet l'Eglise n'a encore rien défini expressément au sujet de la spiritualité des Anges & de l'ame humaine.

avec la matiere , en représentant l'ame comme une substance corporelle , on peut dire qu'en récompense on attribuoit a la matiere des propriétés qu'on a crû depuis ne convenir qu'à l'esprit. Depuis l'établissement du Cartésianisme , on a crû le corps incapable d'aucun sentiment de plaisir ou de douleur : au contraire on s'imaginoit autrefois , que le corps seul étoit capable de ces sentimens. On croyoit l'ame susceptible de joie , de tristesse , de désir & d'inquiétude ; mais pour ces sentimens vifs qu'on appelle proprement plaisir & douleur , on l'en jugeoit absolument incapable. C'est pour cette raison que parmi les Payens , ceux qui ont fait quelque attention sérieuse à ce qui se disoit de l'autre vie , ne comprenant pas que l'on pût rien souffrir sans avoir un corps , ont enfin cessé de le croire , & s'en sont moqués , comme Cicéron (a)

(a) *Tantum valuit error , qui mihi quidem*

nous l'apprend. C'est aussi ce qui a fait sentir la nécessité d'une résurrection future, parce qu'en reconnoissant un Dieu juste, qui doit punir les crimes & récompenser les vertus, on ne sçauroit comprendre autrement comment il peut exercer sa justice. Il est certain, que les premiers Chrétiens ne donnoient point d'autre raison de la résurrection des corps. Athénagore qui a traité exprès cette matiere, ne dit autre chose (a) sinon que Dieu étant juste, doit donner aux uns la récompense qui leur est dûë, & faire souffrir aux autres le châtiment qu'ils ont mérité; & que cela ne se peut faire qu'en supposant la résurrection. Tertullien & les autres en

jam sublati videntur, ut corpora cremata cum scirent, tamen ea fieri apud inferos fingerent, quæ sine corpore nec fieri possent, nec intelligi.
Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.

a) Athénag. *De Resur. mort.*

ont parlé de même (a), en y ajoutant seulement quelques autres preuves , qu'il est inutile d'examiner ici.

C'est sans doute sur ce fondement , que dans les premiers siècles de l'Eglise on étoit dans une opinion , qui de nos jours non-seulement paroîtroit fort extraordinaire, mais seroit même regardée comme Hérétique. Aujourd'hui on croit qu'aussi-tôt après la mort l'ame est présentée au Tribunal de Dieu , pour y subir son jugement , & pour recevoir sur le champ, en conséquence de l'Arrêt qui y est rendu , la récompense de ses vertus , ou le châtiment de ses crimes. Il n'en étoit pas ainsi dans ces premiers

(a) *Hæc erit tota causa , imò necessitas resurrectionis congruentissima scilicet Deo destinatio judicii : de cujus dispositione disquiras , an utrique substantiæ humanæ dijudicandæ censura divina præsideat , tam animæ quàm corpori. Quod enim congruet judicari , hoc competet etiam resuscitari. Tertul. De Resur. carn. cap. 14.*

tems. Ce jugement particulier n'étoit point connu des premiers Chrétiens, qui n'attendoient d'autre jugement de Dieu, que le Jugement universel, où les ames réunies à leurs corps devoient être récompensées ou punies selon leurs mérites. Jusques-là ces ames rassemblées dans un lieu que Dieu avoit destiné à leur servir de demeure, exemptes de peines & de plaisirs, attendoient la résurrection future qui devoit décider de leur sort pour l'éternité. Cette opinion n'étoit point particuliere à quelques-uns; c'étoit le sentiment commun des Peres & des Ecrivains Ecclésiastiques les plus anciens, & les plus habiles (a). Il est inutile d'exa-

(a) V. Clem. Rom. *Recognit.* 1. Just. in *Quæst. à Gent. positis*, *Quæst.* 76, Iren. *adv. Hæres.* Tertul. *cont. Marc.* lib. 4. Origen. *Princ.* lib. 2. & 4. Theodor. *ad cap.* 2. Ep. *ad Hebr.* August. in *Psal.* 36. Ambr. *lib. de bono mortis*, cap. 10. Chrysost. *Homil.* 39. in 1. *ad Cor.* Lactant. *Div. Just.* lib. 3. cap. 24. &c.

miner ici d'où peut être venu ce changement dans la doctrine de l'Eglise : il me suffit de faire observer, que cette opinion ne pouvoit avoir pour fondement que l'un de ces deux principes ; ou bien que l'ame séparée du corps ne peut être capable de douleur & de plaisir ; ou que l'homme tout entier ayant été vertueux ou criminel, il doit recevoir tout entier la récompense ou le châtiment qu'il mérite.

Ce que nous venons de dire de l'opinion qu'on avoit conservée sur la nature de l'ame, & de l'idée peu spirituelle que l'on continuoît de s'en former long-tems même après l'établissement du Platonisme, doit nous convaincre de l'extrême difficulté avec laquelle le système de la spiritualité s'est introduit dans l'esprit des hommes. Il fallut renoncer à une manière de penser ancienne, naturelle & facile, pour en embrasser une nouvelle, difficile

& abstraite. Il fallut imposer silence à une imagination rebelle , qui jusqu'à-lors s'étoit toujours crûe en droit de former seule & de représenter cette ame , à laquelle on vouloit qu'elle n'eût plus de part. Tout cela coûta beaucoup d'efforts , & consuma bien du tems. Cependant à force de s'appliquer , de méditer & de raisonner sur cette question , on se dégagea peu à peu de la matiere : les esprits se subtiliserent insensiblement , & on parvint enfin à se persuader , soit à tort ou avec raison , qu'il étoit essentiel à l'immortalité de l'ame que cette substance ne fût point un corps. Il resta sans doute encore beaucoup d'incrédules , qui conserverent toujours leurs images grossieres , puisqu'il s'en trouve même aujourd'hui un assez grand nombre. Hippocrate continua d'avoir des Sectateurs : Empedocles & Démocrite en eurent de même ; mais Platon prévalut. Son opi-

nion devint la plus générale & la plus suivie ; & non-seulement on convint que l'ame étoit immortelle : on lui accorda aussi la spiritualité , qui lui avoit été si long-tems refusée (a).

C H A P I T R E VII.

De l'Origine des hommes & des Animaux.

QUOIQUE ce ne fût pas mon dessein d'examiner la différence qui peut être entre l'ame humaine & celle des bêtes , j'ai voulu cependant donner dans le Chapitre précédent une idée de la manière dont on pensoit autrefois au sujet de l'homme comparé avec les autres animaux , avant que d'entrer dans le détail des opinions des Anciens touchant l'ori-

(a) *Obtinuit non minus de æternitate ejus , quàm de incorporalitate sententia. Macrobius in Somn. Scip. lib. 1. cap. 14.*

gine des uns & des autres, & leur antiquité sur la Terre. C'est ce que je me propose de traiter dans ce Chapitre.

Nous n'avons rien à dire de ceux qui ont soutenu l'éternité du Monde quant à sa matiere & à sa forme : on voit assez qu'ayant crû tous les animaux éternels comme la Terre, ils n'ont pû penser autre chose sur leur origine, sinon qu'ils n'en avoient point. A l'égard de ceux qui ont donné un commencement à la forme présente du Monde, ils ont tous assuré que c'étoit la Terre qui avoit produit les hommes & les autres especes d'animaux qui l'habitent. Il n'y a point deux sentimens à ce sujet dans l'Antiquité (a) : on a crû généralement que dans les premiers tems de la formation de la Terre, elle renfermoit les semences de

(a) Cependant Plutarque assure, *Sympos. lib.* 8. qu'Anaximandre faisoit sortir les hommes des poissons.

routes choses, & que ces semences échauffées alors d'un degré de chaleur convenable, avoient fait éclore de son sein les plantes & les animaux (a).

(a) C'étoit, selon Diogene Laërce, l'opinion d'Anaxagore, d'Archelaus, de Zenon Eleate & de Parménide. C'étoit aussi le sentiment de Lucrece, qui l'a ainsi exprimé dans ces vers de son second Livre :

Quippe vilere licet vivos existere vermes
Stercore de tetro, putrorem cum sibi nata est
Intempestivis ex imbris humida tellus.

.

Ergo omnis natura cibos in corpora viva
Vertit, & hinc sensus animantum procreat
omnes.

Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi :

Omnibus ille idem pater est, unde alimur,
liquentes

Humorum guttas mater cum terra recipit,
Fœta parit nitidas fruges, arbusta que læta
Et genus humanum.

Et dans son cinquieme Livre :

Tum tibi terra dedit primum mortalia sæcla :
Multus enim calor atque humor superabat
in arvis.

Les Anciens n'avoient point recours à un Etre intelligent pour la production des Animaux : ils croyoient que la chaleur & l'humidité, l'une & l'autre dans un certain degré, suffisoient pour cette opération ; & ils regardoient comme un reste de cette ancienne vertu productrice de la nature , ce qui arrivoit tous les ans en Egypte, où après le débordement du Nil, la terre humectée de ses eaux, & engraislée des limons dont il l'avoit couverte, engendroit avec le seul secours de la chaleur du Soleil une multitude prodigieuse d'insectes. C'est de cette suite

- , Hinc ubi quæque loci regio opportuna dabatur ,
 Crescebant uteri terræ radicibus apti :
 Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas
 Infantum , fugiens humorem aurasque petiffens ;
 Convertibat ibi natura foramina terræ ,
 Et succum venis cogebat fundere apertis
 = Confinilem lacti.

de génération que les Egyptiens con-
cluoient, que leur pays avoit produit
sans doute les premiers hommes (a).
Cependant les autres Peuples ne leur ac-
cordoient point cette chimérique préexis-
tence des hommes en Egypte : chacun se
croyoit aussi ancien dans la terre qu'il
habitoit, que les Egyptiens l'étoient dans
la leur. Les Ethiopiens en particulier as-
suroient, que les Egyptiens étoient for-
tis d'entre eux (b) ; & ils prétendoient
le prouver par cette raison, que la mer
couvroit encore toute l'Egypte, lorsque
l'Ethiopie avoit déjà des hommes. Quoi-
qu'il en soit, les principales Nations de
la Terre soutenoient qu'elles avoient
été produites dans leur propre pays, &
qu'elles n'y étoient jamais venues d'ailleurs

(a) *Tradunt Ægyptii, ab orbis initio primos homines apud se creatos.* Diodor. lib. 1. & Herod. lib. 2. *Οἱ δὲ Αἰγύπτιοι ἐνόμιζον ἐαυτὰς πρῶτες γενέσθαι πάντων ἀνθρώπων,*

(b) Voyez Diodore, liv. 3.

pour s'y établir (*a*), comme nous allons le faire voir.

Commençons par les quatre grandes Nations, dont les Anciens ne connoissoient gueres que le nom : voici ce que l'Histoire nous en apprend. » Les Indes, » dit Diodore (*b*), sont habitées par un » grand nombre de Peuples différens, qui » sont tous indigens : car aucune Nation » n'y est venue d'ailleurs. Les Indiens » n'ont jamais reçu chez eux de colonies ; » ils n'en ont jamais envoyé au dehors. » Ils sont presque, dit Pline (*c*), le seul » Peuple de la Terre, qui ne soit jamais » sorti de son pays. » Il ajoute, qu'ils

(*a*) Voyez la fin de ce Chapitre, N. (*).

(*b*) *Indiam omnem . . . multæ variæque gentes incolunt, quarum nulla originem extra Indiam trahit, sed omnes indigetes appellantur.* Diodor. lib. 3.

(*c*) *Indi propè gentium soli nunquàm migravère finibus suis . . . Colliguntur à Libero patre ad Alexandrum Magnum reges eorum CLIV. annis VI. M. CCCCLI. adjiciunt & menses sres.* Plin. Hist. lib. 6. cap. 21.

comptent six mille quatre cens cinquante & un an & trois mois depuis Bacchus jusqu'à Alexandre, & que dans cet intervalle ils ont eu cent cinquante-quatre Rois. Solin en dit à peu près la même chose (*a*). Diodore parlant des Ethiopiens (*b*), assure que tout le monde convient, qu'ils ont été produits dans le pays qu'ils habitent. Le même Auteur rapporte des Scythes (*c*), qu'ils se disoient descendus de Scytha, qui naquit d'une fille moitié serpent que la terre avoit produite; ce qui prouve que cette

(*a*) *Soli Indi nunquam à natali solo recesserunt. Indiam Liber pater primus ingressus est . . . Ab hoc ad Alexandrum Magnum numerantur annorum sex millia quadringenti quinquaginta unus, additis & amplius tribus mensibus, habitā per reges computatione, qui centum quinquaginta tres tenuisse medium ævum deprehenduntur. Solin. cap. 52.*

(*b*) *Diodor. lib. 4.*

(*c*) *Fabulantur Scythæ, natam apud se ex terrâ virginem umbilico tenus hominis formâ, reliquâ viperæ; eam genuisse puerum, cujus nomen fuerit Scythia; hunc indidisse populis Scytharum nomen. Diodor. lib. 3.*

Nation ne comptoit devoir son origine ; qu'au pays qu'elle habitoit. C'est pourquoy Justin n'en reconnoît point de plus ancienne (*a*). A l'égard des Hyperbo-reéns, comme de tous les Peuples ils étoient ceux dont les Anciens avoient le moins de connoissance , à peine en trouve-t-on dans l'Antiquité autre chose que le nom ; & à la réserve de quelques fables (*b*), on n'a jamais rien dit d'eux , sinon qu'ils existoient.

Les Egyptiens ne convenoient point qu'ils fussent une colonie des Ethiopiens. Non-seulement ils soutenoient , qu'ils avoient été produits dans leur propre pays ; mais ils se croyoient aussi anciens que le Monde (*c*). Les Phrygiens avoient la

(*a*) *Scytharum gens antiquissima semper habitata . . . Antiquiores semper Scythæ visi.* Justin. lib. 2. cap. 1.

(*b*) Voyez pag. 113. N. (-).

(*c*) *Ego certè Ægyptios opinor neque cum loco , quem Delta Iones vocant , pariter extitisse , sed semper fuisse ex quo genus humanum extitit.* Herodot. lib. 2.

même opinion de leur Nation. Enfin nous pouvons dire que la plupart des Peuples s'imaginant être indigenes, & n'en reconnoissant point de plus anciens qu'eux, avoient encore la vanité de penser, que tous les autres leur étoient postérieurs, & que la terre les avoient produits plus tard.

◊ Quoique les Grecs fussent très-jaloux les uns des autres, & que les Athéniens en particulier s'attirassent l'envie de tous les autres Peuples de la Grece, on ne leur a pourtant jamais contesté l'indigénat dont ils se glorifioient si fort. » Les habitants de l'Attique, dit Plutarque (a), » ont été nommés Autochtones, c'est-à-dire, nés de la terre même où ils sont, » parce qu'on ne se souvient pas que jamais ils soient venus de quelque autre » endroit s'établir dans le pays qu'ils ha-

(a) Plut. *De Exl.*

» biterent. » Ils ne sont pas étrangers ,
 » ajoute Justin (*a*) ; mais le lieu de leur
 » demeure est en même tems celui de leur
 » origine. » Un des plus fameux Orateurs
 de l'ancienne Athenes a étendu cette pen-
 sée , & a relevé en ces termes la gloire
 de sa Nation. » Il est constant , dit-il (*b*) ;
 » que notre ville est très-célèbre par tout
 » te la terre. Mais nous sommes encore
 » moins recommandables par tout autre
 » endroit , que parce que nous habitons un

(*a*) *Soli (Athenienses) præterquàm incolæ
 merito , etiam origine gloriuntur. Quippe non ad-
 vene , neque passim collecta populi colluvies ori-
 ginem urbi dedit : sed eodem innati solo , quod
 incolunt , & quæ illis sedes , eadem origo est.*
 Justin. lib. 2. cap. 6.

(*b*) *Constat enim nostram urbem & antiquissi-
 mam esse , & maximam , & apud omnes homi-
 nes celeberrimam . . . In hac enim terrâ sic ha-
 bitamus , ut nec alios pepulerimus , nec vacuam
 occupavimus , nec ex nullis gentibus permissi ,
 sed adeò honestè liberaliterque nati sumus , (non
 indigenæ sumus) ut quæ nos produxit , eam per-
 petuo tenuerimus. Solis enim nobis ex omnibus
 Græcis eandem & nutriendam , & patriam , &
 matrem videri datum est. Isocrat. in Paneg.*

» pays dans lequel nous ne sommes point
 » venus comme étrangers, pour en chas-
 » ser ceux qui l'occupoient, ou pour lui
 » donner des habitans. Nous ne sommes
 » point une nation formée de l'assembla-
 » ge de plusieurs peuples réunis (*a*) : cer-
 » te terre nous a produits ; & comme
 » nous sommes les premiers enfans , nous
 » ne l'avons jamais abandonnée. De tous
 » les Grecs , c'est donc à nous seuls qu'il
 » appartient d'appeller la Grèce notre pa-
 » trie , notre mere , notre nourrice. »

Quoiqu'en dise Isocrate, les Athéniens
 n'étoient pas les seuls entre les Grecs ,
 qui s'attribuaient l'indigénat. Les Arca-
 diens & les Achéens , deux des sept Na-
 tions du Péloponèse, s'en glorifioient aussi.
 Pausanias qui a écrit l'histoire particulière
 de la Grèce, le leur attribue comme une
 prérogative non contestée (*b*) ; & Héro-

(*a*) Voyez la fin de ce Chapitre , N. (*).

(*b*) Pausan. *Eliac. lib. 5. cap. 1.*

dote l'avoit fait avant lui (*a*). Les Cydoniens dans l'Isle de Crete & les Etéocretes étoient indigenes du pays , comme Strabon & Diodore nous l'apprennent (*b*). Les Pélasgiens y passerent depuis , & ensuite les Doriens , que Minos réunit sous un même gouvernement. Les amours d'Apollon & de Rhodes étoient regardées comme une allégorie , selon Diodore (*c*) , & ne signifioient autre chose , sinon que par sa chaleur le Soleil avoit rendu fé-

(*a*) Herodot. lib. 1.

(*b*) *Τὴς μὲν ἐν Ἰτεοκρήτας καὶ τὰς Κυδωνίας αὐτόχθονας ὑπάρχειν εἰκόσ.* Strab. lib. 10. & Diodor. lib. 5. *Qui primò Cretam inhabitant , antiquiss. mi dicuntur Eteocretæ indigetes fuisse.*

(*c*) Sol , secundum fabulas , Rhodæ amore captus , insulam , à quâ amata , Rhodum ab eâ dixit. Verum id constat , cum à principiis insula referta paludibus admodum humida esset , solis calore arefactos humores terram fertilem reddidisse , ab eâque genitos septem numero , qui dicti sunt Heliades. Cum alii præterea indigetes populi insulam inhabitarent , existimatum est eam soli sacram esse. Diodor. lib. 5.

conde l'Isle de Rhodes, & lui avoit fait produire des hommes. Cet Historien ajoute, qu'à cause de cette origine, les premiers Rhodiens qui n'étoient d'abord qu'au nombre de sept, furent appelés Héliades. Les Sicanienso passèrent pour être indigenes dans la Sicile, comme Timée & Diodore l'assurent (a) : les Siciliens y vinrent ensuite ; & les Grecs s'y établirent après eux. Enfin nous verrons plus bas que les Ombriens, les Tyrrhéniens & plusieurs autres, étoient regardés comme des Peuples indigenes de l'Italie.

Que si dans des lieux si fréquentés des Anciens il se trouvoit tant de Peuples indigenes, c'est-à-dire, occupant de toute

(a) *Fabulantur quædam, post Plutonis & Proserpinæ nuptias hanc insulam (Siciliam) ab Jove Anaclytræ Nymphæ traditam ; Sicanos autem, qui in eâ antiquitus habitaverunt, indigetes esse, præcipui Scriptores tradunt. Philiscus Sicanos ex Iberiâ in Siciliam venisse affirmat ; cujus inscientiam arguens Timæus, Sicanos ait Siciliæ indigetes esse, multa eorum antiquitatis argumenta referens. Diodor. ubi suprà.*

antiquité les pays qu'ils habitoient , & se regardant comme des hommes que la terre y avoit produits; il n'est pas étonnant que dans des régions moins connues , des habitans barbares , & sans aucun commerce avec leurs voisins , eussent la même opinion d'eux-mêmes. Ni Bacchus , ni Hercule , ni aucun de ces fameux Conquêteurs qui couroient autrefois toute la Terre , n'avoit passé dans la grande-Bretagne. Cette Isle étoit ce pendant habitée ; & à la réserve de la côte voisine des Gauls , où les Belges avoient envoyé quelques colonies , le reste du pays étoit peuplé d'indigènes (*a*). Aussi César nous assure-t'il (*b*) que c'étoit une ancienne tradition , qu'ils avoient été en-

(*a*) Avant que les Belges y eussent envoyé des colonies les Celtes cherchant à s'étendre de proche en proche , y étoient sans doute passés de la Gaule , & l'avoient peuplée. Voilà les Indigènes dont il s'agit. V. Rapin Thoyras , *Hist. d'Angl.*

(*b*) *Britannia pars interior ab iis incolitur ,*

gendrés dans leur Isle même. Les Germains avec lesquels on n'avoit pas plus de commerce qu'avec les Bretons , soutenoient aussi que leurs ancêtres avoient été produits de la terre ; & Tacite marque , qu'ils conservoient la mémoire de cette origine dans des vers anciens , qu'ils récitoient dans leurs cérémonies. Après cela cet Historien ajoute (a) , que l'extrême différence qui se trouve entre les Germains & les autres Peuples , soit pour la figure , soit pour les coutumes , est une preuve de leur tradition. Les Gaulois disoient la même chose. Ils assuroient que

quos natos in insula ipsi memoria proditum dicunt. Cæf. de Bel. Gal. lib. 5.

(a) *Ipsos Germanos indigenas crediderim , minimèque aliarum gentium adventibus & hospitibus, missos. Celebrant carminibus antiquis , quod unum apud illos memoriæ & annalium genus est, Tuistonem Deum terra editum. Tacite. De mor. Germ. cap. 2. & cap. 4. Ipse illorum opinionibus accedo , qui Germanie populos nulli saltus aliarum nationum consulis infectos , propriam & sinceram , & tantum sui similem gentem existisse arbitrantur.*

Pluton , qui comme on le ſçait , eſt le Dieu des entrailles de la terre , étoit l'auteur de leur origine : c'eſt pourquoi , dit Céſar (*a*) , ils comptent la durée du tems par le nombre des nuits , & non pas par celui des jours.

Cette opinion conſtante d'un ſi grand nombre de Peuples , qui aſſuroient tous que la terre les avoit produits dans leur propre pays , répugne évidemment à la raiſon. Car comment concevoir que des hommes , des chevaux & des éléphans ſoient autrefois ſortis de terre comme des champignons (*b*) ? Mais il n'eſt pas ici queſtion d'examiner , ſi ce ſentiment eſt abſurde ou raiſonnable (*c*) : il nous

Undè habitus quoque corporum , quanquàm in tanto hominum numero , idem omnibus.

(*a*) Galli ſe omnes ab Dite patre prognatos prædicant . . . Ob eam cauſam ſpatia omnis temporis , non numero dierum , ſed noctium finiunt. Cæſ. de Bel. Gal. lib. 5.

(*b*) Le fait ſeroit en effet fort ſingulier , ſ'il étoit vrai.

(*c*) Au contraire c'eſt ce qu'il auroit fallu

suffit d'avoir prouvé par l'autorité de l'Histoire, que tous les anciens Peuples ont soutenu qu'ils avoient été produits dans les pays mêmes qu'ils habitoient, sans croire qu'ils fussent descendus ni d'Adam, ni de Noë, dont ils n'avoient même jamais eu la moindre notion; & que les Bretons, les Germains, les Gaulois, les Athéniens, les Egyptiens, les Indiens, les Chinois & tous les autres peuples des contrées même anciennement connues, ont eu à ce sujet des opinions toutes opposées à celles qu'ils devoient naturellement avoir.

On dira sans doute, que sur le fait en question il ne s'agit pas de s'en rap-

bien examiner. Car à quoi bon faire tant d'étalage des Bretons, des Germains & de tant d'autres? Si le fait est absurde, que tous les Peuples de l'Univers aient eu la sottise de concourir à s'en persuader, que nous importe, & qu'est-ce que cela prouve? Ils ont bien crû d'autres absurdités. *Voyez la fin de ce Chapitre, N. (*).*

porter absolument aux traditions & aux opinions des Peuples , qui peuvent s'être trompés sur leur propre origine ; qu'il vaut beaucoup mieux en juger par ce que l'Histoire nous apprend touchant les anciennes colonies ; & qu'elle ne nous permet pas de douter , que le Monde ne se soit peuplé successivement , & peu à peu. On croit , par exemple , que les Egyptiens & les Phéniciens ont peuplé la Grece ; que les Grecs & les Lydiens ont peuplé l'Italie ; que les Phéniciens & les Celtes ont peuplé l'Espagne , & ainsi des autres pays. Examinons donc ce qui nous reste de l'Antiquité sur ces colonies : faisons voir que , selon les Historiens anciens , tous les pays où elles ont été envoyées , étoient habités avant leur arrivée : montrons que les colonies anciennes ne différoient en aucune maniere de celles que les Européens envoient aujourd'hui dans le nouveau Monde ; & prouvons par là

d'une manière évidente, qu'à ne consulter que l'Histoire , il est absolument impossible de remonter à ces premiers tems , où la terre a commencé d'être peuplée , & que par conséquent tout ce qu'on dit sur ce sujet au delà d'un certain point , n'est que fable & conjecture frivole (*a*).

Comme la Grece & l'Italie sont les deux pays , dont les Anciens ont écrit l'histoire avec le plus d'exactitude , il nous fera aisé d'entrer dans le détail des différens Peuples qui les ont habités. Après cela nous parlerons des autres d'une manière plus générale , à proportion des lumières que l'Antiquité nous fournit à ce sujet.

L'Histoire ne fait mention d'aucune colonie qui soit passée dans la Grece avant

(*a*) Cela est hardi , & beau à prouver. Mais l'Auteur le prouvera-t'il aussi évidemment qu'il le dit ? Voyez la fin de ce Chapitre , N. (*).

celles que Danaus & Cadmus y conduisirent à peu près dans le même tems, l'un d'Égypte, l'autre de Phénicie. Pélops & les Phrygiens n'entrèrent dans le Péloponèse, que long-tems après que Danaus s'étoit établi à Argos, dont il ne s'étoit lui-même emparé, qu'après en avoir chassé Gélantor qui y régnoit dès lors, ainsi que Pausanias nous l'apprend (*a*). Danaus se rendit illustre, au rapport de Strabon (*b*); & les habitans d'Argos qu'on appelloit avant lui Pélasgiens, furent appelés de son nom Danaëns (*c*).

(*a*) Δαναὸς δ' ἀπ' Αἰγύπτου πλέυσας ἐπὶ Γελάτορα τὸν Σθενέλα, τῆς ἀπογένους τῆς Ἀργήνορος Βασιλείας ἔπαυσε. Pausan. Corinth. lib. 2. cap. 16.

(*b*) Strab. lib. 8.

(*c*) Arcem Argivorum condidisse perhibetur Danaus, qui tantum præstitisse iis, qui ante ipsum istis in locis principatum gesserant, videtur, ut, quod est apud Euripidem,

Pelasgiotas nuncupatos antea
Danaos vocari lege latâ jussit.

On voit déjà que Danaus ne passa point dans le Péloponèse pour le peupler , mais plutôt qu'il y entra en usurpateur , pour s'emparer d'un pays habité , dont les Rois faisoient remonter leur origine jusqu'à Inachus , qui avoit précédé le déluge d'Ogyges ; c'est-à-dire jusqu'aux tems fabuleux. Pélops arriva dans le même pays environ deux cens ans après , & lui donna son nom. Il est inutile de parler des Doriens & des autres qui s'y rendirent dans la suite : il suffit d'observer , qu'avant toutes ces révolutions les Arcadiens occupoient le milieu du pays , & les Athéniens la partie septentrionale. Ces deux Nations passaient pour être indigènes du Péloponèse , & pour l'avoir habité de tout tems.

Cadmus ne trouva pas la Béotie où il aborda , moins peuplée que l'étoit le Péloponèse à l'arrivée de Danaus. Strabon & Pausanias parlent des Hyantes &

des Aoniens , peuples indigenes de la Grece , qui habitoient alors la ville de Thebes (*a*). Cadmus les vainquit , & convint ensuite avec eux qu'ils ne feroient plus qu'un peuple avec les Phéniciens , après quoi il bâtit la Cadmée. Auparavant les Hyantes & les Aoniens n'étoient pas les premiers fondateurs de Thebes. Cette ville avoit été habitée auparavant par les Hectenes , autre Nation indigene du pays , qui périt toute entiere par une maladie contagieuse (*b*). Thebes s'appelloit alors Gygée , du nom d'un de ses Rois. Elle passoit pour la plus ancienne de toutes les villes de la Grece , & pour avoir été bâtie par Ogyges (*c*) , c'est-à-

(a) Baotiam initio Barbari tenuerunt, Aones & Temnices ex Suario evagati, & Leleges ac Hyantes. Unde cum Caamo à Phoeniciis profecti Phoenices occuparunt. Strab. lib. 9. V. Pausan. Baotic. lib. 9. cap. 5.

(b) Pausan. *Achaic. lib. 7 cap. 3.*

(c) Etenim ut affissimum oppidum cum sit traditum Græcum Leontie Thebæ, quod rex Ogyges ædificavit. Varro, de Re rust. lib. 3. cap. 1.

dire , deux mille ans avant Jules-César , selon le calcul de Varron.

Les Grecs qui avoient reçu parmi eux les Egyptiens & les Phéniciens , se rendirent eux-mêmes célèbres dans la suite par le grand nombre de colonies , qu'ils envoyèrent en différentes contrées de la Terre. Mais on doit observer , que toutes ces colonies trouvèrent les lieux où elles aborderent aussi peuplés , que ceux qu'elles venoient de quitter , avec cette différence seule , qu'ils étoient habités par des hommes plus grossiers & moins polis.

Les plus fameuses colonies Grecques sont celles qui passerent dans l'Asie mineure & en Italie. Pour ce qui est de l'Asie , quelques-uns ont prétendu dans ces derniers tems , que les Grecs étoient au contraire passés de cette partie du Monde en Europe ; mais ce fait est contredit par tous les Anciens. Strabon parle fort au long d'Androclus & des au-

tres enfans de Codrus Roi d'Athenes , qui les premiers de tous les Grecs passerent en Asie , & y bâtirent Ephese , Milet & les autres villes d'Ionie (*a*) ; après quoi les Phocéens allerent aussi s'y établir. Pausanias dit la même chose (*b*). Les Cariens & les Léleges occupoient alors les pays dont les Grecs s'emparerent ; & il fallut les en chasser , comme Strabon l'assure positivement. L'Ionie n'étoit donc pas vuide , quand les Grecs s'y établirent.

Les Eteocretes & les Cydoniens habitoient l'Isle de Crete , comme nous l'avons dit , & ils étoient regardés comme Peuples indigenes , lorsque les Doriens &

(*a*) *Fines oræ Joniæ . . . De hâc . . . Pherecydes scribit , Cares quondâm tenuisse ; reliquam , usque ad Phocæam ; Chium , & Samum , oram Leleges : utrosque ab Jonibus ejectos. Ducem coloniæ Jonum ait fuisse Androclum , Codri Atheniensium Regis filium legitimum , qui Ephesum condiderit. Strab. lib. 14.*

(*b*) Pausan. *Achaïc. lib. 7 cap. 2.*

les Pélagiens passèrent de la Grece dans ce pays. Les Corinthiens n'aborderent en Sicile, qu'après que les Siciliens y furent venus d'Italie ; & quand les Arcadiens passèrent en Italie, les Pélasgiens y étoient déjà établis, & y avoient trouvé eux-mêmes plusieurs autres Peuples. Il en est de même de tous les autres pays, où les Grecs envoyèrent des colonies : ces contrées étoient occupées par des Barbares, qu'il falloit gagner par la douceur, ou soumettre par la force, avant que de s'y établir. C'est ainsi qu'en usèrent Miltiades & Cimon son fils, quand ils conduisirent l'un après l'autre des colonies d'Athenes dans la Thrace (a).

(a) *Pervenit Chersonesum (Miltiades.) Ibi brevi tempore Barbarorum copias detectis, totâ regione, quam petierat, potitus, loca castellis idonea communiuit. Cornel. Nep. in Miltiad. & in Cim. Primum imperator apud flumen Strymona, magnas Thracum copias fugavit ; postea Amphipolim constituit, eoque decem milia Atheniensium in coloniam misit.*

Voyons présentement ce qui regarde l'Italie: Denis d'Halicarnasse qui a écrit l'Histoire Romaine avec tant de soin, fera l'Auteur qui nous guidera. » Les Sicules, dit-il (*a*), Nation barbare, sont ceux qui les premiers ont habité le pays où Rome est bâtie. Les Aborigenes les en chasserent ensuite à l'aide des Pélasgiens & de quelques autres Grecs, & y ont toujours demeuré depuis jusqu'au tems de Romulus. » Voilà déjà une Nation indigene, que cet Historien reconnoît en Italie, c'est-à-dire, les Sicules: elle ne sera pas la seule. » Les Aborigenes, continue-t'il (*b*), sont ainsi nommés, selon quelques-uns, parce qu'ils ont donné l'origine aux autres Peuples d'Italie, ou, selon d'autres, parce qu'étant une troupe d'hommes errans & sans demeure fixe, ils s'établirent en ce pays;

(*a*) Dion. Halyc. *Antiq. Rom lib. 1. cap. 8.*

(*b*) Dion. Hal. *ubi supra.*

» selon quelques autres enfin , parce qu'ils
 » habitoient les montagnes. » Caton &
 Sempronius ont écrit , qu'ils étoient Grecs
 d'origine , d'où pourroit venir leur nom
 d'Aborigenes , comme qui diroit , origi-
 nairement de Grece , en sous-entendant
 ce dernier mot. Mais ils ne le prouvoient ,
 au rapport de Denis d'Halicarnasse , par
 le témoignage d'aucun Auteur ancien. Ce-
 pendant , ajoute-t'il , il faut suspendre son
 jugement , & ne point conclure que les
 Aborigenes soient des Peuples barbares ,
 comme les Liguriens & les Ombriens.

Si cet Historien qui auroit souhaité
 sans doute pouvoir donner une origine
 Grecque aux Romains , n'a pas osé dire
 que les Aborigenes dont ils descendoient ,
 fussent des Peuples barbares , au moins
 ne peut-on douter , qu'il n'ait reconnu
 les Liguriens & les Ombriens pour des
 naturels d'Italie. Zénodote qui a écrit

l'histoire de ces derniers, assure (*a*) qu'ils sont indigenes ; qu'ils habiterent d'abord à Reate , & qu'en ayant été chassés ensuite par les Pélasgiens , ils se réfugièrent dans le pays qu'ils occupoient de son tems , & prirent le nom de Sabins. Pline dit positivement , que cette Nation passoit pour la plus ancienne d'Italie (*b*).

Les Arcadiens sont les premiers de tous les Grecs qui aient passé en Italie : les Pélasgiens & les Crétois s'y rendirent depuis. Oenotrus , fils de Lycaon , y conduisit une colonie dix sept-cens ans avant la guerre de Troyes. Cet Oenotrus aborda à la côte occidentale de l'Italie , qui

(*a*) *Zenodorus Træzennius , qui Umbricæ gentis historiam conscripsit , narrat indigenas primum in Reatino habitasse , & inde Pelasgorum armis expulsos , venisse in terram , quam nunc habitant ; mutatoque cum sedibus nomine , Sabinos pro Umbris appellatos. Dion. Hal. lib. 2. cap. 84.*

(*b*) *Umbrosum gens antiquissima Italiæ existimatur , ut quæ Ombriæ à Græcis prout dictos , quod inundatione terrarum imbribus superfuissent. Plin. Hist. lib. 3. cap. 19.*

s'appelloit alors Aufonie , à cause des Aufoniens qui l'habitoient , ainsi que Denis d'Halicarnasse le marque expressément. Il s'empara de plusieurs terres propres au labourage & aux paturages , après les avoir en partie purgées des barbares , & y bâtit ensuite de petites villes. Les Arcadiens s'emparèrent de leur côté , non-seulement de plusieurs terres incultes ou mal cultivées ; ils se saisirent aussi de celles qui l'étoient mieux , & qu'occupaient les Ombriens. Tout ce récit prouve clairement , que l'Italie étoit déjà habitée , avant que la plus ancienne colonie dont l'Histoire fasse mention , fut allée s'y établir.

Nous ne dirons rien ici d'Evandre , qui aborda dans le *Latium* sous le règne de Latinus , environ vers le tems de la guerre de Troyes ; ni de Saturne , qui y étoit passé déjà au-paravant du tems de Janus. Il est évident qu'un pays qui avoit des Rois avant leur arrivée , devoit

être peuplé. Mais les colonies de Lydiens que Tyrrhenus y conduisit , au rapport d'Hérodote (*a*), méritent d'être examinées. Denis d'Halicarnasse soutient d'abord que c'est une fable. » Xanthus , dit-il » (*b*), qui étoit Lydien , & qui a écrit » avec soin l'histoire de sa Nation , ne » fait aucune mention de ce Tyrrhenus , » & ne dit pas même que jamais Lydien » soit passé en Italie , quoiqu'il rapporte » des faits moins importants. « Notre Historien ajoute , que les Thyrrhéniens ne sont point Lydiens d'origine , parce qu'il n'y a aucun rapport entre la langue , la Religion & les coutumes de ces deux Peuples , & conclut que ceux qui font cette Nation indigène peuvent bien avoir raison , puisqu'elle est très-ancienne dans son pays , & qu'elle ne convient avec aucune autre , soit pour la Langue , soit pour

(*a*) Herodot. *lib.* 1.

(*b*) Dion. Hal. *lib.* 1. *cap.* 8.

les usages. Concluons de-là que les Tyrhéniens, les Ausoniens, les Liguriens, les Sicules, les Ombriens & les Aborigènes sont des Peuples, dont il n'est pas possible de découvrir l'origine.

Les colonies qui fonderent Carthage en Afrique, Cadix en Espagne, & Marseille dans les Gaules, sont très-célebres dans l'Antiquité : or les pays où ces villes furent bâties, étoient habités longtemps avant l'arrivée de leurs fondateurs. On sçait la ruse dont la Reine de Carthage se servit (a) pour tromper les habitans du lieu, qui ne lui avoient cédé qu'autant de terrain qu'en pourroit couvrir un cuir de bœuf. Les Phéniciens furent obligés d'employer la force, pour

(a) *Elissa delata in Africæ sinum, incolæ loci ejus, adventu peregrinorum mutuarumque rerum commercio gaudentes, in amicitiam sollicitat : deindè empto loco, qui cento-bovis regi posset . . . coriam in tenuissimas partes secari jubet ; atque ita majus loci spatium, quam penerat, occupat. Justin. lib. 18. cap. 5.*

s'établir & se maintenir en Espagne. Justin nous apprend (*a*) que les Iberes faisant la guerre à leurs nouveaux hôtes , les Carthaginois les secoururent , ce qui donna lieu à ceux-ci de mettre le pied dans ce pays , où ils se rendirent depuis très-puissans. Protis , un des chefs de la colonie qui peupla Marseille , s'acquit au contraire la bienveillance des Gaulois , en épousant la fille d'un de leurs Rois (*b*) ; & les Grecs enseignèrent ensuite aux habitans des Gaules , qui étoient en-

(*a*) *Cum Gaduani à Tyro sacra Herculis , per quatuor m. lxxi. in Hispaniam transfulissent , ibique urbem condidissent , invidentibus incrementis novæ urbis patrum Hispaniæ populis , ac propterea Gaduanos bello laceffentibus , auxilium consanguineis Carthaginenses misere. Ibi felici expeditione , & Gaduanos ab iniuriâ vindicarunt , & majorem partem provinciæ imperio suo adjecerunt. Idem , lib. 44. cap. 35.*

(*b*) *Phocensium juvenus . . . Massiliam inter Ligures & feras gentes Gallorum condidit . . . Duces classis Simos & Protis fuere. Itaque regem Segobrigiorum , Nannum nomine , amicitiam petentes conveniunt. Fortè eo die rex occupatus in apparatu nuptiarum Gytis filiæ erat , &c. Idem.*

core alors très-barbares , une maniere de vivre plus humaine & plus raisonnable.

Les secours que l'Histoire fournit ne sont pas suffisans pour nous faire remonter jusqu'à l'origine des premiers habitans de la Terre : les tems fabuleux ne nous conduisent pas même si loin. Nous n'avons rien de plus ancien dans la Fable & dans l'Histoire , que les expéditions de Bacchus , d'Hercule , d'Osiris , de Sésostris. Mais peut-on imaginer , que ces premiers Conquérans aient parcouru tout l'Univers par le seul plaisir de se faire suivre par des armées dans des deserts immenses ? Comment ces armées pouvoient-elles subsister , si les terres étoient incultes (*a*) ? Tous les pays qu'ils traverserent , étoient donc incontestablement habités. Aussi l'Antiquité nous représente-

lib. 43. cap. 3. & cap. 4. Ab his igitur Galli , & usum vitæ cultioris . . . & agrorum cultus , & urbes cingere didicerunt.

(*b*) Voyez la fin de ce Chapitre , N. (*).

telle ces premiers Héros comme animés du noble désir de la gloire , & touchés en même tems du malheur des hommes ensevelis alors pour la plûpart dans une extrême barbarie , dont ils vouloient les retirer. C'est dans cette vûe qu'ils laissoient des colonies en différens endroits de la Terre , autant pour le bien particulier des Peuples qu'ils avoient soumis , que pour assurer leurs conquêtes.

L'utilité qui porte aujourd'hui si facilement les hommes à abandonner le lieu de leur naissance , étoit encore plus capable de les y engager dans ces premiers tems , où ils ignoroient l'art de se rendre heureux chez eux ; dans ces tems grossiers , où un Prométhée passoit pour avoir dérobé le feu du ciel , parce qu'il avoit trouvé le secret de tirer le feu des cailloux ; où l'on regardoit un Aristée comme un Dieu , parce qu'il avoit inventé l'art de faire du beure avec le lait , &

de tirer l'huile des graines ou des olives. Les hommes vivant alors de ce que la terre produisoit d'elle-même, ignoroient encore l'art de la défricher & de la rendre plus fertile. C'est sans doute pour cette raison, que nous voyons dans l'Antiquité tant de Nations errantes sur la Terre, tant de pays subjugués par ces Peuples barbares, que leur propre climat ne pouvoit plus nourrir. Ces faits se trouvent répétés dans des tems mêmes très-peu éloignés de ceux-ci, où l'on voit encore plusieurs de ces Nations vagabondes, toujours prêtes comme les anciennes à faire des incursions chez leurs voisins.

Si on ne peut fixer le tems auquel les hommes ont commencé d'habiter la Terre, au moins paroît-il par tout ce que nous venons de dire, qu'ils y sont extrêmement anciens. Pour le prouver, nous n'avons pas besoin de recourir à l'anti-

quité prodigieuse que les Egyptiens & les Chaldéens donnoient aux hommes dans leurs annales. Ceux-là avoient l'Histoire chronologique de leurs Rois depuis onze mille trois cents quarante ans , selon Hérodote (*a*) , & depuis quinze mille ans , selon Diodore (*b*) , sans compter le regne des Dieux & des Héros qui en avoit duré dix-huit mille. Nous avons parlé ailleurs (*c*) des Chaldéens , & de l'extrême antiquité qu'ils donnoient à leurs observations astronomiques. Strabon rapporte des habitans de la Bétique en Es-

(*a*) *Ad hunc usque narrationis locum , & Ægypti , & sacerdotes referebant , demonstrantes à primo rege ad Vulcani sacerdotem hunc (Sethon) qui postremus regnavit , progenies hominum fuisse trecentas quadraginta unam : trecentæ autem progenies decem millia annorum valent ; una & quadraginta , quæ reliquæ sunt ultra trecentas , sunt anni mille trecenti quadraginta.* Herodot. lib. 2.

(*b*) *Eorum nonnulli fabulantur , Deos primum & Heroas in Ægypto paulò minùs 18000 regnasse annos . . . homines verò paulò minùs annorum 15000.* Diodor. lib. 2.

(*c*) Voyez le Chap. 1. pag. 10. & 11. N. (*a*).

pagne, (*a*) qu'ils étoient fort adonnés aux Lettres, & qu'ils confervoient les annales de ce qui s'étoit paſſé chez eux depuis ſix mille ans. Les Indiens, comme nous l'avons dit (*b*), comptoient de même ſix mille ans depuis Bacchus juſqu'à Alexandre. J'avoue qu'on a raïſon de ne pas ajouter foi à ces témoignages. Mais en les reuniffant avec ce que nous apprenons des annales des Chinois, il paroîtroit du moins que le Monde auroit été habité pluſieurs milliers d'années au-deſſus du tems que Moïſe a fixé pour ſon commencement (*c*).

Le nombre prodigieux d'habitans que contenoient certains pays dans les tems les plus reculés, ſemble prouver encore incontestablement, que les hommes ſont

(*a*) *Hi omnium Hiſpanorum doctiſſimi judicantur, & antiquitatis monumenta habent conſcripta, ac ſcēmata, & metris incluſas leges à ſix milibus, ut aunt, anterum Strab. lib. 3.*

(*b*) Voyez pag. 206 & 207. N. (*d*).

(*c*) Voyez plus bas, ... (*)

plus anciens sur la Terre qu'on ne le croit communément sur le témoignage de la Genèse (*a*). Tous les Anciens conviennent que Ninus est le premier Conquérant dont il soit parlé dans l'Histoire. Or on sçait que ce Roi d'Assyrie fit la guerre aux Bactriens avec deux millions de soldats (*b*), & que Sémiramis sa femme fit marcher une armée de quatre millions d'hommes contre les Indiens, qui de leur côté lui en opposèrent une encore plus nombreuse. On ne peut rejeter ces faits sans démentir toute l'Antiquité, qui ne parle que de la grandeur immense des villes de Ninive & de Babylone, dont la première contenoit, au

(*a*) Voyez plus bas , N. (***)

(*b*) Tradit Ctesias, scripsit pedites ad 1700000. fuisse, equitum 200000. currus verò falcatos paulò minùs 10600. Diodor. lib. 3. Et plus bas il ajoûte au sujet de Semiramis: Fuit hominum numerus, ut Ctesias tradit, 3000000. equitum 500000. currus ad 100000.

rapport du Prophete Jonas (a), plus de six vingt mille enfans qui n'étoient pas encore dans un âge à pouvoir distinguer leur main droite d'avec la gauche.

Dans le même tems l'Egypte n'étoit pas moins peuplée. La seule ville de Diospolis, appelée communément par les Grecs Thebes la grande, devoit contenir plus de quatre millions d'habitans. (b) Germanicus parcourant l'Egypte, vit dans les ruines de cette ancienne ville des inscriptions en caracteres Egyptiens, qui marquoient qu'elle avoit contenu autrefois dans ses murs sept cens mille hommes en âge de porter les armes. Je ne

(a) *Et ego non parvam Ninive civitati magnæ, in qua sunt plusquam viginti millia hominum, qui nesciunt quid sit inter dexteram & sinistram suam.* Jon. cap. 4. vers. 11.

(b) *Mox visit veterum Thebarum magna vestigia. Et manebant structis molibus litteræ Ægyptiæ priorem opulentiam complexæ; jussusque è senioribus Sacerdotum patrum sermonem interpretari, referebat habuisse quandam septingenta millia ætate militari.* Tacit. Annal. cap. 60.

paire point d'Homere, qui, peut-être par une exagération poétique, a dit qu'elle avoit cent portes, de chacune desquelles pouvoient sortir à la fois dix mille hommes armés (a). Or je demande, s'il est possible que dans des tems qui auroient suivi de si près un déluge universel, la Terre se soit trouvée si prodigieusement peuplée, surtout l'Ecriture n'attribuant point aux premiers hommes une fécondité proportionnée à la durée étonnante de leur vie? Car sans parler des autres Patriarches, Noë à l'âge de six cens ans n'avoit que trois enfans; & dans un âge déjà avancé, ces trois enfans n'en avoient encore aucun. Il en est de même de tous ceux qui ont vécu depuis, auxquels la Genèse ne donne pas un plus grand nombre d'enfans, que les hommes n'en ont

(a) Αἱ δ' ἐκατόμυλλ' εἰσι. Διηκείσιν δ' αὖ
ἐκάσῃν

Ἄνθρωποι ἔχουσιν ἄνδρας καὶ γυναῖκας.

Homer. Iliad. lib. 9.

ordinairement

ordinairement de nos jours. (*) Concevons donc , que par l'autorité de l'Histoire , il n'est pas possible de remonter à ces premiers tems , où la Terre a commencé d'être habitée.

(*) J'ai renvoyé ici l'examen de quelques difficultés répandues dans ce Chapitre , parce que toutes semblent tendre au même but , je veux dire , à faire le Monde beaucoup plus ancien qu'on ne nous le donne à entendre dans la Genèse. Il est vrai que s'il ne s'agissoit que de quelques siècles , ou même de quelques milliers d'années de plus , peut-être cela ne vaudroit-il pas la peine de faire un procès à ceux qui croient pouvoir soutenir cette opinion : je crois avoir assez bien prouvé dans mon Essai Chronologique que nos Chronologistes ont tort de s'entêter sur cet article. Mais le dessein de l'Auteur dans ce Chapitre , & même dans tout ce Traité , n'est pas si caché , qu'on ne puisse s'appercevoir que son véritable but est de montrer que le Monde est éternel , & que les hommes sont de toute éternité sur la terre. D'excellentes plumes ont démontré suffisamment l'absurdité de cette thèse ; en sorte qu'il ne me reste ici qu'à répondre aux difficultés que l'Auteur a formées pour tâcher d'étayer ce faux système. Elles se réduisent à peu près à ce raisonnement.

Les Colonies les plus anciennes dont l'Histoire fasse mention , ont trouvé , dit-on , des Habitans dans tous les pays , où elles ont été s'é-

tablir ; & ces pays étoient extrêmement peuplés, même dans des tems fort voisins du Déluge. On ajoute , que les principales Nations de la terre ont cru qu'elles étoient nées dans leur propre pays ; qu'elles n'y étoient point venues d'ailleurs ; & qu'elles n'ont eu aucun souvenir d'être descendues d'Adam & de Noë, dont elles n'avoient nulle connoissance. Or , continue-t-on , s'il étoit vrai de dire que les Descendans de Noë eussent peuplé toute la terre , seroit-il possible qu'en si peu d'années ces différens pays eussent pu être habités , & contenir un nombre d'Habitans si considérable ? On joint à cela l'antiquité des annales des Égyptiens , des Chaldéens & des Chinois ; & de là on conclut , que les hommes sont beaucoup plus anciens sur la terre , que l'Écriture ne nous l'apprend. Cet argument est spécieux sans doute ; il a d'abord une apparence de solidité capable de faire illusion aux esprits prévenus ou peu éclairés : cependant il est très-aisé de le détruire.

Je crois qu'il est assez inutile que je m'amuse à répondre à ce qu'on objecte de ces Nations prétendues indigènes , qui se croyoient nées dans le Pays même qu'elles habitoient. Faire sortir des hommes de la terre comme des asperges & des champignons , est une absurdité qui ne tombe pas dans l'esprit d'un homme de bon sens , & ne mérite pas d'être réfutée. Si les Egyptiens , les Indiens , les Athéniens & tant d'autres ont été assez fous , pour donner dans une pareille extravagance , doit-on en être surpris ? Ils en avoient adopté tant d'autres. On sait d'ailleurs quelle étoit la vanité des anciens

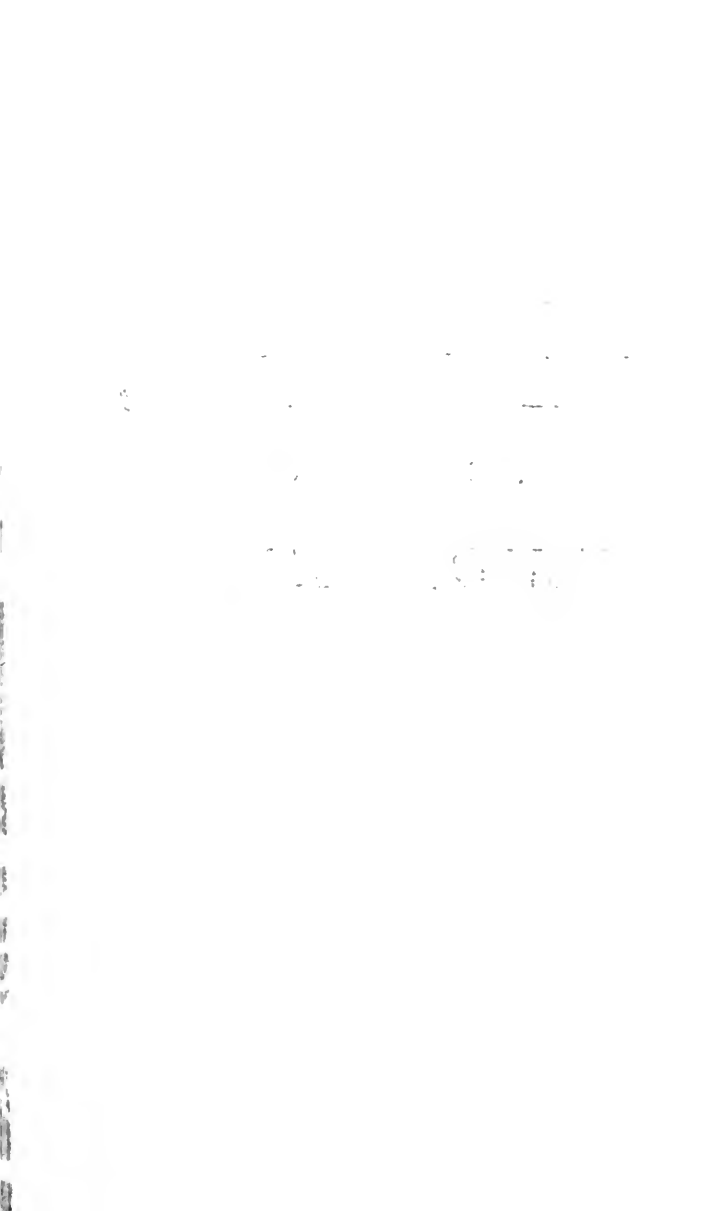
Peuples : chacun cherchoit à faire valoir son antiquité ; & tous , comme le remarque Tite-Live , tâchoient d'illustrer leur origine par des merveilles & par des prodiges. Ajoutez que les Historiens qui rapportent ces anciennes traditions , sont les premiers à nous apprendre combien on doit peu y ajouter foi , lorsqu'ils se servent si souvent de ces expressions , *en dit , on croit , je serois volontiers porté à croire , &c.* Diodore lui-même les traite presque par tout de chimeres & de fables , comme on peut le voir dans les passages qu'on en a cités. Enfin on doit observer d'après tous les Grammairiens , que les Anciens appelloient ordinairement fils de la Terre tous ceux dont l'origine étoit inconnue : d'où il résulte , que cette expression peut bien marquer une grande antiquité ; mais qu'on auroit tort de vouloir la prendre à la lettre.

A l'égard des anciennes colonies, quoique notre Auteur n'ait pas fait l'honneur à Moïse de le compter au nombre des Historiens , il est cependant certain , qu'on ne peut s'empêcher de le regarder au moins comme un Ecrivain ordinaire , tel qu'Hérodote , Diodore , Justin & les autres ; & considéré seulement sous ce point de vûe , il est incontestablement beaucoup plus ancien , que tous les Historiens qui nous restent. Or delà il s'ensuit , que si les Historiens profanes n'ont point connu de colonies plus anciennes que celles dont il est parlé dans Strabon , dans Justin , dans Diodore & quelques autres , c'est qu'ils n'ont pu remonter comme Moïse jusqu'à ces premières colonies composées des premiers Descendans de Noë , qui peuplerent tous ces différens pays , que

celles qui vinrent ensuite trouverent déjà habités. Du reste il est démontré , que cent cinquante ans seulement après le Déluge , l'Europe , l'Asie & l'Afrique ont pû contenir 432 millions d'hommes. Dès-là tout ce qu'on raconte des expéditions d'Osiris , de Bacchus , d'Hercule , de Sésostris , ce que les Historiens rapportent de la grandeur de ces fameuses Villes anciennes , Thebes , Ninive & Babylone , & du nombre prodigieux de leurs habitans , n'a plus rien qui arrête ni qui doive surprendre. Je ne parle point de la chronologie des Egyptiens , des Chaldéens & des Chinois : son antiquité ne peut se soutenir que par tant d'obscurités & par tant de fables . que daps la comparaison tout homme de bon sens lui préférera toujours celle de Moyse.

F I N.

DE L'ÂME,
ET DE SON
IMMORTALITÉ.



D E L' A M E ,
E T D E S O N
M M O R T A L I T É .
S E C O N D E P A R T I E .

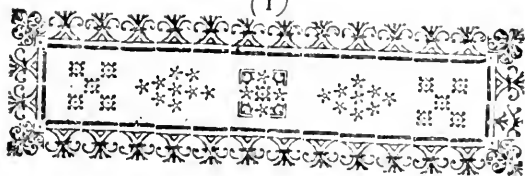


A L O N D R E S .

M. D C C. L I .

Eheu ! quàm miserum est fieri metuendo senem !

Publ. Syrus.



DE L'ÂME, ET DE SON IMMORTALITÉ.

LOUJOURS occupés de l'avenir, la mort même ne borne pas notre inquiétude; nous la poussons au-delà du tombeau. Nous sçavons qu'il n'est pas question seulement d'une heure, d'une année ou d'un siècle, mais d'une éternité qui nous attend après la mort (a); & sans faire attention à

(a) Non unius horæ
Ambigitur status, in quo sit mortalibus om-
nis

Partie II.

A

cette autre éternité qui nous a précédés , nous n'envisageons qu'avec effroi celle qui doit nous suivre. L'essai que les hommes font pendant toute leur vie des plaisirs & des peines , leur en fait souhaiter ou craindre d'infiniment plus durables ; & cette pensée produit en eux un désir violent de connoître quel doit être leur sort, lorsqu'ils cesseront de vivre. C'est ce désir & cette inquiétude générale des hommes, qui ont donné lieu aux raisonnemens qu'ils ont faits dans tous les tems sur la nature de l'ame. Persuadés qu'il faut exister avant que d'être heureux ou misérable , ils ont examiné s'il étoit de l'essence de leur être de subsister encore après la mort. Les uns l'ont cru , & se sont promis l'immortalité ; d'autres ont pensé le contraire , & se sont soumis sans peine à un anéantissement ou plutôt à

Ætas post mortem quæ restat cunq̃ue manenda.

Lucret. lib. 3.

une dissolution , qu'ils ont regardée , moins comme le terme de leurs plaisirs , que comme la fin des maux auxquels la nature humaine est nécessairement sujette.

L'extrême intérêt que nous avons à découvrir si nous devons un jour cesser d'être, ou si nous serons toujours , devrait nous engager à faire quelques efforts pour nous en éclaircir. Mais ce n'est point avec un esprit timide & prévenu qui ne connoît & ne respecte que son siècle , qu'on doit entreprendre cette discussion. Il faut sortir de cette enceinte d'opinions présentes , où la nature & l'éducation nous ont enfermés : il faut franchir cette barrière qui nous environne, donner un champ libre à nos réflexions , nous transporter dans les siècles les plus reculés , & examiner sans préjugé ce qu'on a pensé avant nous sur la nature de notre ame. Par-là on apprendra l'histoire naturelle de cette substance qui nous anime ; on verra le progrès & la source de l'opinion de son

immortalité ; on connoîtra sur quoi cette opinion a été fondée parmi la plus grande partie des Peuples. Mais convenons de la vérité : à s'en tenir à ces seules recherches , on ne verra rien qui mérite de fixer nos sentimens , rien qui ne soit une preuve de la foiblesse de l'esprit humain & de l'aveuglement de notre raison , lorsqu'elle n'est point éclairée par des lumieres supérieures.

C H A P I T R E I.

*Premiere idée que les Hommes ont eue de
l'Ame.*

DE toutes les parties de la Philosophie , la Métaphysique est une de celles que l'on croit avoir perfectionnée le plus dans ces derniers tems. Nos Philosophes plus subtils & plus éclairés que ceux qui avant eux avoient raisonné sur cette matiere , se vantent d'avoir débrouillé ce que les siècles

précédens avoient confondu , & d'avoir prouvé d'une maniere convaincante la spiritualité , & par conséquent l'immortalité de notre âme. La raison dont ils se servent pour démontrer une vérité aussi importante, leur paroît si naturelle & si facile à trouver, qu'ils s'étonnent comment nos peres ne s'en sont point apperçus ; enforte qu'en cela ils reconnoissent la vérité de ce que disoit un Ancien (a) : » Un tems viendra, où l'é-
 » tude & l'application de nos neveux dévoie-
 » leront tous ces mysteres ; un jour nos
 » descendans seront surpris, que nous ayons
 » pû ignorer des choses aussi claires, & dont
 » la découverte étoit si aisée. «

Il n'est point de mon sujet d'entrer ici dans l'examen de cette preuve si claire &

(a) C'est Seneque , qui dans ses Questions naturelles , liv. 7. ch. 25. parlant des Cometes & des Eclipses de Lune, dit : *Veniet tempus , quo ista, quæ nunc latent , in lucem dies extrahet , & longioris ævi diligentia ; veniet tempus , quo posteri nostrâ tam aperta nos nescisse mirentur.*

si évidente , de cet argument sans réplique par où l'on prétend démontrer invinciblement la spiritualité de l'ame ; cette discussion trouvera sa place dans la suite de ce Traité : mon dessein a été seulement de rappeler à mes Lecteurs ce que l'on pense aujourd'hui de cette substance. Ainsi comme j'entreprends de faire connoître dans ce Chapitre quelle première notion les Hommes en ont eue , en rapprochant ces deux extrémités , je prétens montrer la différence étonnante qui se trouve entre les idées qu'on s'est formées en divers tems d'une même chose.

Aujourd'hui on entend généralement par le mot d'Ame une substance immatérielle tellement unie au corps , que les mouvemens de l'un sont nécessairement suivis des mouvemens de l'autre. Les Anciens s'en étoient formé une idée assez différente. Examinons donc les divers degrés par où l'Ame a passé , avant que de se spiritualiser dans l'esprit des hommes.

Dans la premiere origine le mot d'Ame ne signifioit que la respiration animale, autrement l'air que nous respirons , & qui est le principe de notre vie. On entendit ensuite par ce terme une matiere subtile & déliée , distinguée de ce corps grossier qu'elle animoit, & pouvant subsister après la dissolution de ses organes ; c'est-à-dire pouvant passer dans un autre corps , & l'animer de même qu'elle avoit animé celui qu'elle quittoit, ou bien être reçue dans un lieu , où elle subsisteroit sans être unie à aucun corps. Enfin on a spiritualisé l'ame, & on en a fait une substance d'une nature absolument différente du corps; mais elle n'est arrivée à ce point que lentement. Combien n'a-t'il pas fallu de siècles , pour accoutumer les hommes à une idée dont ils sont si éloignés par leur maniere naturelle & ordinaire de penser !

Dans notre Langue , & dans la plupart des Langues vivantes , les termes d'Ame &

d'Esprit ne sont point équivoques, sur-tout depuis que la Philosophie moderne a été introduite : on entend présentement par ces mots un être absolument immatériel. Il n'en étoit pas ainsi du tems de nos Peres. Les Langues anciennes qui nous ont fourni ces termes, ne nous ont point communiqué l'idée qui y étoit alors attachée; ces mots ne signifioient autre chose dans leur origine, que souffler & vent : c'est la première idée que les Anciens ont eue de l'Ame & de l'Esprit ; respirer, & être animé, étoient pour eux une même chose. Les termes de ψυχή & de πνεῦμα (a), dont on s'est

(a) Ψυχή vient de ψύχω, qui signifie *spiro* ou *refrigero*, je souffler, je rafraîchis. Aussi Chrysippe dit-il dans Plutarque, *De Stoic. repug.* que l'ame n'a été appelée de ce nom Ψυχή, que à *refrigeratione*. ὅθεν ἐκ ἀπὸ τρέπε τὴν Ψυχὴν ὠνομάδαι παρὰ τὴν ψύξιν.

A l'égard de πνεῦμα, il vient de πνέω, qui signifie *flo*, *spiro*, je souffler, & se prend ordinairement pour le vent : comme Aristote, *De Mundo*, nous l'apprend en ces termes : Ἄνεμος ἕδ' ἐν ἑστ

servi dans la Langue Grecque pour désigner l'Ame & l'Esprit, veulent dire simplement *la respiration* & le *souffle* : & ceux de *spiritus*, *animus*, *anima*, ne signifient autre chose en Latin que *souffle* & *vent* (a). Les Auteurs Sacrés n'ont pas même d'autres termes dans la Langue Hébraïque pour désigner l'Esprit de Dieu, que celui dont ils se servent pour exprimer le vent & le souffle.

Il n'est pas surprenant que les Juifs aient confondu l'esprit avec le corps, puisque, comme nous le verrons dans la suite, il ne paroît pas que les premiers Ecrivains de cette Nation aient eu aucune idée d'une substance purement spirituelle. Mais on ne peut

πλὴν ἀὴρ πολὺς ῥέων καὶ ἀθρόος, ὅστις ἄμα καὶ πνεῦμα λέγεται; & le même Philosophe, *Politic. lib. 4.* se sert du même terme pour signifier les différens vents : Τῶν πνευμάτων, dit-il, λέγεται τὰ μὲν Βόρεια, τὰ δὲ Νότια.

(b) *Alii ventum, undè anima, vel animus, nomen accepit; quòd Græcè ventus ἀνεμος dicitur. Lactant. De Opif. Dei, cap. 17.*

s'empêcher d'être étonné , que les Grecs & les Romains qui ont tant raisonné sur la nature de l'ame, n'ayent eu dans leurs Langues aucun terme particulier pour la désigner. Or delà je prétens être en droit de conclure , que ni les anciens Grecs , ni les anciens Latins , n'ont eu aucune notion de l'être immatériel , puisque dans leurs Langues, quoique très-fécondes & très-abondantes, il ne se trouve aucun terme pour l'exprimer ; & voici comment je raisonne.

Dans l'origine des Langues , les hommes ont désigné par des noms propres & particuliers toutes les choses , dont ils avoient quelque notion : or il ne se trouve point de Langue ancienne , où l'être immatériel soit exprimé par un terme particulier ; donc les Anciens n'avoient aucune notion de l'être immatériel.

On dira peut-être, que les Anciens n'ayant point d'idée claire de l'Esprit, ne pouvoient le désigner que métaphoriquement. Mais

raisonner de la sorte , c'est confondre l'idée de l'esprit avec la notion de l'esprit. Il suffit d'avoir la notion d'une chose , pour pouvoir désigner cette chose par quelque terme; mais il n'y a aucun rapport d'idée entre un nom & la chose indiquée par ce nom. D'ailleurs n'avons-nous pas aujourd'hui dans nos Langues vivantes des termes particuliers pour exprimer l'Esprit & l'Ame , sans avoir cependant une idée beaucoup plus claire & plus distincte que les Anciens , ni de l'ame, ni de l'esprit ? Ces mots , comme je l'ai déjà dit , ne signifient proprement parmi nous qu'un être spirituel & immatériel. Il est vrai que nous nous en servons quelquefois pour désigner un corps très-subtil : nous disons, par exemple , *esprit de vin* , *esprit de nitre* , *esprits animaux* , &c. Mais ces expressions sont métaphoriques dans notre Langue ; & parmi nous la première & véritable signification du mot *esprit* est l'être immatériel , au lieu que chez les Anciens c'étoit tout le con-

traire. Dans leurs Langues la matiere étoit la signification propre de ce terme ; & s'ils s'en servoient quelquefois pour désigner l'être immatériel , ce n'étoit que métaphoriquement. Or d'où vient cette différence entre les Langues anciennes & les Langues modernes ? De ce que la notion de l'esprit , ou de l'être immatériel , est postérieure aux premières , & antérieure aux autres.

Lorsque Platon introduisit la spiritualité dans la nature de l'ame , il fut obligé de se servir des termes de sa Langue qui étoient déjà en usage , & qui pouvoient le mieux exprimer la chose qu'il vouloit indiquer. Les Latins en ont usé de même ; & aujourd'hui nos Missionnaires obligés de pratiquer la même chose parmi les Sauvages, à qui ils veulent donner quelque notion d'un être immatériel, sont contraints de s'affujettir à des mots de leurs Langues , qui jusqu'alors avoient désigné quelque chose de corporel. Mais nos Langues modernes ayant trouvé la

notion de l'esprit déjà établie avant leur naissance, ont pû fournir des termes qui n'eussent point d'autre signification propre, que celle de l'être immatériel, quoique dans les Langues anciennes dont ces mêmes termes étoient empruntés, ils eussent un sens très-différent, & s'appliquassent proprement à la matiere. Concluons donc que la premiere idée que les hommes ont eue de l'ame, est celle d'un être matériel.



CHAPITRE II.

Origine de l'immortalité de l'ame.

PAR l'antiquité de l'opinion de l'immortalité de l'ame, on voit que les hommes en ont fait de bonne heure une substance distincte du corps qu'elle animoit, & capable d'exister par elle-même. Il ne faut cependant pas confondre cette immortalité qu'ils lui ont attribuée, avec sa spiritualité, puisque, comme nous le verrons, on la croyoit immortelle long-tems avant que de penser qu'elle fût spirituelle. On doit encore moins confondre le tems auquel on a commencé de la croire spirituelle, avec celui que les Philosophes ont rendu si célèbre par leurs disputes sur son immortalité, puisque les Egyptiens, les Chaldéens & plusieurs autres Peuples la croyoient immortelle long-tems avant que Phérécyde,

Pythagore & Thalès s'avifassent de dogmatifer sur cette matiere.

Quoique nous trouvions chez les Anciens la doctrine de l'immortalité de l'ame établie en même tems en différens endroits de la terre, cependant avec un peu d'attention il ne nous sera pas difficile de démêler à peu près quel Peuple a eu le premier cette opinion, & de fixer au moins le lieu de son origine, si nous ne pouvons en fixer précisément le tems. Les Egyptiens, les Mages, les Chaldéens, les Gaulois & les Thraces, sont ceux chez qui ce sentiment paroît avoir la plus grande antiquité; pour les Grecs, ils conviennent eux-mêmes qu'ils l'ont reçu des Egyptiens: c'est pourquoi nous allons examiner de quelle maniere il a pu s'établir chez chacun de ces Peuples en particulier.

Les Thraces sont fameux entre les Anciens par la certitude avec laquelle ils ont crû l'ame immortelle. Ces Peuples pleuroient

à la naissance de leurs enfans , & se réjouissent à la mort de leurs proches : c'étoit aussi un usage établi parmi eux pour les femmes , de se brûler toutes vives avec les corps de leurs maris (a). Or ces coutumes bizarres & cruelles n'étoient fondées que sur

(a) *Edito puerō , propinqui eum circumfidentes comploratione prosequuntur , ob ea mala , quæ necesse est illi , quod vitam ingressus sit , perpeti : hominem verò fato functum per lusum atque latitiam terræ mandant , referentes quot malis liberatus in omni sit felicitate. Singuli plures uxores habent , quorum ubi quis decessit , disceptatio magna fit inter uxores , quamnam aiecta fuerit à marito præcipuè. Quæ talis judicata est , ea à viris ac mulieribus exornata ad tumulum à suo propinquissimo mactatur , unàque cum viro humatur , cæteris id sibi pro ingenti calamitate ducentibus. Herodot. lib. 5. & Solin , ch. 10. Concordant omnes ad interitum voluntarium , dum nonnulli eorum putant obeuntium animas reverti , alii non extinguï , sed beatas magis fieri. Apud plurimos luctuosa sunt puerperia : denique recens natum fletu parens excipit ; contraversum lata sunt funera , adeo ut exemptos gaudiis prosequantur. Fœminæ infiliunt defunctorum rogos conjugum , & quod maximum insigne ducunt castitatis , præcípites in flammam eunt. Vid. Valer. Max. lib. 2. cap. 6. & Mel. lib. 2. cap. 2.*

l'opinion

l'opinion de l'immortalité ; & cette opinion leur avoit été inspirée par Zamolxis , leur Législateur. Hérodote nous apprend (a) qu'il avoit enseigné à ces Peuples , qu'au sortir de cette vie ils iroient dans un lieu , où ils jou roient de toutes sortes de biens ; que pour faire recevoir sa doctrine avec plus de respect , il s'étoit caché pendant trois ans dans un lieu souterrain , & qu'au bout de ce terme il s'étoit fait revoir , comme

(a) *Zamolxis hic homo fuit , Samique servitutem servivit Pythagoræ Mnesarchi filio. Illinc nactus libertatem , in Patriam rediit. Qui cum animadverteret Thracas malè viventes & inscitè , ipse edoctus Ionicum vivendi genus & mores liberaliores , domicilium extruxit , in quod primos quosque popularium in convivium accipiebat , & inter convivandum docebat , neque se , neque suos convivas , nec eos qui ex ipsis in omne tempus nascerentur , interituos ; sed in eum locum ituros , ubi superstites omnium bonorum compotes essent Dum ea ageret atque diceret , interim subterraneum ædificium struebat : quo prorsus abfoluto , è Thracum conspectu se subducit , descendens in illud subterraneum ædificium ; ubi circiter triennium egit , desiderantibus eum Thracibus. Quarto anno se eisdem in conspectum dedit ; atque ita credibilia sunt effecta , quæ illis exposuerat. Herodot. lib. 4.*

Partie II.

B

un homme qui auroit eu commerce avec les Dieux. Diodore de Sicile rapporte (a) qu'il avoit assuré les Thraces, que la Déesse Vesta lui avoit dicté ses loix. Or, selon Hérodote (b), Zamolxis avoit été esclave de Pythagore ; & Diogene Laërce ajoute qu'il avoit été son disciple (c). Ainsi il faut chercher ailleurs que chez les Thraces l'origine de l'opinion de l'immortalité de l'ame.

Les Gaulois ne se sont pas rendus moins célèbres que les Thraces, par le mépris que leur inspiroit pour la mort l'espérance qu'ils avoient conçue de l'immortalité. Les Druides qui étoient tout ensemble leurs Philosophes, leurs Législateurs & leurs Prêtres,

(a) *Apud Arismaspos Zatraustes bonum genium ; apud Getas Zamolxis communem Vestam , legum auctorem suarum finxisse perhibentur. Diodor. lib. 1.*

(b) Voyez page précédente, Note (a).

(c) *Habuit (Pythagoras) servum Zamolxim , quem Getæ Deum faciunt , Saturnum , ut ait Herodotus , existimantes. Diog. Laert. in Pythag.*

avoient établi cette opinion parmi eux ; afin de les rendre plus vertueux & plus braves (a). Ils n'avoient pas été trompés dans leur attente. Les Gaulois affrontoient les plus grands périls , & ne craignoient point d'exposer une vie , qu'ils croyoient devoir être suivie d'une autre (b). Cependant il ne paroît point qu'une opinion si fortement établie parmi ces Peuples , eût chez eux une

(a) *Inprimis hoc volunt persuadere , non interire animas , sed ab aliis post mortem transire ad alios ; atque hoc maximè ad virtutem excitari putant , metu mortis neglecto. Cæf. de Bel. Gal. lib. 6. & Mela , lib. 3. cap. 1. Unum ex iis , quæ præcipiunt , in vulgus effluit , videlicet ut forent ad bella meliores , æternas esse animas , vitamque alteram ad manes. Itaque cum mortuos cremant ac defodiunt , apta viventibus olim negotiorum ratio , etiam & exactio crediti deferebatur ad inferos. Vid. Val. Max. lib. 5. Diodor. lib. 6. Strab. lib. 4.*

(a) Vobis auctoribus , umbræ
Non tacitas Erebi sedes , Ditisque profundi
Pallida regna petunt. Régit idem spiritus
artus

origine fort ancienne. César est le premier qui en ait parlé ; & quoique les Gaulois fussent connus long-tems avant lui par les fréquentes irruptions qu'ils avoient faites dans l'Italie & dans la Grece, il n'étoit point encore question qu'ils crussent l'ame immortelle. Les Anciens ne les avoient jamais regardés que comme des barbares & des brutaux. Ce fut donc le commerce que les Druides eurent avec les Grecs, qui avoient envoyé plusieurs Colonies sur les côtes de la Gaule, qui leur apprit une chose que ces Philosophes employèrent depuis fort utilement pour le gouvernement de leurs peuples. Justin est positif sur cet article. » Les

Orbe alio : longæ , canitis si cognita , vitæ
 Mors media est
 Inde ruendi
 In ferrum mens prona viris , animæque
 capaces
 Mortis , & ignavum redituræ parcere vitæ.
 Lucan. *De Bel. Civ.* lib. 1.

» habitans de Marseille enseignèrent, dit-
 » il (a), aux Gaulois une maniere de vivre
 » raisonnable : ils leur apprirent à cultiver
 » la terre , à s'assujettir à des loix ; & ils
 » métamorphosèrent tellement ces hommes
 » sauvages & féroces , qu'il sembloit que
 » les Gaulois eussent été transportés en
 » Grece , plutôt que les Grecs dans les
 » Gaules. «

Comme les Chaldéens & les Mages
 étoient extrêmement voisins, il est inutile
 d'examiner séparément ce qui les regarde.
 Ceux-ci étoient des Prêtres & des Philoso-
 phes de Perse , ceux-là des Prêtres Babylo-
 niens. L'opinion de l'immortalité de l'ame
 étoit si ancienne chez les Chaldéens, qu'ils en

(a) *Ab his Galli & usum vitæ cultioris, depositâ
 & mansuesactâ barbariâ, & agrorum cultus, &
 urbes mœnibus cingere didicerunt. Tunc & legibus,
 non armis vivere . . . consueverunt ; adeoque ma-
 gnus, & hominibus, & rebus impositus est nitor, ut
 non Græcia in Galliam emigrasse, sed Gallia in Græ-
 ciam translata videretur. Justin. lib. 43. cap. 4.*

ont disputé aux Egyptiens l'honneur de l'invention : quelques-uns même la leur ont attribuée. Cependant on sçait qu'ils étoient redevables à l'Egypte de toutes leurs connoissances & de toute leur Philosophie. Belus avoit conduit autrefois une Colonie d'Egyptiens sur les bords de l'Euphrate, & avoit établi dans ce pays les Prêtres Chaldéens, à l'imitation de ceux d'Egypte (a). De-là venoit cette grande conformité d'usages qui se remarquoit entre les uns & les autres; même goût pour l'observation des Astres, même soin d'écrire leurs annales. Comme ils avoient formé un même peuple, une origine commune les entretint dans un commerce & dans une liaison continuelle. Ainsi quand même l'opinion de l'immortalité de

(a) *In Babylonem Belus coloniam duxit, & delecta apud Euphratem sede, Flamines, pro more Ægyptiorum, impensis & oneribus publicis exemptos instituit, quos Chaldaeos Babylonii nominant. Hi stellas, Sacerdotum in Ægypto, Physicorumque & Astrologorum exemplo, observant. Diodor. lib. 1.*

l'ame n'eût pas encore été établie chez les Egyptiens, lorsqu'ils passèrent en Chaldée ; une doctrine aussi intéressante ne pouvoit manquer de se communiquer des uns aux autres bientôt après son origine. C'est pour cette raison qu'elle se trouve si ancienne chez les Chaldéens ; & c'est ce qui a donné lieu à quelques-uns de croire qu'ils en étoient les inventeurs.

Les Chaldéens avoient instruit les Mages, leurs voisins, de ce qu'ils avoient appris eux-mêmes ; & ceux-ci, conjointement avec les Grecs , répandirent dans la suite parmi les Gymnosophistes une opinion qui subsiste encore aujourd'hui chez eux. Mais ce passage de la doctrine de l'immortalité de l'ame dans les Indes arriva plus tard. Il paroît même que les Gymnosophistes n'en avoient encore aucune connoissance du tems d'Alexandre : car ce Prince ayant demandé à un des plus considérables d'entr'eux , lesquels étoient en plus grand nombre , des

morts ou des vivans , celui-ci répondit que le nombre des vivans surpassoit certainement celui des morts , puisque les morts n'étoient plus rien (a). Or on conçoit qu'un homme persuadé de l'immortalité n'eût pû faire cette réponse. Quoi qu'il en soit , il ne reste dans l'Antiquité aucun vestige , qui prouve que ces Philosophes ayent crû l'ame immortelle avant le commerce qu'ils eurent avec les Grecs.

Après ce que nous venons de dire , il ne nous sera pas difficile de nous persuader que les Egyptiens ont été les premiers qui ayent soutenu l'immortalité de l'ame. Le plus ancien des Historiens l'assûre ainsi (b); & c'est

(a) *Ex Gymnosophistis , qui plurimum fatigaverant Macedonas , decem acres ad respondendum & contractos habitos cepit. His quæstiones obscuras posuit , mortem denuntians primo , qui parum aptè respondisset. Primus interrogatus , vivosne plures esse , an mortuos censeret , vivos ait ; nec enim jam esse eos , qui mortui sunt. Plutarch. in Alexand.*

(b) *Hi (Ægyptii) primi extiterunt , qui dicerent animam hominis esse immortalem. Herodot. lib. 2.*

l'opinion la plus commune & la mieux établie dans l'Antiquité. Les Egyptiens ont été pendant plusieurs siècles les plus illustres de tous les Peuples: ils ont eu parmi leurs Rois des Conquérens d'une grande partie du monde; & parmi leurs Sages, des hommes qu'on venoit entendre des extrémités de la terre. C'est en Egypte qu'Orphée, Musée, Dédale, Homere, Lycurgue, Solon, Pythagore, Platon, Démocrite, & tant d'autres, ont puisé tout ce qui dans la suite les a rendus si célèbres (a). Les Egyptiens sont les inventeurs de la Mythologie: ils sont les auteurs de toutes les opinions diverses qui se sont répandues parmi les hommes sur les Dieux; sur les Etres subordonnés à la Divinité, tels que les bons & les mauvais Démons, gardiens de tout ce qui existe dans l'Univers; sur les Héros, les Génies, &c. En un mot ils sont les Peres de toute la

(a) Voyez Diodore, *liv. 1.*

Philosophie (a), ainsi qu'un Grammairien célèbre les a nommés ; & quelque forte pré-vention que les Grecs eussent pour eux-mêmes, ils ont été obligés de reconnoître qu'ils tenoient d'eux les Arts & les Sciences, qu'ils enseignèrent depuis au reste du monde.

Il ne sera pas aussi facile de fixer le tems auquel on a commencé de croire l'ame immortelle, qu'il l'a été de découvrir les auteurs de cette opinion. Nous voyons que les hommes en étoient déjà persuadés, avant que les plus anciens Ouvrages qui nous restent de l'Antiquité eussent paru. Homere en parle, comme d'une doctrine établie dès le tems de la guerre de Troye. Patrocle, selon ce Poëte, apparoît à son ami Achille, & le prie de faire brûler son corps (b). Il fait aussi descendre Ulysse aux Enfers, où il lie con-

(a) *Omnium Philosophiæ disciplinarum parentes*,
Macrob. *Saturn.* cap. 19.

(b) Οὐ γὰρ ἔτ' αὖτις
Νίσσεται ἐξ αἶδαο, ἐπὶ νῦν με πυρὸς λελάκηται.
Homer. *Iliad.* lib. 23.

versation avec les morts qu'il avoit connus (a). Peut être les Grecs n'avoient-ils encore aucune connoissance de cette opinion au tems qu'Homere la leur attribue; mais au moins ne peut-on douter que ce Poëte lui-même n'en fût instruit. Les Prêtres d'Egypte montroient écrit dans leurs annales, qu'il avoit passé autrefois dans leurs Pays pour s'informer de leurs opinions (b). Il avoit par conséquent appris d'eux une doctrine qui pouvoit être encore ignorée dans sa nation. Hésiode qui vivoit peu de tems après Homere, parle fort au long des Démons & des Héros (c), qui n'étoient autre chose, selon lui, que les ames des premiers hommes que la mort

(a) *Odyss. lib. 11.*

(b) Voyez Diodore, *liv. 11.*

(c) Αὐτὰρ ἐπεὶ κεν τῆτο γένος κατὰ γαῖα κέ-
λυψεν ,

Τοὶ μὲν Δαίμονες εἰσι , Διὸς μεγάλα δια-
βλάες ,

Ἰσθλοὶ , ἐπιχθόνιοι , φύλακες θνητῶν ἀνθρώ-
πων.

Hesiod. Oper. & dies, lib. 1.

avoit enlevés : par où il paroît , que du tems de ce Poëte cette doctrine commençoit déjà à être assez connue. Si nous avons les Ouvrages d'Oribantius de Trézene , qui avoit écrit l'Histoire de sa Patrie ; de Darés de Phrygie , qui avoit composé une Iliade ; de Mélifandre de Milet , qui avoit décrit les combats des Centaures & des Lapithes (a), & des autres qui ont vécu avant Homere , nous pourrions remonter plus haut dans la recherche que nous faisons du tems précis, auquel on a commencé de croire l'immortalité de l'ame. Après tout il nous faudroit des Auteurs Egyptiens , & même du tems florissant de leur Empire , si nous voulions en avoir de contemporains à l'établissement de cette opinin.

En effet je dis que l'Egypte devoit être déjà un Etat considérable , lorsque la doctrine de l'immortalité de l'ame y fut intro-

(a) Au sujet de ces trois Auteurs , voyez Elien ; *Var. Hist. lib. 11. cap. 2.*

duite. Les Histoires nous apprennent plusieurs usages observés par les anciens Egyptiens, dont l'origine doit avoir été antérieure à cette opinion ; par exemple, de mettre dans les festins un Squelete au bout de la table , pour s'exciter à la joie & au plaisir (a); d'embaumer les corps morts avec tant de soin , & surtout de se bâtir des tombeaux superbes , tandis qu'ils négligeoient d'orner leurs propres maisons. La raison qu'ils donnoient de cette dernière coutume , ne pouvoit absolument s'accorder avec l'opinion de l'immortalité de l'ame , puisqu'ils ne justifioient cet usage bizarre, qu'en disant que leurs maisons n'étoient que des demeures passageres, au lieu que les Tombeaux

(a) *Apud locupletes eorum , cum multi conveniunt , & a cœnâ discessum est , circumfert aliquis in loculo mortuum è ligno factum , sed picturâ & opere verum maximè imitantem , ostendensque singulis convivarum , ait : in hunc intueri , pota & oblectari , talis post mortem futurus. Herodot. lib. 2.*

étoient des demeures éternelles (a). Que si ces preuves ne paroissent pas convaincantes , au moins ne peut-on douter que les Juifs ne soient sortis d'Egypte , avant qu'on eût commencé d'y croire l'ame immortelle, puisque Moïse , nourri & élevé dans la Théologie la plus secrète du Pays , n'eût pas manqué d'établir cette doctrine parmi les Peuples de cette République naissante dont il étoit le chef. Or ce qui prouve qu'il n'en a eu nulle connoissance , est que dans tout le Pentateuque il n'est pas dit un seul mot , ni d'une autre vie, ni de l'état de l'ame après la mort ; & que ce Législateur , qui

(a) *Regionis hujus incolæ tempus vitæ limitibus circumscriptum perexigui existimant: at quod celebrem à morte virtutis memoriam habiturum sit , illud pendunt maximi. Et domicilia viventium diversoria nominant, quæd exiguum ad tempus hæc incolamus : defunctorum verò sepulcra domos æternas appellant , quæd infinitum apud inferos ævum peragant. Quamobrem de structurâ domorum minùs sunt solliciti : in adornandis autem sepulcris eximiè nihil studii faciunt reliquum. Diodor. lib. 1.*

avoit affaire à un Peuple mutin & toujours prêt à se révolter , ne lui a jamais proposé que des peines ou des récompenses temporelles. Eût-il négligé de le tenir en bride par l'espérance ou la crainte des biens & des maux à venir , s'ils ne lui eussent pas été inconnus ? Il semble même que les Juifs , d'ailleurs si soigneux de conserver les anciens usages & les anciennes opinions, n'ont été instruits de l'immortalité de l'ame qu'après leur retour de la captivité. Ce qu'il y a de certain , est que nous apprenons de Jofephe , que cette opinion qui étoit établie chez les Chaldéens , ne s'introduisit dans sa Nation que peu de tems avant la naissance de Jesus-Christ (a).

Les Egyptiens ont été le premier Peuple policé de la terre. Les autres hommes vivoient encore dans la grossiereté & dans la barbarie, tandis que l'Egypte étoit déjà gouvernée par des Rois sages , & que ses Habitans ob-

(a) Jofeph. *De Bel. jud. lib. 2. cap. 8.*

servoient des coutumes raisonnables. Ainsi on ne doit point être étonné, qu'une doctrine aussi utile au gouvernement que celle de l'immortalité de l'ame , ait pris naissance chez eux , puisqu'alors ils étoient les seuls , auxquels l'établissement de cette opinion pût être de quelque usage pour le bien de la société. Si une République , disent quelque Auteurs anciens (a) , pouvoit n'être composée que d'hommes vertueux , toutes les inventions politiques de religion seroient inutiles. Mais parce que les hommes sont ordinairement vicieux , il faut les tenir en bride par ce moyen. C'est , au rapport de Cicéron , ce qui a fait dire à quelques-uns , que la Religion n'a été inventée , que pour servir de frein à ceux que la raison n'étoit pas capable de retenir dans le devoir (b). Les

(a) Voyez entr'autres Polybe & Strabon.

(b) *Quid ii, qui dixerunt, totam de diis immortalibus opinionem fictam esse ab hominibus sapientibus reipublicæ causa, ut quos ratio non posset, eos ad officium religio duceret? Cic. De Nat. Deor. lib. 2.*

Législateurs

Législateurs Egyptiens ayant donc jugé très-propre à contenir ces Peuples , une doctrine qui leur faisoit craindre des châtimens & espérer des récompenses après cette vie , l'établirent chez eux , par la même raison qui porta depuis Zamolxis & les Druides à la répandre chez les Thraces & chez les Gaulois. Peut-être ne se tromperoit-on pas trop en attribuant cette politique à Siphœas, ou Hermès, trente-cinquième Roi de Thebes , selon Eratosthene , & successeur de Meris. Il vivoit , selon le calcul du P. Pezron , plus de deux mille ans avant Jesus-Christ. La science extraordinaire qu'il possédoit lui mérita le nom de second Thot ; & il a été connu des Grecs sous celui de Mercure Trismégiste. Ce Prince , disent les Historiens , fut un modèle de justice & de piété. A peine fut-il monté sur le Trône, qu'il entreprit de rétablir la pureté de la Religion parmi les Sujets , & de rendre aux Loix morales leur ancienne vigueur. Les.

Philosophes Chymistes & les Cabalistes font leur Héros de ce second Hermès. Je reviens à mon sujet.

C'est pour nous conformer au sentiment le plus généralement reçu dans l'Antiquité, que nous venons de dire que les Egyptiens ont été les premiers qui aient crû l'ame immortelle, & que ce sont eux qui ont communiqué cette doctrine aux autres Nations. Cependant comme cette opinion n'est fondée à l'égard de certains Peuples que sur de fortes conjectures, & que nous manquons de preuves absolument convaincantes pour nous assurer, par exemple, que les Chaldéens & les Indiens aient reçu cette doctrine des Egyptiens, nous pouvons faire à ce sujet une réflexion, qui ne sera pas hors de propos. Les Grecs tenant des Egyptiens l'opinion de l'immortalité, ils n'ont peut-être pû se persuader que d'autres Peuples qu'ils regardoient comme barbares, & parmi lesquels ils voyoient cette opinion éta-

blie, ne l'eussent pas puisée dans la même source. Les Romains qui furent instruits de cette doctrine par les Grecs, ayant adopté en même tems tout ce que ceux-ci racontotent des Egyptiens, les uns & les autres les ont célébrés à l'envi, comme les Peres & les seuls auteurs de ce dogme. Ainsi pour avoir enseigné aux Grecs l'opinion de l'immortalité, les Egyptiens ont été regardés comme ceux qui l'avoient répandue dans tout le reste du monde. Il est vrai que les Egyptiens étant le premier Peuple policé de la terre dont nous ayons quelque connoissance, il peut être arrivé, qu'ils ayent été les premiers à croire l'ame immortelle; mais il est aussi très-possible, que dans la suite d'autres Nations soient parvenues à la croire comme eux. La même politique qui a pu établir cette doctrine chez les uns, a pû l'introduire de même chez les autres, comme un sentiment que l'on a cru utile & avantageux au bien de la société.

ré. L'usage que les Brachmanes & les Bonzes font de l'opinion de l'immortalité de l'ame sur les esprits crédules des Indiens & des Chinois, autorise cette conjecture.

Mais s'il est vrai que la politique ait introduit le dogme de l'immortalité de l'ame parmi certains peuples, on peut dire que les hommes ont de leur côté beaucoup contribué à l'établissement de cette opinion, & que leur amour-propre a bien secondé en cela l'intention des Législateurs. La nature nous a imprimé une aversion si violente pour la destruction de notre être, que nous avons besoin d'un esprit bien philosophe pour envisager sa dissolution sans effroi. L'existence nous paroît quelque chose de si doux & de si naturel, que nous ne pouvons nous résoudre à y renoncer; & nous la croyons en même tems si essentielle à notre nature, que nous ne comprenons pas qu'il soit possible qu'un jour nous ne soyons plus. C'est par cette raison, que des hom-

mes qui n'auroient jamais entendu parler de la mort , & qui jamais n'auroient vû mourir personne , se croiroient immortels : ils oublieroient qu'ils sont venus en ce monde ; & ils s'imagineroient ne devoir jamais en sortir. Nous oublions de même que nous avons commencé d'être , & nous nous figurons devoir être toujours. A la vérité cette pensée , que nous avons commencé d'être , nous vient quelquefois dans l'esprit ; mais nous ne nous y arrêtons pas , nous la rejettons : elle nous déplaît , elle nous fatigue , parce qu'elle nous conduit naturellement à conclure , que ce qui n'a pas toujours été , pourroit bien ne pas toujours être. Cependant en poussant cette crainte de notre destruction par-delà les bornes de la vie , on peut dire que nous abusons d'une chose , que la nature n'a mise en nous que pour la conservation de notre être (a).

(a) Cette pensée , prise ainsi dans un sens exclusif , est absolument fautive & insoutenable. On ne

C'est ainsi que les voluptueux abusent d'un plaisir, qu'elle ne leur a fait ressentir que pour les exciter à satisfaire la nécessité.

C'est donc l'amour-propre qui, du moins chez plusieurs Peuples, a enfanté l'opinion de l'immortalité de l'ame; & il n'en faut point chercher la source ailleurs, que dans le cœur même de l'homme. Mais cette opinion eût toujours été un desir inquiet & une croyance confuse, plutôt qu'une véritable certitude, si d'habiles Législateurs ne l'avoient canonisée, pour ainsi dire, en l'éta-

doute point que le desir de l'immortalité qui naît dans nous avec nous-mêmes, ne nous soit inspiré par la nature, pour nous engager à veiller à notre conservation; mais il n'est pas moins certain que ce sentiment intérieur si naturel à tous les hommes, leur a été donné par le Créateur, comme un gage & une assurance, ou si l'on veut, comme un avertissement de leur immortalité future. Sçavoir si sans le secours de la révélation, ce desir naturel pourroit être pour tous les hommes une preuve certaine que jamais ils ne cesseront d'exister, c'est ce que je ne crois pas devoir entreprendre de décider.

blissant d'une maniere qui ne permît plus d'en douter. C'est ce que Zamolxis fit chez les Thraces, ce que les Druides pratiquerent chez les Gaulois, Pythagore & les autres Philosophes chez les Grecs, les Chaldéens & les Mages chez les peuples d'Assyrie & de Perse, les Gymnosophistes chez les Indiens, & vraisemblablement les anciens Prêtres & Rois d'Egypte chez les peuples qui leur étoient soumis. On peut ajouter que ces derniers ayant eu affaire à une Nation qui a toujours été fort crédule & fort superstitieuse, il ne doit pas leur avoir été difficile de lui faire recevoir un dogme, à l'établissement duquel l'esprit humain étoit déjà naturellement très-porté.

On objectera sans doute que de quelque façon que cette opinion se soit établie dans le monde, il est toujours constant, même par ce qui vient d'être rapporté, que ce sentiment est de tous les tems & de toutes les Nations; ce qui forme, dit-on, un argu-

nient concluant en faveur de l'immortalité de l'ame. » Lorsqu'il s'agit de l'éternité de
 » nos ames , disoit Seneque (a) , le concert
 » unanime de toutes les Nations à craindre
 » après la mort un mauvais sort , ou à es-
 » pérer un jugement propice du Dieu qui
 » préside aux Enfers , est une des plus for-
 » tes raisons pour persuader qu'il y a une
 » autre vie. En cette matiere , le sentiment
 » général est ce qui me détermine, «

En effet , ajoute-t'on , le témoignage constant de toutes les Nations n'est-il donc d'aucun poids ? Croira-t'on sans peine , que dans tous les siècles tous les hommes de concert se soient accordés pour se laisser tromper & pour nous tromper , en soutenant que l'ame étoit immortelle ? Tant de grands hommes , qui ont embrassé & dé-

(a) *Cum de animarum æternitate differimus , non leve momentum apud nos habet consensus hominum , aut timentium inferos , aut colentium. Utor hac publica persuasione. Senec.*

fendu cette opinion , étoient-ils des fots ou des imposteurs ? Pourquoi non ? L'antiquité ou l'universalité d'un sentiment , le nombre ou la qualité de ceux qui le soutiennent , sont-ils donc toujours le sceau de la vérité ? Si ce principe étoit une fois admis , que deviendrait le Christianisme ? Est-il plus ancien que la Religion Juive , ou plus répandu que ne l'a été l'Idolâtrie pendant cinq à six mille ans ? Compte-t'il au nombre de ses sectateurs de plus grands noms que ceux des Socrates , des Platons , des Aristotes , & de tant d'autres Philosophes célèbres ? Ces grands hommes , tout habiles & tout éclairés qu'ils étoient , ont donné dans des travers étonnans sur la nature de cet Univers , sur son origine & sur sa fin (a) ; ils ont eu sur la nature de son Auteur les opinions les plus puériles & les plus extravagantes (b)

(a) Voyez le *Traité de l'Opinion des Anciens sur le monde*.

(b) Voyez Cicéron dans son *Traité de la nature des Dieux*.

est il impossible qu'ils se soient trompés de même sur ce qui regarde l'ame humaine ? La matiere étoit-elle moins obscure, plus à leur portée, moins supérieure à toutes nos connoissances & à nos lumieres ?

Pour fortifier cette réponse, qui d'ailleurs paroît sans réplique, on pourroit ajouter, conformément à la pensée d'un Ecrivain célèbre & très-ingénieux (a), que pour quiconque veut se garder de l'erreur, l'antiquité d'une opinion & son universalité est moins une preuve de son authenticité, qu'un juste sujet de la révoquer en doute, de la

(a) Le second principe qui sert beaucoup à nos erreurs, est le respect aveugle de l'Antiquité. Nos Peres l'ont crû : prétendrions-nous être plus sages qu'eux ? Pour peu qu'une sottise soit établie, ce principe la conserve à jamais. Il nous défend de nous tirer d'erreur, parce que nous y avons été quelque tems. *Fontenelle, de l'origine des Fables.* Le témoignage de ceux qui croient une chose déjà établie, n'a point de force pour l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne la croient pas, a de la force pour la détruire. *Le même, Hist. des Oracles. Dissert. 1. ch. 8.*

tenir pour suspecte , & de ne point s'y attacher , qu'après l'avoir mûrement examinée ; que c'est un pitoyable & pernicieux argument que celui-ci , nos Peres l'ont cru ; qu'il resserre l'esprit , favorise l'ignorance & l'erreur , & ne conclut rien dans le fond , sinon que de tout tems l'homme a été la dupe de sa crédulité ; que le nombre des ignorans & des fots étant sans contredit infiniment plus grand que celui des personnes sages & éclairées , la vérité n'est pas ordinairement le partage du grand nombre (a) ; & que par conséquent il n'y a point de sentiment moins recevable , que celui qui n'a point de plus solide fondement , que l'autorité du tems & de la multitude.

Enfin , après ce qui vient d'être dit , il y

(a) *Grave etiam argumentum tibi videbatur , quod opinio de Diis immortalibus & omnium esset , & quotidie cresceret. Placet igitur tantas res opinione stultorum judicari , vobis præsertim , qui illos insanos esse dicatis. Cic. de Nat. Deor. lib. 3.*

a du moins lieu de douter , que malgré son antiquité , l'opinion de l'immortalité de l'ame ait été de tous les siècles. On examinera dans la suite de ce Traité , s'il est vrai qu'elle ait été de tous les Peuples & de tous les hommes. Du reste on vient de voir qu'il n'est pas surprenant, qu'une opinion si flateuse pour l'homme ait enfin prévalû ; que les Législateurs ont toujours favorisé ce dogme , dans la vue de contenir les méchans par la crainte des supplices inévitables pour eux dans une autre vie , & pour exciter les bons à la vertu par l'espoir d'une récompense certaine. On conçoit que les Ministres des Sectes intéressées à soutenir cette doctrine , n'oublierent rien de leur côté pour l'accréditer & pour l'étendre. De-là sont venues ces descriptions de la vie heureuse proposée aux manes des bons dans l'Elysée , & des tourmens destinés à punir les méchans dans le Tartare ; les roues des Ixions , les vautours des Tityes , les ton-

neaux des Danaïdes, les rochers des Sisyphes, &c. Les gens habiles & sensés étoient fort éloignés d'admettre des impostures si grossières, comme nous le verrons dans la suite. Sénèque lui-même, dont on cite le témoignage en faveur de l'immortalité, en étoit sans doute assez peu persuadé, puisqu'il établit ailleurs tout le contraire. C'est en écrivant à Martia, que ce Philosophe traitant du sort que tout homme doit attendre après la mort, (a) » Songez, Martia, dit-il, » que les morts ne sont sujets à aucune » peine; que les descriptions qui nous font

(a) *Cogita nullis defunctos malis affici; illa, que nobis inferos faciunt terribiles, fabulam esse; nullas imminere mortuis tenebras, nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis annem, nec tribulationalia, & reos. Luserunt ista Poëtæ, & variis nos agitavere terroribus. Mors omnium dolorum & solutio est, & finis, ultra quam mala nostra non exeunt, quæ nos in illam tranquillitatem, in quâ, antequam nasceremur, jacuimus, reponit. Si mortuorum aliquis miseretur, & non natorum misereatur. Senec. de Consol. ad Marc. cap. 19.*

» les enfers terribles , sont de pures fables ;
 » qu'il ne s'y trouve point de ces lieux té-
 » nébreux , où les morts soient emprisonnés
 » & retenus , point de ces fleuves de feu où
 » ils soient tourmentés , point d'autres dont
 » la boisson leur fasse perdre le souvenir de
 » ce qu'ils ont vu ou entendu dans cette
 » vie , point de tribunaux où ils paroissent
 » en criminels , & où leurs actions soient
 » jugées. Ces chimères sont un jeu de l'i-
 » magination des Poëtes , qui ont cherché
 » par-là à nous allarmer. La mort finit tou-
 » tes nos peines ; & au-delà il ne nous reste
 » rien à souffrir : elle nous rend à cette pro-
 » fonde tranquillité , dans laquelle nous
 » étions mollement étendus avant que nous
 » vissions le jour. S'il se trouve quelqu'un
 » assez foible pour plaindre le sort de ceux
 » qui ont cessé de vivre , il peut avoir la
 » même compassion pour ceux qui sont en-
 » core à naître. «

CHAPITRE III.

*Opinions des Anciens sur l'état de l'ame
après cette vie.*

A PRES avoir fait connoître les premiers Sectateurs de l'immortalité de l'ame , il faut à présent expliquer ce qu'ils entendoient par cette immortalité ; c'est-à-dire , qu'il faut examiner ce qu'ils pensoient sur l'état de l'ame au sortir de cette vie. Quoiqu'ils convinssent tous qu'elle étoit immortelle , ils avoient cependant des opinions fort différentes sur ce qu'elle devenoit après sa séparation d'avec le corps. Les uns la faisoient aller dans un lieu, où elle étoit récompensée ou punie selon ses mérites ; d'autres prétendoient qu'elle passoit dans d'autres corps , pour y recommencer une nouvelle vie : c'est ce qu'on a appelé la Métempsy-

coſe. Quelques-uns l'envoyoient ſeulement dans des corps humains ; d'autres dans des corps d'hommes & de bêtes indifféremment. Enfin on peut dire que l'opinion des Anciens a toujours été très-peu uniforme ſur cet article , & que les Philoſophes & les Poëtes ont donné à l'envi carrière à leur imagination , pour diverſifier & embellir cette matiere.

La Métemphycoſe étoit pourtant ce qu'il y avoit de plus généralement reçu dans les premiers tems. Comme les Egyptiens la croyoient (a), il n'eſt point étonnant que ce fût d'abord le ſentiment commun , puis-que , comme on l'a vu , ces peuples avoient communiqué au reſte du monde l'opinion de l'immortalité. A la vérité ce ſentiment avoit varié ſelon le génie différent des hom-

(a) *Hæ (Ægyptii) primi extiterunt , qui dicerent animam hominis eſſe immortalem , quæ de mortuo corpore ſubindè in aliud atque aliud corpus , ut quodlibet naſceretur , immigraret.* Herodot. lib. 2.

mes ; mais le fond de la doctrine étoit partout le même , & pourvû qu'on soutînt en général que l'ame passoit d'un corps dans un autre , on ne croyoit point s'en écarter. Tous ceux qui nous apprennent que les Gaulois croyoient l'ame immortelle , nous disent en même tems qu'ils admettoient la Métempsycoïse (a). Mela assure que parmi les Thraces , plusieurs soutenoient ce sentiment (b). On sçait que les Indiens ont été & sont encore grands partisans de cette opinion , & qu'elle s'est répandue dans la suite jusques dans la Chine & aux extrémités du monde. Pythagore l'avoit rendue célèbre dans la Grece & en Italie (c) ; & elle s'est conservée des Sectateurs illustres parmi les

(a) Voyez pag. 19. Note (a).

(b) *Quidam feri sunt , & ad mortem paratissimi , Getæ utique. Id varia opinio perficit. Alii redituras putant animas obcuntium ; alii , etsi non redeant , non extinguî tamen , sed ad beatiora transire.* Mela , lib. 2. cap. 2.

(c) Voyez Ovide dans ses *Métamorphoses* , liv. 15.

Grecs même après l'établissement du Platonisme.

Hérodote attribue aux Egyptiens une espèce de Métempfycofe assez singulière. Ils soutenoient, selon cet Historien (a), que l'ame parcouroit successivement toutes les espèces d'animaux de la terre, de l'air & des eaux, après quoi elle retournoit dans un corps humain; & ils ajoutoient qu'il falloit trois mille ans, pour achever cette révolution. Les Egyptiens avoient un extrême respect pour un grand nombre d'animaux; & ils ne pouvoient regarder que comme un insigne bonheur, de passer, par exemple, dans le corps d'un chien, d'un chat,

(a) *Hi [Ægyptii] primi extiterunt, qui dicerent animam hominis esse immortalem, quæ de mortuo corpore subindè in aliud atque aliud corpus, ut quodque gigneretur, immigraret; atque ubi per omnia se circumtulisset, terrestria, marina, volucra, rursus in aliquod hominis corpus genitum introire: atque hunc ab eâ circuitum fieri intra annorum tria millia. Herodot. lib. 2.*

d'un loup , d'un crocodile , &c. Ce pendant comme Hérodote est le seul qui rapporte ce fait , & que tous les autres Historiens , comme Diodore (a) , ne leur attribuent point d'autre opinion sur ce sujet , que celle de Pythagore , sans faire aucune mention de cette singularité , il y a lieu de croire que ce sentiment étoit particulier seulement à quelques-uns d'entr'eux. On y remarque en effet un peu trop de subtilité & de raffinement , pour qu'il ait été l'opinion générale de la Nation.

On croyoit donc communément , que les ames passoient après la mort dans des corps , soit d'hommes , soit d'animaux , pour y être punies ou récompensées selon leurs mérites précédens , par la vie heureuse ou malheureuse qu'elles alloient mener dans ces nou-

(a) Πυθαγόραν τὴν ἐκ πάντων ζῶων τῆς ψυχῆς μεταβελὴν μαθεῖν παρ' Αἰγυπτίων. Diodor. lib. 1.

veaux corps. Pour décider de ces récompenses ou de ces peines, Pythagore ne manqua pas avec sa Métempfycofe d'établir auffi le jugement des ames d'abord après la mort, comme une chose qu'il jugea très-capable de contenir les méchans, & de détourner les hommes du vice. Le Poëte Claudien nous traçant une peinture de ce jugement, dit (a) que le Juge des Enfers envoie les ames des hommes vicieux & pervers dans les corps des bêtes, dont ils ont eu les inclinations pen-

(a) Nam juxtà Rh^adamantus agit. Cùm gesta
superni

Curriculi, totosque diù prospexerit actus :
Exæquat pœnam meritis, & muta fera-
rum

Cogit vincla pati. Truculentos injicit urfis,
Prædonesque lupis; fallaces vulpibus ad-
dit.

At qui defidiâ semper vinoque gravatus,
Indulgens veneri, voluit torpescere luxu :
Hunc suis immundi pingues detrudit in
artus.

dant leur vie, ou qui ont elles-mêmes des inclinations contraires. Ainsi, selon lui, les hommes cruels deviennent ours, les voleurs loups, les trompeurs renards: les intempérans passent dans le corps d'un pourceau; & les grands parleurs deviennent poissons.

Platon dans son Phédre, où il établit clairement la Métempfycofe, n'envoie point les ames dans les corps des bêtes, mais seulement dans des corps humains; & il marque neuf différens états qui leur sont destinés, selon leurs vertus ou leurs vices. Je dirai en passant, pour faire connoître le génie de ce Philosophe, qu'il met au premier rang les Musiciens & les parfaits amants; & pour donner une idée de la maniere de pen-

Qui iusto plus esse loquax, arcanaque
suevit

Prodere, piscosus fertur victurus in undas;
Ut nimiam pensent æterna silentia vo-
cem.

Claudian. *in Ruf. lib. 2.*

fer des Grecs sur la liberté , je dois ajouter, qu'il place les Tyrans au dernier : c'est-à-dire , qu'il reconnoît les premiers pour les plus vertueux , & les seconds pour les plus scélérats de tous les hommes.

L'opinion de ceux qui après la mort faisoient passer les ames dans un certain lieu , devint dans la suite la plus générale. Nous avons vû que les Thraces s'en étoient laissé persuader : les Grecs l'embrassèrent aussi , & la communiquèrent aux Romains , qui la répandirent par tout leur Empire. Ce lieu où les ames étoient reçues , n'est autre chose que le Tartare & les Champs-Elizées si fameux dans l'Antiquité. L'un étoit le séjour des criminels , l'autre la demeure des justes ; & tous deux étoient compris sous le nom d'Enfers , qui signifie lieux bas & profonds. Hésiode assure que l'Enfer est autant au-dessous de la terre , que le Ciel est au-dessus (a) ;

(a) Hésiode ne croyoit pas sans doute , qu'il y eût des feux dans l'enfer : car il lui donne les épithètes de froid , d'obscur & sans jour.

& il ajoute , que si l'on jettoit une enclume du Ciel en terre, elle seroit dix jours à y arriver. C'étoit donc sous terre, & dans un lieu extrêmement bas , que les Anciens plaçoient le séjour des ames (a). Dans cette pensée , ils s'imaginoient que les gouffres & les trous profonds qu'on rencontroit en certains endroits de la terre, étoient autant d'ouvertures de l'enfer , & de chemins qui conduisoient dans ce lieu ténébreux. C'est pour cette raison , qu'on alloit consulter les ombres des morts proche du fleuve Achéron en Epire, & au Lac d'Averne en Italie (b) : c'est ce qui avoit fait croire , que la caverne

(a) *Aiebant regem hunc (Rhampsinitum) descendisse vivum sub terram, eò ubi Græci opinantur, sedes infernas esse. Herodot. lib. 2.*

(b) Diodore (liv. 4.) parle ainsi de cet oracle du Lac d'Averne : *Μυθολογῶσι δὲ τὸ μὲν παλαιὸν γεγενῆσθαι νεκρομαντεῖον πρὸς αὐτῇ, ὃ τοῖς ὕστερον χρόνοις καταλελῆσθαι φασιν ; & Strabon, liv. 6. Qui nos ætate antecesserunt, Necyæ Homericæ fabulas Averno applicaverunt, atque adeò narrant, fuisse*

d'Achéruſe voiſine de la Ville d'Héraclée dans le Pont , & le fameux antre de Trophonius dans la Grece , avoient autrefois donné paſſage à des Héros , qui étoient deſcendus par-là aux enfers (a) ; & c'eſt ce qui faiſoit regarder comme des ſoupiraux du Tartare, l'Etna, le Véſuve & les autres montagnes enflammées.

C'eſt ici le lieu de parler d'une opinion des Anciens , qui a toujours paru aſſez difficile à expliquer. Ils croyoient que les ames de ceux qui n'étoient pas enterrés , demeuroient errantes ſur les bords du Stix , ſans pouvoir paſſer outre , ni être admises dans la ſociété des morts (b) ; & cette opinion leur

ſe ibi oraculum, ubi vitâ defuncti reſponſa darent. Et Avernum pro loco Plutoni dicato deputabant , & Cimmerios ibi fuiſſe indicatum habitare.

(a) Pomponius Mela (liv. 1. ch. 19.) parlant de la caverne d'Achéruſe , juxta (Heracleam) dit-il , *ſpecus eſt Acheruſia , ad manes , ut aiunt , pervius ; atque inde extractum Cerberum exiſtimant.*

(b) *Creditum eſt , inſepultos non antè ad inferos redigi , quàm juſta perceperint , ſecundum Homericum*

inspiroit un soin & une précaution extrême, pour ne point laisser les corps sans sépulture. Pour entendre la raison de cet usage, il faut sçavoir que les Anciens qui avoient partagé le monde entre les Dieux, ne recon-

Patroclum, funus in somnis ab Achille flagitantem.
Tertul. lib. de *Animâ*. C'est aussi ce que Virgile nous apprend au sixième livre de son *Enéide*, lorsqu'il nous représente Enée trouvant à l'entrée des enfers Palinure son pilote, dont le corps s'étoit perdu dans les flots. Celui-ci le prie, ou de lui procurer la sépulture, lorsqu'il sera de retour sur la terre, ou même de le transporter avec lui dans les Enfers :

Sedibus ut saltem placidis in morte quiescam ;

La Sibyle lui répond :

Undè hæc, ô Palinure, tibi tam dira cupido ?

Tu Stygias inhumatus aquas amnemque severum

Eumenidum aspicias, ripamve injussus abibis ?

Elle avoit dit auparavant à Enée :

Desine fata Deum flecti sperare precando.

Nec ripas datur horrendas, & rauca fluentia

Transportare prius, quàm sedibus ossa quierunt.

Voyez sur le même sujet Plutar. *Sympos. lib. 9. quæst. 5.* Euripid. *in Troad.* & Sil. Ital. *Thebaïd. lib. 1.*

noissoient pour être du domaine de Pluton ; que ce qui étoit compris dans le sein de la terre. Ainsi ce Dieu ne pouvoit compter au nombre de ses Sujets ceux qui n'étoient point encore inhumés , parce que la terre ne les renfermoit point. Leurs ames n'avoient par conséquent aucune justice à attendre , & ne pouvoient être admises à son tribunal , jusqu'à ce que par la sépulture elles eussent acquis, pour ainsi dire , droit de bourgeoisie dans son Empire. Suivant cette doctrine, il eût été avantageux aux scélérats , qui n'avoient que des châtimens à craindre plutôt que des récompenses à espérer , de ne jamais être inhumés ; mais les Anciens qui laissoient pourrir les corps des criminels sur une croix , ne se piquoient pas de raisonner si conséquemment. Il est certain qu'ils regardoient la privation de la sépulture comme un si grand malheur , qu'ils ont quelquefois condamné à la mort leurs plus grands Généraux après une victoire remportée, pour

avoir négligé de faire enterrer les corps de ceux de leurs Soldats , qui avoient péri dans le combat ,

L'opinion où l'on étoit , que les ames de ceux qui demeuroient sans sépulture n'étoient point reçues dans l'Empire des morts, & que par conséquent elles n'étoient point retenues dans les Enfers , avoit donné lieu de croire , que ces ames uſoient de leur liberté, & pouvoient apparôître à leurs amis, ou à qui bon leur sembloit. Patrocle , comme nous l'avons vû (a) , apparôissant à Achille pour le prier de faire brûler son corps , l'assure que dès qu'il lui aura rendu ce dernier devoir , il ne pourra plus se faire voir à lui comme auparavant. Platon parle en quelque endroit d'un homme assassiné, dont le meurtrier avoit caché le corps dans un coin de sa maison , & qui apparôilloit de même , parce qu'il n'étoit point inhumé.

Il nous reste plusieurs autres traits , qui

(a) Voyez le Chapitre précédent, pag. 26. Not. (b)

prouvent cette opinion des Anciens (a). Cependant on peut assurer , qu'ils étoient peu fixes dans leurs sentimens , & que pendant qu'ils affuroient une chose, la superstition les faisoit souvent agir comme s'ils eussent crû le contraire. Quoique selon leur Théologie ils dussent être persuadés que les ames , au moins celles dont les corps avoient été in-

(a) Suetone parlant de Caligula , dit que *cadaver ejus clam in hortos Lamianos asportatum , & tumultuario rogo semiambulum , levi cespite obrutum est : postea perforores ab exilio reversas erutum , crematum , sepultumque. Satis constat*, ajoute-t'il, *prius quàm id fieret, hortorum custodes umbris inquietatos*. Pline le jeune dans sa Lettre à Sura (*Ep. lib. 7.*) fait une longue Histoire d'une maison , qui pendant long-tems resta déserte à Athenes , à cause d'un Revenant qui y apparoissoit. C'étoit , dit-il, un vieillard pâle, maigre & décharné , ayant les cheveux hérissés & la barbe longue. Le Philosophe Athénodore étant venu à Athenes , & ayant loué cette maison malgré la mauvaise réputation qu'elle avoit , suivit le Spectre, & remarqua l'endroit où il s'évanouissoit. Il en avertit les Magistrats : on fouilla dans ce lieu ; on y trouva un Squelete à moitié pourri chargé de chaînes ; & on lui fit des funérailles publiques. Après cela , dit Pline , *domus ritè conditis manibus caruit.*

humés , étoient retenues dans les Enfers , pour y jouir de la récompense dûe à leurs vertus , ou pour y recevoir la punition de leurs crimes , ils étoient souvent assez simples pour s'imaginer, qu'un imposteur ou un visionnaire eût le pouvoir de les en tirer, & de suspendre l'exécution de la sentence des Dieux (a). Ils croyoient follement que ces mêmes ames , qui, selon eux , étoient occupées ailleurs , s'amusoient à voltiger autour des tombeaux, où leurs corps étoient enfermés(b); & quelques-uns s'avisoient de passer la nuit le long de ces tombeaux, afin d'apprendre ce qui devoit leur arriver. C'est sur cette ri-

(a) C'est ainsi que dans Lucain (*De Bel. Civ. lib. 6.*) Sextus fils de Pompée s'adressant à une Magicienne de Thessalie nommée Erichto , pour savoir quel devoit être le sort de la guerre , lui dit :

Vel tu parce Deis, & Manibus exprime verum.
Elysias resera sedes, ipsamque vocatam ,

Quos perat è nobis , mortem tibi coge fateri.

(b) C'est ce que Platon enseigne dans le Phédon.
Περὶ τὰ μνήματα τι , dit-il , καὶ τὸς τάρους
καλινθεμύνη.

dicule opinion qu'étoit fondé le bruit qui couroit parmi les Grecs , que dans les campagnes de Marathon , où étoient les tombeaux des Athéniens tués autrefois dans la bataille qui s'étoit donnée en ce lieu contre les Perses , on entendoit & l'on voyoit toutes les nuits des combattans fort animés les uns contre les autres, qui maltraitoient tous ceux qui venoient là par curiosité, sans faire aucun mal à ceux qui s'y rencontroient par hazard. Les premiers Chrétiens eux-mêmes n'ont pas été exemts de cette superstition, puisqu'un Concile ancien (a) a défendu sous peine d'anathême d'allumer des cierges dans les cimetieres pendant le jour, de peur, dit-il , d'effaroucher les ames des Saints.

Quoique Platon eût soutenu la Métempfy-

(a) C'est le Concile d'Elvire tenu en 305. sous l'Empire de Constance & de Galerius, vingt-ans avant le premier Concile de Nicée. Voici ses paroles, cap. 34. *Cercos per diem placuit in cæmeteriis non incendi: inquietandi enim spiritus sanctorum non sunt. Qui hæc non observaverint arceantur ab ecclesiæ communione.*

coſe dans ſon Phedre , comme nous l'avons dit plus haut , il ne laiſſe pas d'établir dans un autre de ſes Dialogues un ſyſtème tout contraire ; & ce dernier ſentiment a été communément ſuivi par ceux qui ont embraſſé ſa doctrine. Il aſſure (a) donc , qu'au ſortir de cette vie les ames des juſtes vont dans un lieu pur au deſſus de la terre ; que celles des ſcélérats ſont précipitées dans le Tartare , d'où elles ne ſortiront jamais ; & que celles qui ne ſont coupables que de

(a) *Poſtquàm Manes ad eum locum pervenerunt , quò Dæmon unumquemque deducit , primum quidem habità quæſtione dijudicatur , qui benè , juſtè & ſanctè vitam traduxerunt , aut qui contrà. Et qui medio quodam modo vitam duxiſſe viſi fuerint , ad Acherontem proſecti , conſcenſis vehiculis ſibi deſtinatis , his veſti ad paludem perveniunt ; & tum abluendis , expurgandiſque ſceleribus pœnas expendunt. Quòd ſi propter peccatorum magnitudinem inſanabiles eſſe videantur , hos conſentanea ſors projicit in Tartarum , undè nunquam egrediuntur. Quos verò conſtituit ſingulari quâdam atque eximiâ virtute vitam inſtituiſſe , hi ſunt qui in ſuperiorem illam puramque regionem , quæ terræ ſupersminet , in quâ ad incolendum ſedes ſunt illis conſtitutæ , perveniunt. Plato , in Phædon.*

quelques fautes légères, passent dans le marais Achéruse, où elles sont purifiées par un châtiment proportionné à leurs fautes, & d'où elles sortent ensuite pour être récompensées de leurs bonnes actions. Virgile ne parle pas moins clairement que Platon de cet état mitoyen par lequel passent les ames qui ont besoin d'être purifiées de quelques souillures. »Après la mort, dit Anchise
 » à Enée son fils (a), nous ne sommes pas en-
 » core quittes de toutes nos misères; & il
 » nous reste à souffrir diverses peines, pour
 » nous purifier des souillures contractées
 » pendant le cours de notre vie. Ainsi les

(a) *Quin & supremo cùm lumine vita reliquit,
 Non tamen omne malum miseris, nec fundi-
 tūs omnes*

*Corporeæ excedunt pestes; penitusque necesse
 est,*

*Multa diù concreta modis inolescere miris.
 Ergò exercentur pœnis, veterum quæ malorum
 Supplicia expendant. Aliæ panduntur inanes
 Suspensæ ad ventos; aliis sub gurgite vasto
 Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.*

» uns sont suspendus & exposés au vent ;
 » les autres sont purifiés par le feu ; quel-
 » ques-uns sont précipités dans un gouffre
 » profond , pour y expier leurs fautes : cha-
 » cun souffre à sa manière. Après cela on
 » nous envoie dans l'Elysée, où nous habi-
 » tons d'agréables campagnes. «

Cette idée des Anciens nous fait connoître l'antiquité d'une opinion , que dans les derniers tems quelques-uns ont regardée mal à propos comme une invention nouvelle.

Les prières , les offrandes , les sacrifices pour les morts étoient une suite naturelle de cette doctrine. On vouloit par-là leur rendre les juges des enfers propices : on espéroit abrégier le tems de leur purification , & adoucir leurs peines ; & on croyoit que la piété des vivans engageoit les Dieux

Quisque suos patimur manes. Exinde per am-
 plum

Mittimur Elysiū , & pauci læta arva tene-
 mus.

Virgil. *Æneid. lib. 6.*

Partie II.

E

à ne pas traiter les morts avec toute la sévérité que leurs fautes méritoient. Aussi ne pratiquoit-on rien de tout cela à l'égard de ceux qui mouroient dans l'enfance^(a). Comme on sçavoit que les enfans ne pouvoient s'être rendus coupables d'aucun crime , on ne doutoit point de leur bonheur futur ; & l'on jugeoit qu'il étoit inutile d'implorer pour eux la miséricorde des Dieux , & de fléchir leur justice.

Quelques - uns des Anciens ont eu une troisième opinion composée des deux autres ensemble, c'est-à-dire, de celle de la Métempsychose & de celle des Enfers. Ils disoient que les ames y étoient retenues pendant un certain tems, pour y être punies ou récompensées de leurs bonnes ou mauvaises actions ,

(a) *Suis infantibus mortuis neque inferias libant , neque aliud quidquam faciunt eorum , quæ fieri mortuis solent. Neque enim terræ aut terrestrium infantes ullam partem percipiunt. Neque circum eorum sepulcra & monumenta commorantur aut adsident. Nam leges id non permittunt , cum ii in meliorem ac diviniorem conditionem simul locumque concesserint.* Plutarch. *Consol. ad uxor.*

& qu'ensuite elles passeroient dans d'autres corps, pour recommencer une nouvelle vie. Platon nous fournira encore de quoi appuyer ce sentiment : car on trouve de tout dans cet Auteur, & on peut y choisir ce qui plaît le plus. Dans ce Dialogue, où il représente Socrate mourant & consolant ses amis, un d'eux lui dit, que les hommes sont dans une terrible incertitude sur ce que devient l'ame après sa séparation d'avec le corps ; & Socrate lui répond que suivant une ancienne opinion, après cette vie les ames descendent aux Enfers, d'où elles reviennent ensuite en ce monde (a). Malgré cela, le même Platon condamne ensuite les scélérats à ne jamais sortir du Tartare (b) : cependant il soutient dans son Phedre, que leurs ames ne seront punies que pendant mille ans, & qu'ensuite elles passeront dans

(a) *Antiquus quidem est hic sermo, hinc eò proficisci, & illinc huc redire mortuorum animas, & fieri ex mortuis. Plato, in Phædon.*

(b) Voyez pag. 64. Not. (a).

d'autres corps (a). Mais il est inutile de nous arrêter à ces contradictions de Platon : il suffit de sçavoir, que cette troisième opinion composée des deux autres a eu aussi ses zélateurs, & que Virgile l'a rendue célèbre par son fleuve Lethé. On peut voir à la suite de ce que nous venons de citer de ce Poëte, comment les ames qui habitent l'Elysée, après que la longueur du tems a effacé toutes leurs taches, & consommé en elles ce qui leur restoit de terrestre (b), se rendent à ce fleuve d'oubli, qui leur fait perdre la mémoire de tout ce qui leur étoit arrivé, & leur fait naître l'envie de retourner dans de nouveaux corps.

(a) Τῷ δὲ χιλιαστῷ ἀμφοτέραι ἀφικνέμεναι ἐπὶ κλήρωσιν τε καὶ αἵρεσιν τῷ δευτέρῳ βίῃ, αἰρῶνται ὃν αὖ ἐθέλη ἐκάστη. Plato, in *Phædro*.

(b) Donec longa dies, perfectæ temporis orbe,
Concretam exemit labem, purumque reliquit
Ætherium sensum, atque autai simplicis ignem.

Virgil. *Æneid. lib. 6.*

Il est naturel de penser , que cette troisième opinion du fleuve Lethé ne fut inventée par les Philosophes , que pour réparer le défaut essentiel de leur doctrine de la Métempsychose. Elle ne pouvoit se soutenir, sans admettre nécessairement le souvenir des choses arrivées dans les différentes animations qui avoient précédé. Pythagore l'avoit conçu de la sorte ; & c'étoit pour appuyer de son exemple cette partie de son système, qu'il avoit osé soutenir hardiment se souvenir d'avoir été tantôt Euphorbe (a) , tantôt Ætalide , Hermotime ou Pyrrhus , & même d'avoir été coq. Son témoignage pouvoit bien d'abord faire illusion à ceux qui embrassèrent sa doctrine ; mais comme d'ailleurs aucun d'eux ne se souvenoit réellement

(a) Ipse ego , nam memini, Trojani tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram, cui pectore quondam

Hæsit in adverso gravis hasta minoris Atridæ,
Ovid. *Metam. lib.* 15.

de ce qui pouvoit lui être arrivé dans les corps différens , qu'il devoit avoir animés avant celui dans lequel il vivoit actuellement , pour remédier à ce défaut , on imagina l'admirable invention du fleuve d'oubli. C'est ainsi que toute doctrine qui vient des hommes , est toujours sujette dans ses commencemens à mille difficultés qu'ils n'ont pû prévoir. Elle ne se perfectionne qu'avec le tems, & porte par son incertitude & ses variations des marques certaines de son origine.

Au reste on doit observer que ces deux opinions, tant celle de la Métempsychose, que celle des Elysées & des Enfers , supposant toutes deux la nécessité d'un jugement après la mort , ont également toutes deux pour fondement la nécessité d'une autre vie. C'est-là en effet le cheval de bataille, la preuve triomphante , l'argument bannal de tous ceux qui croient pouvoir prouver par la raison l'immortalité de notre ame , parce que c'est le plus sensible , & celui qui paroît

avoir le plus de fondement. Car ne seroit-ce pas bien en vain, dit-on, que l'homme adoreroit son Créateur, & lui rendroit de justes hommages, en vain qu'il s'abstiendrait du mal & feroit le bien, s'il ne devoit y avoir aucune récompense pour les bonnes actions, aucune punition pour les mauvaises? Or de là il s'ensuit, continue-t-on, que les récompenses ou les châtimens des unes & des autres n'ayant pas toujours lieu dans cette vie, il est nécessaire qu'il y en ait un autre, où les méchans soient punis de leurs crimes, & les bons récompensés de leurs vertus; que sans cela Dieu ne seroit pas juste; & que la nécessité de cette autre vie emporte celle de l'immortalité de nos ames, puisque leur anéantissement rendroit cette ressource inutile. Ce raisonnement a été mis en œuvre par les premiers Philosophes qui ont soutenu l'immortalité de l'ame, comme par ceux qui les ont suivis. Tous sont d'accord sur cet article; & il faut l'avouer: à ne le regarder que du

premier coup d'œil, rien ne paroît plus spécieux & plus propre à persuader. Cependant à peine y fait-on quelque attention, que toute la difficulté s'évanouit, & on ne trouve dans cette preuve victorieuse que du préjugé, & une vraie pétition de principe, qui rejette dans le plus étrange embarras ceux qui en sont les auteurs.

En effet les défenseurs de l'opinion contraire nient d'abord la nécessité des peines & des récompenses dans une autre vie, prétendant que dès celle-ci les bons sont récompensés de leurs vertus, ou par le témoignage intérieur de leur propre conscience, ou par l'estime des autres hommes; & les méchants punis de leurs forfaits par la honte, l'ignominie & les châtimens qui suivent les crimes, lorsqu'ils sont découverts : Que faire le bien, aider son prochain, se rendre commode, utile & nécessaire à la société, porte avec soi une satisfaction qui tient lieu de récompense à ceux qui le font : Qu'au contraire, indépendamment des peines portées par les Loix

contre les actions vicieuses , opprimer son semblable , lui ravir les biens , l'honneur ou la vie , est une conduite qui ne peut manquer d'être suivie du repentir , & de la crainte du châtiment : Que d'ailleurs le bien ou le mal physique ne consiste que dans notre opinion , qui dépendant de l'éducation & de notre intérêt propre , change & varie selon la naissance , la condition & les conjonctures ; Que sur ce principe , la privation des richesses , des commodités , des honneurs , de la santé , de la vie même , n'est un véritable mal que pour ceux qui s'en affligent , comme ces mêmes choses ne sont des biens que pour les personnes qui les croient tels : Que souffrir la douleur , les infirmités , les maladies , est un des plus sûrs moyens d'y résister ou d'en guérir : Que supporter avec patience & avec courage la pauvreté , la dureté des hommes , leur oubli , leurs persécutions , est une ressource certaine pour les moins sentir : Que la tranquillité de l'esprit , & la paix du cœur au milieu des adversités , est de beau-

coup préférable aux inquiétudes & aux remords, qu'éprouvent les hommes injustes & les méchans dans la possession des biens & des honneurs qu'ils se sont procurés par des voies iniques : Qu'après tout il y a une certaine mesure de bien & de mal , de plaisir & de douleur , répandue également sur tous les états & sur toutes les conditions de la vie, dont nul ne peut s'exemter : que les méchans en ont leur part ainsi que les gens de bien ; & qu'on voit tous les jours des hommes heureux dans la misère , comme des malheureux dans la fortune la plus brillante.

On ajoute , que pour prouver qu'il est de la justice de Dieu de punir le vice dans une autre vie , & de récompenser la vertu , il faut supposer que l'homme est capable de l'un & de l'autre ; Qu'il faut donc poser d'abord pour principe , que l'homme est libre ; qu'il est capable du bien & du mal , & par conséquent qu'il a une ame spirituelle & immortelle : Qu'autrement , & en supposant que l'homme n'est que matiere, que ce n'est

qu'une pure machine guidée comme les bêtes par un instinct aveugle & sans choix , il n'est pas possible de reconnoître plus de bonté morale ou de malice dans l'homme , que dans la brute ; & que s'il est de la Justice de Dieu de châtier en lui ce qu'il peut faire de mal , il est également obligé de punir tant de meurtres , que le Tigre , le Lion & une infinité d'autres animaux féroces commettent continuellement. Or comment peut-on prouver , dit on, l'existence de cette ame humaine spirituelle & immortelle ? Par la nécessité des peines & des récompenses dans une autre vie , répondent les partisans de l'immortalité. Vous prouvez donc, répliquet-on , que l'ame de l'homme est spirituelle & immortelle par la nécessité d'une autre vie ; & vous prouvez la nécessité d'une autre vie , parce que l'homme est capable du bien & du mal , c'est-à-dire , parce que l'ame humaine est spirituelle & immortelle : y eut-il jamais cercle plus vicieux , & péritie de principe plus évident & plus sensible ?

On va plus loin ; & on demande sur qui Dieu doit exercer sa justice. C'est sans doute sur l'homme. C'est l'homme qui a fait le bien ou le mal ; c'est l'homme qui doit être ou récompensé ou puni. Qui ne puniroit ou ne récompenseroit qu'une partie de l'homme , ne seroit pas juste. L'homme tout entier est vertueux ou criminel ; il doit donc recevoir tout entier le châtimement ou le prix de ses vices & de ses vertus. Or l'homme est un composé de l'ame & du corps ; donc si Dieu est obligé de récompenser & de punir , il doit récompenser ou punir l'ame & le corps. Le corps détitué de l'ame est non-seulement incapable, mais même indigne de récompense ou de punition ; & l'ame séparée du corps n'est plus l'homme : elle ne peut seule recevoir justement des châtimens ou des récompenses , qui doivent être communs à l'un & à l'autre (a). Cette doctrine est si certaine ,

(a) C'est ce qui fait dire à Montagne au Chapitre 12. de ses Essais , après s'être déjà fort emporté

que les premiers Chrétiens en ont fait le fondement de notre résurrection future (a). C'est aussi pour cette raison , que les Peres de l'Eglise les plus anciens & les plus habiles (b) ont cru que Dieu différoit jusqu'au jour du jugement ses châtimens & ses récompenses ; & qu'en conséquence ils ont enseigné , que jusqu'à ce terme , toutes les ames de ceux qui mouroient étoient renfermées dans une habitation commune , où elles atten-

contre Platon : » Et quand tu dis ailleurs , Platon, » que ce sera la partie spirituelle de l'homme à » qui touchera la jouissance de l'autre vie , tu nous » dis choses d'aussi peu d'apparence : car à ce comp- » te , ce ne sera plus l'homme , ni nous par con- » séquent , à qui touchera cette jouissance. Car » nous sommes bâtis de deux pieces principales & » essentielles , desquelles la séparation c'est la » mort & ruine de notre être. «

(a) Voyez Athénagore , *De Resur. mort.*

(b) Clemens Rom. 1. *Recogn.* Justin. *in quæst. à Gent. positis*, *Quæst.* 76. Iren. *adv. Hæres.* Tertul. *cont. Marc. lib. 4. & lib. de An.* Origen. *Princip. lib. 2. & 4. & Hom. 7. in Levit.* Lactant. *Div. Instit. lib. 7. cap. 21.* August. *in Ps. 36.* Ambros. *lib. de bono mortis*, *cap. 10.* Theodoret. *ad cap. 2. Ep. ad Hebr. &c.*

doient ce jour destiné à décider de leur sort pour l'Eternité.

Or sur ce principe , & ne se proposant que la raison pour guide dans ce raisonnement , on demande ce que devient l'ame humaine depuis sa séparation d'avec le corps , jusqu'à sa réunion avec lui au jour de la résurrection promise ? Ou elle existe alors , ou elle n'existe point. Si elle n'existe point dans tout cet intervalle , comme quelques-uns l'ont pensé parmi les premiers Chrétiens , persuadés qu'elle ressusciteroit avec le corps , elle n'est donc ni spirituelle , ni immortelle de sa nature. Que si elle existe , que l'on marque donc quel est alors son état. Dira-t'on que dès-lors Dieu exerce sa justice sur elle ? On ne peut l'avancer , comme on vient de le voir , sans contredire la raison , détruire la nécessité de notre résurrection future , & donner un démenti formel à l'Antiquité la plus respectable. Répondra-t'on au contraire con-

formément au sentiment des anciens Peres , que l'ame n'est alors ni dans le plaisir , ni dans la souffrance ? On sera obligé d'avouer encore , que dans cet état elle ne peut mériter ni démériter. Or que l'on se représente , s'il est possible , la situation d'une substance vivante & intelligente qui est sans action & sans passion , qui ne souffre aucun mal , qui ne goûte aucun plaisir : qu'on s'imagine que pour toutes les ames cette situation doit durer jusqu'à la fin du monde , jusqu'à la résurrection , par conséquent pour les ames des premiers hommes pendant dix mille , vingt mille , pendant cent mille ans peut-être : car qui peut définir le terme de la durée du monde (a) ? Peut-on nier qu'un tel état ne soit chimérique , & que cette vie imaginaire ne soit une véritable mort ?

(a) Quelques anciens Peres ont tenté de le faire & n'y ont pas réussi , comme on l'a vû de S. Cyprien dans le *Traité des Sentimens des Anciens sur le Monde* , chap. 2.

Pour ne rien omettre de ce qui regarde l'état de l'ame après cette vie, il faut dire un mot d'une opinion aujourd'hui fort répandue dans le monde, & que les Chrétiens, les Juifs & les Mahométans regardent comme un des principaux articles de leur foi : je parle de la résurrection des morts, dont nous allons tâcher de découvrir l'origine.

Dans tout ce qui nous reste de l'Antiquité, nous n'avons qu'un seul endroit de Platon & un de Diogene Laërce, où il soit parlé de la résurrection générale. Car pour ce qui est de quelques résurrections particulières, on sçait qu'il en couroit plusieurs contes, comme d'un Aristée, d'un Cléomède, d'Epiménide, & de quelques autres, qu'on assuroit autrefois être ressuscités (a). Mais tout cela n'étoit regardé que comme

(a) V. Plutarch. *in vita Romul.* Plin. *Hist. lib. 7.*
cap. 53. & 54. & Diogen. Laërt. *lib. 2.*

de vrais contes de vieilles, dont les enfans mêmes se moquoient.

A l'égard de la résurrection générale, il en est parlé un peu plus sérieusement dans un des Dialogues de Platon (a), où ce Philosophe fécond en systêmes voulant expliquer de quelle maniere les hommes étoient d'abord sortis de la terre, suppose qu'après une certaine révolution de tems, toutes choses rétrogradent; que les Astres vont finir leur cours à l'Orient, ainsi qu'il est arrivé, dit-il, du tems d'Attrée & de Thyeste; que les hommes rajeunissent, & meurent dans la premiere enfance; & que ceux qui étoient déjà dans le sein de la terre, en sortent, & renaissent au même état où ils étoient quand ils sont morts. On peut ajouter à cet endroit de Platon ce que nous avons dit ailleurs du systême de la grande

(a) In Politico. V. le Traité des *Sentimens des Anciens sur le Monde*, chap. 1.

année (a). Du reste on voit assez qu'en tout cela il ne s'agit point du tout de l'espece de résurrection que nous cherchons. A l'égard de ce que nous venons de rapporter de Platon, on doit le regarder comme étant tiré de sa tête, plutôt que comme une opinion qui fût véritablement reçue de son tems. Ce sentiment est une imagination creuse de ce Philosophe, & a probablement toujours passé pour tel, puisque quoiqu'il ait eu grand nombre d'admirateurs & de disciples, aucun ne s'est avisé de l'embrasser.

L'autre endroit où il est parlé de la résurrection générale, se trouve dans Diogene Laërce. Voici de quelle maniere cet Auteur en fait mention. » Clitarque assure, dit-il » (b), que les Gymnosophistes méprisent la

(a) Voyez le *Traité des Sentimens des Anciens sur le monde*, chap. 1.

(b) Τὸς γὰρ Γυμνοσοφιστὰς καὶ θανάτου κατα-

» mort, & qu'ils condamnent l'usage de
 » brûler les corps. Ils sont dans l'opinion
 » que ces corps ressusciteront un jour, &
 » vivront pour ne plus mourir. Plusieurs
 » disent que les Juifs sont sortis d'entr'eux. «
 Les Mages étoient du même sentiment au
 sujet de la résurrection des corps, comme
 le même Auteur l'écrit un peu plus bas sur
 la foi de Théopompe (a).

On sçait que les Mages admettoient deux
 principes, l'un bon, & l'autre mauvais;
 l'un auteur de la vie, & l'autre auteur de
 la mort. Mais tout le monde ne sçait peut-
 être pas de même, qu'ils espéroient ne dé-
 pendre un jour que de l'un, & être entie-
 rement affranchis de la domination de l'au-

φρογεῖν φησι Κλέιταρχος; καὶ ἀνόσιον ἡγέσθαι πυρὶ
 θάπτειν; καὶ ἀναβιώσθαι τὸς ἀνθρώπους, καὶ
 ἔσεσθαι ἀθανάτους. ἔγινε δὲ καὶ τὸς Ἰεδαίους ἐκ τούτων
 εἶναι. Diog. Laert. in procem.

(a) *Theopompus Magorum sententiâ homines in
 vitam quoque redituros, immortalesque futuros tra-
 dit. Idem, ibid.*

tre. Plutarque nous l'apprend ; & ce qu'il dit à ce sujet doit être joint à ce que nous venons de rapporter de Diogene Laërce , afin d'avoir une connoissance exacte de leur Théologie. » Les deux Principes que les » Mages reconnoissent, dit Plutarque (a), » doivent , selon eux , régner l'un après l'autre dans le monde pendant trois mille ans, » & se faire la guerre ensuite pendant trois » mille autres, au bout desquels le mauvais » principe sera vaincu & détruit, & les hommes seront éternellement heureux. « C'est sans doute après la destruction de ce mauvais principe , qu'ils s'imaginoient que les morts ressusciteroient, afin de partager avec les vivans une éternelle félicité. Cette con-

(a) *Existimant duos esse Deos quasi contrariis dedicatos artibus, ut bona alter, alter mala opera conficiat . . . Theopompus ait, de sententiâ Magorum, vicibus ter mille annorum alterum Deorum superare, alterum succumbere, & per altera tria millia bellum eos inter se gerere: tandem Plutonem deficere, & tunc homines fore beatos, neque alimento utentes, neque umbram edentes. Plutarch. De Isid. & Osir.*

jecture est d'autant mieux fondée , qu'ils disoient qu'alors les hommes n'auroient pas besoin de manger , & que leurs corps ne feroient point d'ombre.

Cette opinion de la résurrection des corps , que les Juifs avoient peut-être prise des Mages , ce qui donna lieu sans doute à quelques-uns de croire qu'ils étoient sortis de ces Sages de Perse , ou des Philosophes des Indes , ne paroît pas avoir fait de grands progrès. Si l'on en excepte les Indes , la Perse & la Palestine , nous ne voyons point qu'elle ait été établie & connue en aucun endroit de la terre. Il y a même lieu de douter , si ce n'étoit point chez les Juifs une opinion assez populaire. L'Évangile & les Actes des Apôtres nous apprennent , à la vérité , que les Pharisiens la croyoient : cependant Josèphe qui étoit de cette Secte , n'en parle en aucune façon , & le mot de résurrection ne se trouve pas une seule fois dans ses livres : il dit même très-positive-

ment en deux endroits , que les Pharisiens admettoient la Métempfycofe (a). Ces hommes ambitieux qui vouloient mettre le peuple dans leurs intérêts , affectoient peut être de favoriser une opinion , dont ils ne faisoient pas dans le fond beaucoup de cas.

Au reste Montagne a eu tort d'attaquer comme il l'a fait au chapitre douzième de ses Essais , la possibilité de la résurrection , sous prétexte de combattre la doctrine de Platon , sur le bonheur préparé aux justes dans la vie future. Dans cet endroit s'élevant à ce sujet contre les promesses de ce Philosophe , » Si pour nous rendre capables de » ces choses , dit-il , on réforme & rechan- » ge notre être , ainsi que tu nous dis , Pla-

(a) *Credunt animas omnes immortales ; improbas sempiterno carcere claudi , bonos solos in aliud corpus transire.* Joseph. De Bel. Jud. lib. 2. cap. 8. Voyez le même Auteur , *Antiq. Jud. lib. 18. cap. 1.* Peut-être dans ces deux endroits Joseph ne veut-il dire autre chose , sinon que , selon la doctrine des Pharisiens , les Justes seuls ressuscitoient ; ce qui a été le sentiment de quelques Saints Peres.

» ton , ce doit être d'un si extrême change-
 » ment , & si universel , que par la doctrine
 » Physique , ce ne sera plus nous : ce sera
 » quelque'autre chose qui recevra ces ré-
 » compenses : car ce qui est changé , est dis-
 » sous , & par conséquent périt (a). « En
 effet , continue Montagne , suivant le sen-
 timent de Lucrece (b) , en supposant que la
 même matiere dont nos corps étoient com-

(a) Quod mutatur enim dissolvitur ; interit
 ergo.

Lucret. lib. 3.

(b) Nec si materiam nostram conlegerit
 ætas
 Post obitum , rursùmque redegerit ut sita
 nunc est ;
 Atque iterùm nobis fuerint data lumina
 vitæ :
 Pertineat quidquam tamen ad nos id quo-
 que factum ,
 Interrupta semel cùm sit repetentia nos-
 tri.

Lucret. ubi suprà.

posés avant la mort , rétablie dans son ancien état & sa forme première , soit de nouveau rappelée à la vie par une seconde introduction de cette ame , qui l'avoit animée auparavant , cependant rien de ce qui auroit appartenu à la première vie , ne regarderoit la nouvelle , & rien de cette dernière n'appartiendrait à la précédente , la mémoire des choses passées ayant été interrompue & anéantie. On passe ce sentiment à Lucrece , qui raisonnant en payen & en disciple d'Epicure , ne pouvoit penser autrement ; mais il n'est pas pardonnable dans Montagne , qui n'a pû ignorer qu'il n'est pas plus difficile à Dieu de rétablir dans nous la mémoire du passé , que de nous ressusciter. Le même Créateur qui nous forma , n'est pas moins puissant pour opérer l'un , qu'il sera fidèle à accomplir l'autre.

CHAPITRE IV.

Idée que les Anciens avoient de la nature de l'ame , quoiqu'immortelle.

» **O**N ignore, dit Lucrece (a), quelle est
 » la nature de l'ame ; si elle a pris naissance avec notre corps, ou si elle lui est
 » infusée au moment de notre naissance ; si
 » elle périt avec lui par sa dissolution, ou
 » si en se séparant de lui, elle va habiter
 » dans l'obscurité des Enfers ; enfin si celles
 » des animaux s'introduisent en leurs corps

(a) Ignoratur enim quæ sit natura animæ :
 Nata sit, an contra nascentibus insinuetur,

Et simul intereat nobiscum morte dirempta ;

An tenebras Orci visat, vastasque lacunas :

An pecudes alias divinitus insinuet se.

Lucret. lib. 1.

» de la même maniere que l'ame passe dans
 » le nôtre. « En effet la plupart des Philo-
 sophes ont été obligés d'avoüer, que cette
 matiere étoit incompréhensible, & que les
 ressorts dont nos corps étoient mus, étoient
 couverts de ténèbres si épaisses, qu'il n'étoit
 pas possible de reconnoître ce qui les faisoit
 agir. Après avoir rapporté leurs opinions
 différentes, Cicéron ajoute qu'il n'y a que
 Dieu seul qui sçache quelle est la véritable.
 Cependant ce que nous venons de rappor-
 ter de l'opinion où étoient les Anciens sur
 l'état de l'ame au sortir de cette vie, ne se-
 ra peut-être pas inutile pour nous aider à
 connoître ce qu'ils pensoient de sa na-
 ture.

Comme les Egyptiens, les Gaulois, les
 Thraces se contentoient de croire l'ame im-
 mortelle, sans raisonner sur la nature de
 cette substance, & qu'ils laissoient à l'ima-
 gination d'un chacun la liberté de se la re-
 présenter telle qu'il lui plaisoit, nous ne

pouvons nous assurer de l'idée qu'ils s'en formoient , que par l'opinion où nous savons qu'étoient ces Peuples sur son état après la mort. Les Thraces , comme nous l'avons dit , s'imaginoient en général aller après cette vie dans un lieu délicieux , où ils jouissoient de toutes sortes de biens. Ces hommes simples & grossiers comptoient sur des plaisirs sensuels , tels que le peuple parmi les Mahométans espere en posséder dans le Paradis du Prophete. Ainsi on comprend d'abord qu'il ne faut point aller chercher chez eux une idée de spiritualité , qu'on a de la peine à trouver chez les Nations même les plus raffinées.

Les Egyptiens , les Gaulois & les autres qui croyoient la Métempsychose , & qui ne mettoient point de différence entre les ames des bêtes & celles des hommes (a) , ne re-

(a) Les Pythagoriciens , & tous ceux qui comme eux s'abstenoient de manger de la chair des animaux , ne le faisoient que par cette raison seule,

gardoient l'ame que comme le principe de la vie , comme une substance qui faisoit vivre & respirer le corps où elle étoit renfermée , & qui privoit de la respiration celui qu'elle abandonnoit : ils n'en avoient point d'autre idée que celle d'une matiere subtile , légère & déliée , qui passoit successivement d'un corps dans un autre ; c'est-à-dire , qui pouvoit entrer , sortir , & être contenue dans un lieu. Cela est si vrai , que les Philosophes qui ont puisé chez les Egyptiens la doctrine de l'immortalité , n'en ont point eu eux-mêmes une idée différente , comme nous allons le faire voir.

Cicéron rapporte sur la foi des livres de son tems , que Phérécides & son disciple Pythagore , auxquels on peut joindre Thales , furent les premiers parmi les Grecs , qui soutinrent que l'ame étoit immortelle

qu'ils craignoient de se nourrir d'une chair animée par leurs semblables. V. Porphyre , *De Abstinent. Animal.*

(a). Mais ils se contentèrent d'établir leur opinion ; & à l'imitation des Egyptiens de qui ils la tenoient, ils n'entreprirent point d'expliquer la nature de cette substance, dont ils soutenoient l'immortalité. Il est vrai que quelques-uns ont attribué à Pythagore d'avoir enseigné que l'ame étoit une harmonie (b) ; mais Cicéron dit précisément (c) que les Pythagoriciens ne s'expliquoient point là dessus, & qu'il n'étoit question chez eux que de nombres & de lignes.

Mais ceux qui dans le même tems raisonnerent sur cette matiere, ne garderent pas le même silence, & voulurent commencer par définir une chose, qui faisoit le su-

(a) *Pherecides Syrus primum dixit, animos hominum esse sempiternos. Hanc opinionem discipulus ejus Pythagoras maxime confirmavit. Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.*

(b) *Pythagoras harmoniam (animam dixit). Macrobius in Somn. Scip. lib. 1. cap. 14.*

(c) *Rationem illi sententiæ suæ non ferè reddebant, nisi quid erat numeris aut descriptionibus explicandum. Cic. ubi supra.*

jet de la question. Empédocle, Parménide, Héraclite, Dicéarque, tous presque contemporains de Pythagore, entreprirent de fixer précisément l'idée qu'on devoit se former de l'ame par une définition juste, qui comprît la nature de cette substance. Ils étudierent beaucoup, ils méditerent, ils voyagerent pour s'en instruire; & après tant d'études, de réflexions & de voyages, ils ne laisserent pas de la définir d'une façon toute différente. (a) Empédocle assura que l'ame étoit un sang subtil; Parménide, qu'elle

(a) On trouve tous les divers sentimens des Philosophes sur la nature de l'ame, rassemblés dans Cicéron & dans Macrobe. Voici les paroles de Cicéron, *Tusc. Quest. lib. 1. Empedocles animum esse censet cordi diffusum sanguinem. Zenoni Stoico animus ignis videtur. Proximè autem Aristoxenus Musicus, idemque Philosophus, intentionem ipsius corporis quandam, velut in cantu & sibilibus, quæ harmonia dicitur. Democritum, magnum quidem illum virum, sed levibus & rotundis corpusculis conficientem animum concursu quodam fortuito, omitamus. Quid de Dicæarcho dicam, qui nihil omnino animum acat esse?*

étoit composée de terre & de feu ; Xénophanes , qu'elle étoit formée de terre & d'eau ; Epicure , qu'elle étoit composée de feu , d'air & d'esprit ; Zenon & Hipparque , qu'elle étoit un feu subtil ; Anaximandre , qu'elle étoit un air très-pur : Hippocrate la confondit avec les esprits animaux : Aristoxene , Philosophe & Musicien , ne la regarda que comme une harmonie : Démocrite dit qu'elle étoit un souffle composé d'atô-

A l'égard de Macrobe , *Plato* , dit-il *in Somn. Scip. lib. 1. cap. 14. dixit animam essentiam se moventem* , *Xenocrates numerum se moventem* , *Aristoteles ἐντελεχειαν* , *Pythagoras & Philolaus harmoniam* , *Posidonius ideam* , *Asclepiades quinque sensuum exercitium sibi consonum* , *Hippocrates spiritum tenuem per corpus omne dispersum* , *Heraclitus Ponticus lucem* , *Heraclitus Physicus scintillam stellaris essentiae* , *Zenon concretum corpori spiritum* , *Democritus spiritum insertum atomis* , *Critolaus Peripateticus constare eam de quintâ essentiâ* , *Hipparchus ignem* , *Anaximenes aëra* , *Empedocles & Critias sanguinem* , *Parmenides ex terrâ & igne* , *Xenophanes ex terrâ & aquâ* , *Boëthius ex terrâ & igne* , *Epicurus speciem ex igne , & aëre , & spiritu mixtam*.

mes très-déliés & très-subtils ; Héraclite , qu'elle étoit une étincelle du feu des astres : Dicéarque soutint qu'elle n'étoit autre chose que le corps même. Il seroit ennuyeux de rapporter tous les sentimens particuliers des Philosophes sur cette matiere : il suffit de dire qu'ils convinrent tous en ce qu'ils donnerent de l'ame une idée corporelle , & que Platon est le premier qui ait , si j'ose m'exprimer ainsi , spiritualisé cette idée. C'est pourquoi nous allons voir comment il s'y prit pour établir un systême , qui eut d'abord beaucoup de Sectateurs , & qui dans la suite a été embrassé généralement de tout le monde.

Il y avoit déjà plus d'un siècle qu'on disputoit parmi les Grecs sur la nature de l'ame , lorsque Platon entreprit de traiter aussi cette matiere. Il étoit allé en Egypte puiser à la source , de même que les autres Philosophes qui l'avoient précédé. Mais les Egyptiens qui lui apprirent des choses curieuses sur

Sur l'Histoire ancienne , ne lui communiquent pas vraisemblablement beaucoup de lumieres sur la question qu'il vouloit agiter ; & il eut besoin d'en trouver de plus grandes dans son propre génie. Il puisa donc dans son propre fond de quoi réussir dans ce qu'il avoit projeté ; & la maniere dont il s'en acquitta lui acquit tant de gloire , qu'on le regarda alors , & qu'on l'a toujours regardé depuis comme le premier des Philosophes (a). Il est le premier en effet qui ait entrepris de donner des preuves de l'immortalité de l'ame. Son système n'est cependant pas absolument aisé à entendre , & ne manque pas d'obscurité. Dans ce tems-là on étoit beaucoup moins accoutumé qu'on ne l'est

(a) Cicéron marque l'estime infinie qu'il faisoit de Platon , en faisant dire à Atticus , *Tusc. Quæst. lib. 1. Errare mehercule malo cum Platone , quem tu quanti facias scio ; & quem ex ore tuo admior , quam cum istis vera sentire. Et plus bas il ajoute : Ut autem rationem Plato nullam afferret , (vide quid hominibus tribuam) ipsâ auctoritate me frangeret.*

aujourd'hui , aux idées claires & distinctes ; un discours brillant & fleuri faisoit aisément passer un raisonnement obscur , & quelquefois faux. Quoi qu'il en soit , je vais tâcher d'expliquer en peu de mots le système que Platon a voulu établir sur la nature de l'ame.

Premierement , pour exprimer l'ame , il s'est servi du mot Grec *Νῆς* , qui signifie *la pensée* , & que les Latins rendent par celui de *Mens*. Ainsi il suppose ce que personne n'avoit dit avant lui , que l'ame & la pensée sont une même chose. Ensuite il soutient que la pensée est immortelle , parce que , selon lui , elle est éternelle ; & il prouve qu'elle est éternelle par cet argument. (a) Ce qui est dans un perpétuel mouvement , & qui n'a reçu ce mouvement de personne , doit être éternel : or la pensée est dans un perpétuel mouvement , & elle n'a reçu ce mou-

(a) *In Phædro.*

vément de personne, parce que, dit-il, on sent bien qu'elle se meut d'elle-même, & qu'elle n'a besoin de personne pour se mouvoir ; donc la pensée est éternelle.

Une autre preuve de Platon pour l'immortalité de l'ame, est celle dont on se sert communément aujourd'hui, c'est-à-dire la simplicité de sa nature. Mourir dit ce Philosophe (a), n'est autre chose que se dissoudre & se corrompre : or l'ame qui est une substance simple ne peut ni se dissoudre, ni se corrompre ; par conséquent elle ne peut mourir.

Voilà en peu de mots le précis des longs raisonnemens de Platon sur la nature de l'ame (b) contenus dans deux Dialogues fort diffus

(a) *In Phædone.*

(b) Ciceron a employé ces deux raisonnemens de Platon au premier livre de ses *Tusculanes*. Voici de quelle manière il rend le premier. *Quod semper movetur, id æternum est : quod autem mortuum affert alicui, quodque ipsum agitur aliunde, quando finem habet mortis, vivendi quoque finem habeat*

& fort embarrassés ; on peut même dire si obscurs, que sans aider beaucoup à la let-

necesse est. Solum igitur quod seipsum movet, quia nunquam deseritur a se, nunquam ne moveri quidem desinit, quia etiam cæteris, quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi. Principiî autem nulla est origo. Nam ex principio oriuntur omnia : ipsum autem nullâ ex re aliâ nasci potest. Nec enim esset id principium, quod gigneretur aliundè. Quod si nunquam oritur, ne occidit quidem unquam . . . Ita fit, ut motûs principium ex eo sit, quod ipsum à se movetur. Id autem nec nasci potest, nec mori. Cum patcat igitur, æternum id esse, quod seipsum moveat, quis est, qui hanc naturam animis esse tributam neget ? Inanimatum enim est omne, quod pulsus agitur externo : quod autem est animatum, id movetur interiore & suo.

Le second argument n'est pas rendu avec moins de force. *Animorum*, dit Cicéron, *nulla in terris origo inveniri potest : nihil enim est in animis mixtum atque concretum, aut quod ex terrâ natum atque fictum esse videatur ; nihil ne aut humidum quidem, aut stabile, aut igneum. His enim in naturis nihil inest, quod vim memoriæ, mentis, cogitationis habeat ; quod & præterita teneat, & futura prævideat, & complecti possit præsentia. Singularis est igitur quædam natura atque vis animi, sejuncta ab his usitatis notisque naturis. Ita quidquid est illud, quod sentit, quod sapit, quod vult, quod viget, cælesse & divinum est, ob eamque rem æternum sit necesse est.*

tre, il n'est pas possible par leur seule lecture de se laisser convaincre de son immortalité. Ainsi il est très-probable, que Caton & les autres qui se sont donné la mort après les avoir lûs, ont eu besoin de quelque raison plus forte & plus persuasive, pour se résoudre à quitter la vie sans regret.

Je ne dis rien de l'ame irascible & de l'ame concupiscible, dont Platon met l'une dans la poitrine, & l'autre dans les entrailles. On conçoit que par-là il entend seulement des propriétés du corps, auxquelles il a bien voulu donner le nom d'ame, puisque, selon lui, l'ame n'est véritablement autre chose que la pensée, qu'il appelle l'ame raisonnable, & qu'il place dans la tête (a). Or cette pensée, ou ame rai-

(a) *Plato triplicem finxit animam : cujus principatum, id est rationem, in capite, sicut in arce, posuit; & duas partes separare voluit, iram & cupiditatem, quas locis disclusit: iram in pectore, cupiditatem subter præcordia locavit. Cic. Tusc. Quæst. lib. I.*

sonnable , est une partie de l'ame universelle du Monde. Car selon Platon & tous les Platoniciens (a) , comme tous les corps particuliers ne sont que des portions de la matiere universelle ; il y a de même une ame universelle , dont sont tirées toutes les ames particulieres. Aussi pour entendre une infinité de manieres de parler de l'ame , dont se sont servis ceux qui ont vécu après Platon , il faut sçavoir que les Platoniciens regardoient l'ame universelle comme une troisième chose en Dieu. Le Pere , ou le Créateur du Monde , le Verbe , ou l'Intellect divin , & l'ame universelle, composoient cette Trinité fameuse, qu'on est aujourd'hui étonné de trouver dans leurs écrits. Voilà pourquoi les Anciens disent si souvent, que l'ame est une portion de la Divinité. On admire ces manieres de parler , qui ne sont cependant , ni si pieuses , ni si admirables qu'on se l'imagine , puisque dans la façon de pen-

(a) Voyez le Timée de Platon , Plotin & Porphyre.

fer des Anciens , elles confondoient l'ame avec la Divinité , l'esprit créé avec l'incrée.

Au reste il n'étoit pas possible que Platon & ses sectateurs eussent d'autres sentimens de l'ame , puisque soutenant qu'elle étoit éternelle , qu'elle n'avoit point de commencement , qu'elle existoit & se mouvoit par elle-même , qu'elle étoit en un mot une nature simple incapable de dissolution & de corruption , qualités qui toutes ne conviennent qu'à la Divinité (a) , il falloit nécessairement , ou que de toutes les ames particulieres ils fissent autant de Dieux , ou qu'ils ne les regardassent toutes que comme des portions d'une même masse , à laquelle ils donnoient ce nom

(a) Aussi Cicéron ne craint-il pas de dire , que Dieu n'est autre chose qu'une ame très-simple , absolument dégagée de la matiere. *Nec verò Deus ipse : qui intelligitur à nobis , alio modo intelligi potest , nisi mens soluta quædam & libera , segregata ab omni concretionem mortali.* Cic. *Tusc. Quæst. lib. 1.*

d'ame universelle , & qui dans leur façon de penser n'étoit en effet autre chose que la Divinité. Telle est encore aujourd'hui l'opinion de tous les Philosophes Persans & Indiens , comme on peut le voir dans la lettre de M. Bernier écrite de Schiras à M. Chapelain , où il prouve que cette doctrine sappe tous les fondemens de la Religion. En effet dans ce sentiment nous serions tous autant de Dieux : par conséquent il seroit ridicule de dire , que nous nous serions imposés à nous-mêmes un culte qui ne s'adresseroit qu'à nous , & que nous aurions imaginé un Paradis & un Enfer , dont l'un ne nous regarderoit point , tandis que nous serions assurés de l'autre.

Après tout ce qui a été dit , il est inutile de s'arrêter ici à montrer ce que tout Lecteur apperçoit comme moi , que cette preuve triomphante, cet argument sans réplique, que nos Métaphysiciens modernes se vantent d'avoir imaginé pour démontrer la spiritualité

& l'immortalité de l'ame , n'est précisément autre chose que le raisonnement de Platon, & qu'ils en sont positivement redevables à ce Philosophe. Mais ce que tout le monde ne voit peut-être pas, c'est que leur prétendue démonstration n'est dans le fonds qu'un pur sophisme , & qu'en adoptant le raisonnement du Philosophe Grec , sans oser admettre ses principes, ils se sont jettés dans un labyrinthe de difficultés , dont il leur est impossible de sortir. Pour s'en convaincre , il suffit d'examiner cette preuve si claire & si évidente. La voici.

La matiere est incapable de penser : or il y a en moi quelque chose qui pense ; donc il y a en moi une substance différente de la matiere , & c'est ce que j'appelle esprit. On conçoit que dans cet argument toute la difficulté consiste dans la majeure , ou dans la premiere proposition : car s'il est vrai que la matiere soit incapable de penser , certainement par ce raisonnement l'existence de

l'esprit est parfaitement démontrée. C'est donc ce qu'on ne peut discuter avec trop de soin : sur quoi je prie mes Lecteurs de faire avec moi les réflexions suivantes.

Personne n'ignore qu'en bonne Logique, dans toute proposition il faut connoître les deux termes , le prédicat & le sujet : parlons intelligiblement. On convient que pour nier ou pour affirmer quelque chose d'une autre chose , il faut que toutes deux soient également & réellement connues. Ainsi pour assurer , par exemple , que Dieu est bon , il faut que j'aie nécessairement une idée de Dieu , & une idée de la bonté. Or dans cette proposition : la matiere est incapable de penser , je demande ce que l'on connoît ? Est-ce la matiere ? Nos Métaphysiciens ne manqueront pas d'en convenir ; & ils la définiront d'abord une substance étendue. Mais si je pousse la question plus loin, & que je veuille sçavoir pourquoi ils ne reconnoissent que de l'étendue dans la matiere, ne seront-ils pas

forcés d'avouer , que c'est parce qu'ils n'y connoissent que cela. Grands Philosophes ! est-ce donc là le fruit de tant de méditations & de tant de veilles ? Nous ne connoissons, dites-vous , dans la matiere autre chose que de l'étendue: de ce principe tout autre moins présomptueux concluroit simplement , qu'on ne peut assurer que la matiere pense. Mais ce sentiment est trop bas & trop ingénu pour des Philosophes ; & de leur ignorance ils prétendent faire le fondement d'une vérité incontestable. Nous ne sçavons point , disent-ils, que la matiere puisse penser; donc elle est incapable de penser. Pitoyable raisonnement ! On ne découvre dans la matiere que de la longueur , de la largeur & de la profondeur : j'en conviens ; mais peut-on dès-lors se croire en droit d'en conclure , qu'elle ne renferme que cela? croit-on donc avoir pénétré parfaitement la nature & toutes les propriétés de la matiere ? Si à l'arrivée des Européens en Amérique , quelqu'un

d'eux eût dit aux originaires du pays , en leur montrant un canon , & autant de poudre qu'il peut en tenir dans un grain de mil : en mettant quelques livres de cette poudre dans ce canon , je vais lancer à cinq cens pas un boulet de soixante livres de bale ; les Habitans du nouveau Monde se feroient récriés contre l'impossibilité de cette proposition, & on les auroit traités d'ignorans & de barbares. On eût eu raison : peut-on raisonner de ce qu'on ignore ? Ne tient-il qu'à dire , je ne sçais pas que telle chose se puisse , pour en conclure aussi-tôt qu'elle ne se peut point ? Pour parler affirmativement des effets que la poudre à Canon est capable de produire , il faut d'abord en bien connoître la nature. Mais le raisonnement de nos Métaphysiciens est encore moins pardonnable , que celui de ces Iroquois. Ces Sauvages avoient du moins l'idée d'un boulet de soixante livres : au contraire , non-seulement nos Philosophes ignorent la nature &

toutes les propriétés de la matiere ; ils connoissent encore moins celle de la pensée : enforte qu'il est vrai de dire , qu'ils ont raisonné sur deux choses , qui leur étoient également & parfaitement inconnues.

En effet la pensée est un mode ou une substance. Si ce n'est qu'un simple mode , qui me persuadera qu'elle ne peut convenir à la matiere comme à l'esprit ? Certainement le mouvement n'est point matiere : il n'est ni long , ni large , ni étendu ; & si on lui attribue quelquefois ces propriétés , ce n'est que métaphoriquement , & en tant qu'il est joint à la matiere. Cependant on ne peut nier , que le mouvement qui est une propriété de l'esprit , ne convienne également à ce que nous connoissons sous le nom de corps. Prétend-on au contraire que la pensée est une substance ? Mais cette substance , la distingue-t-on de l'ame , ou veut-on la confondre avec elle , comme Platon ? Si la pensée est une substance distinguée de l'ame ,

voilà dès-lors l'ame , la pensée , la volonté peut-être , trois substances spirituelles distinguées entr'elles , & réunies dans un même corps. Bien plus , si la pensée est une substance distinguée de l'ame , quel rapport sa spiritualité , quoique prouvée , peut-elle avoir avec la spiritualité de l'autre ? Que si de l'ame & de la pensée on ne fait qu'une seule & même substance , il faudra dire que dans l'homme il y a autant d'ames, autant de substances, que de pensées; ce qui est absurde.

Je vais plus loin , & je dis que non-seulement nos Métaphysiciens ignorent la nature de la matiere & celle de la pensée , mais qu'ils ne connoissent pas même celle de l'esprit. Ils en conviennent. Nous ne la connoissons pas positivement , disent-ils : nous ne voyons point l'esprit ; il ne tombe point sous nos sens ; nous n'en avons pas une idée claire , distincte & positive ; en un mot nous ne pouvons pas le définir positivement , & dire précisément ce que c'est. Mais nous le

connoissons du moins négativement, & nous pouvons dire ce que ce n'est pas. C'est-à-dire, que lorsqu'on n'a aucune idée d'une chose, & qu'elle est inconnue, on ne peut pas dire, à la vérité, ce que c'est ; mais que rien n'empêche que l'on ne puisse dire ce qu'elle n'est point ? Je l'avoue ; tout autre qu'un Philosophe s'y seroit mépris, & n'auroit jamais imaginé un si beau secret. Mais je m'en contente ; & de cette distinction frivole de connoissance positive, & de connoissance négative, je conclus que puisque nos Métaphysiciens ne connoissent l'esprit que négativement, puisqu'ils ne peuvent pas dire ce que c'est, mais seulement ce que ce n'est pas, ils ont tort d'assurer qu'il est capable de penser.

Mais avant que d'affirmer d'une chose ce qu'elle est ou ce qu'elle n'est point, ne seroit-il pas à propos de s'assurer préalablement qu'elle existe ? Autrement nous raisonnons en l'air, & nous apprêtons à rire, de même que

ceux qui après s'être beaucoup fatigués à trouver les raisons de quelque événement après de longues & pénibles recherches, sont tout surpris d'apprendre que le fait en question est imaginaire, & n'a jamais eu de réalité. Or je demande quelle preuve la raison peut nous fournir de l'existence de l'esprit ? On dira sans doute, que c'est une conséquence nécessaire de l'existence de la pensée puisque la pensée ne pouvant convenir à la matière, elle suppose nécessairement l'existence d'une autre substance qui ne soit point matière, & dont elle soit l'effet. Or cette dernière substance, nos Philosophes l'appellent esprit. Reprenons ce raisonnement : le voici. La pensée ne peut convenir à la matière ; donc l'esprit existe. Et pourquoi la pensée ne peut-elle convenir à la matière ? C'est, dit-on, parce qu'elle est spirituelle. Ainsi de la nature de la pensée on conclut l'existence de l'esprit ; & de
l'existence

l'existence de l'esprit on infere que telle est la nature de la pensée. Voilà le cercle. Après cela ai-je eu tort d'avancer d'abord, que la prétendue démonstration de nos Métaphysiciens n'étoit qu'un pur sophisme, & une pétition de principe ?

Que seroit-ce, si approfondissant davantage cette question, j'ajoutois que si l'ame humaine est véritablement d'une nature spirituelle, elle ne peut l'être, qu'elle ne soit en même tems un être parfaitement simple ; & que par conséquent, suivant le raisonnement de Platon, de Cicéron & de la raison même, elle est un Ange, elle est Dieu : Que cette distinction qu'on voudroit introduire entre les substances spirituelles, est toute gratuite & sans fondement : Que la simplicité faisant leur essence, & cette qualité n'étant susceptible ni du plus ni du moins, tout être qui la possède & dont elle constitue la nature, doit la posséder dans le

plus haut degré, sans qu'aucun autre puisse jamais être plus pur ou plus simple : Que ces rangs & ces degrés entre les esprits sont par conséquent chimériques & imaginaires : Qu'au reste si malgré ce qu'en dit la raison, il est permis d'imaginer des esprits plus purs les uns que les autres, on peut à bien plus juste titre admettre des distinctions dans la matiere, & croire qu'elle n'est pas toute aussi grossiere, aussi insensible, aussi aveugle que celle que nous connoissons ; & que si ces esprits plus purs peuvent ce qu'un esprit moins pur ne peut point, il n'est pas absurde de penser qu'une matiere plus pure, plus déliée, qui ne tombe point sous nos sens, & dont nous ignorons la nature ainsi que de l'esprit, puisse produire certaines opérations dont la matiere ordinaire & commune nous semble absolument incapable.

Je pourrois encore demander à nos Philosophes, quel est l'emploi de cette ame spirituelle dans le corps humain ? Y a-t'elle

été placée , afin que par ses ordres les esprits animaux coulent dans les membres qu'elle veut mouvoir ? Mais outre quelle ignore le plus souvent l'économie de ce corps qu'elle remue , & que la plûpart des ames ne sçavent pas seulement s'il y a des esprits animaux, ou ce que c'est, prétend-on que ce mouvement que l'ame communique aux esprits, elle l'a d'elle-même & par sa nature ? En ce cas il faut donc en revenir au systême de Platon , & confondre l'ame avec la Divinité. Que si elle reçoit ce mouvement d'ailleurs , de quelle utilité est-elle à l'homme , puisque la cause étrangere qui la meut, est également puissante pour remuer immédiatement la matiere ? On dira sans doute , que l'ame spirituelle a été donnée à l'homme, afin qu'à l'occasion de certaines pensées de l'ame , Dieu soit excité à déterminer le mouvement des esprits. Mais la difficulté revient toujours , puisque pour avoir certaines pensées, ou l'ame a besoin du même concours

de Dieu qui est nécessaire pour déterminer le cours des esprits, enforte qu'il faudra remonter à l'infini pour trouver en quoi elle est utile à l'homme ; ou elle peut les produire indépendamment de ce concours, ce qui l'égale encore à la Divinité, & en fait un être aussi indépendant que Dieu même.

On objectera peut-être que si l'ame n'est pas spirituelle, si elle n'est pas distinguée du corps, si elle est matérielle comme lui, il s'ensuit que le sentiment accompagne toujours le corps, qu'il ne cesse pas même dans les cadavres, & qu'on se flateroit en vain qu'il ne persévérât point après la mort ; & on ne nie pas que cette objection ne pût avoir lieu contre ceux, qui ne regarderoient la vie & le sentiment que comme une vertu répandue dans tous les corps, essentielle au corps, & qui ne peut en être séparée (a). Mais il est évident qu'elle ne prouve rien contre ceux qui regarderoient

(a) Voyez Bayle, au mot DICE'ARQUE, Note (c)

L'ame comme une substance corporelle, à la vérité, mais cependant distincte du corps. En ce cas dès l'instant que cette ame est censée séparée du corps auquel elle étoit unie, on conçoit que dès ce moment tout sentiment doit cesser dans les cadavres.

Il est vrai qu'on peut dire, que puisque cette ame qu'on suppose matérielle est capable de sentiment, il s'ensuit que le sentiment n'est pas moins une propriété essentielle à la matiere, que l'étendue; que par conséquent, comme il ne peut y avoir de corps qui n'ait cette dernière propriété, il n'y a aucune portion de la matiere dans laquelle on ne doive trouver la première; qu'ainsi le sentiment n'est pas moins essentiel à un cadavre, aux pierres, aux métaux, qu'à cette portion de matiere qu'on appelle l'ame, & à laquelle on attribue cette propriété privativement à toute autre. Par cet argument qu'on regarde comme invincible (a), on croit pouvoir dé-

(a) Voyez Bayle, *ubi supra*.

montrer qu'en supposant même que le sentiment n'est qu'une modification du corps, on ne sçauroit dire que la matière puisse cesser de sentir, sans qu'elle perde quelque chose de ce qui lui est essentiel. Car, dit-on, toutes les modalités sont de telle nature, qu'elles ne cessent, que pour faire place à une autre modalité de même genre. Il n'y a point de figure qui soit détruite que par une autre figure, point de couleur qui soit chassée que par une autre couleur. D'où l'on conclut que pour raisonner juste, il faut dire qu'il n'y a point de sentiment qui soit chassé que par un autre sentiment, & que si les esprits animaux n'ont pas hors des nerfs le sentiment qu'ils y avoient, ils ne l'ont perdu, qu'en acquérant une autre sorte de sentiment.

Mais pour sentir d'abord le foible de cette objection que l'on regarde mal à propos comme insoluble, il suffit de faire attention que ce long raisonnement roule

uniquement sur une équivoque , & que rien n'est plus facile que de lever la difficulté, en supposant que le sentiment soit une propriété, non pas de la matiere & du corps en général , mais de telle matiere , de tel corps en particulier , par exemple , de la matiere organisée. Pour fonder cette réponse, il suffit que nous ne connoissions aucun corps organisé qui ne sente point, & aucune matiere , qui sans le secours de l'organisation , soit capable de sentiment. Or , de cette vérité incontestable , il s'ensuit nécessairement que le sentiment ne doit se rencontrer dans aucun corps, qu'autant qu'on le suppose organisé ; que par conséquent les esprits animaux ne peuvent conserver aucun sentiment hors des nerfs , puisqu'outre qu'à leur sortie des nerfs ils cessent eux-mêmes d'être esprits animaux , changeant alors de propriété , je veux dire de mouvement & de figure , ils sont dès-lors privés du secours des organes dans les-

quels se produit le sentiment ; & qu'enfin le sentiment ne doit se rencontrer ni dans la pierre, le bois ou les métaux, ni dans les cadavres. Je ne me suis étendu sur cet article, que pour faire voir que nos Philosophes ont beau se flater d'avoir perfectionné la Métaphysique ; qu'ils ont beau se vanter d'être plus subtils & plus éclairés que les Anciens ; que malgré tout leur sçavoir & toute leur pénétration, ils n'ont rien dit, que ce que Platon avoit dit avant eux sur le sujet dont il s'agit ici ; & qu'au lieu que dans sa façon de penser il raisonnoit conséquemment, ils n'ont fait que déraisonner en voulant accommoder ses raisonnemens à leurs principes.

Je reviens aux Dialogues de ce Philosophe. Ils eurent d'abord beaucoup de succès, & lui acquirent un grand nombre de Disciples. Mais soit que son système sur la nature de l'ame fût inintelligible, soit que l'esprit humain, naturellement porté vers les

choses sensibles , ne pût s'accoutumer à ses raisonnemens abstraits , il arriva qu'il fut fort applaudi sans être entendu , & que la plupart ne pouvant se défaire de l'idée matérielle qu'ils s'étoient toujours formée de leur ame , continuerent de se la représenter comme auparavant.

Jamais le Platonisme ne fut plus en vogue , qu'au tems de l'établissement de l'Evangile ; & jamais les hommes n'ont eu une idée plus grossière & plus imparfaite de la nature de l'esprit. Non-seulement ils ne spiritualisoient point cette substance qui nous anime , ils donnoient même des corps à ces êtres si élevés au-dessus de la nature humaine , aux Anges , aux Démons. Le fameux Philon Juif , en qui on disoit que l'ame de Platon avoit passé , & après lui tous les premiers Chrétiens , parmi lesquels on comptoit d'illustres Platoniciens , tels qu'Athénagore , S. Justin , S. Clément d'Alexandrie , Origenes &c. n'en avoient point d'autre idée , lors-

qu'ils affuroient que les enfans de Dieu , qui au commencement du monde eurent commerce avec les filles des hommes , n'étoient autre chose que les Anges qui habiterent avec les femmes , & que de ce commerce naquirent les Géans ou les Démon^(a). L'esprit de Dieu descendu récemment sur les Apôtres & sur les Disciples , n'en étoit pas mieux connu de ces mêmes hommes , qui venoient d'en être remplis. L'histoire de cet événement , tel qu'il est rapporté au commencement des Actes , ne nous persuade que trop , qu'ils se l'imaginoient seulement comme un vent violent & un feu sub-

" (a) C'étoit l'opinion commune des Peres des premiers siècles. Voici de quelle façon S. Clément d'Alexandrie s'en exprime : Δείγμα σοι τέτων οἱ ἄγγελοι , τῷ Θεῷ τὸ κάλλος καταλειπότες διὰ κάλλος μαραινόμενον , καὶ τοσούτον ἐξ ἑρανῶν ἀποπεσόντες καμαί. *Pædag. lib. 3. cap. 2. V.* le même Pere , *Strom. lib. 3. § 5.* Athenagore , *Apol. pro Christ. Lactance , Div. Instit. lib. 2. cap. 14.* Philon , *lib. de Gig. &c.*

til. Mais pour ne parler ici que de ce qui regarde l'ame, nous allons faire voir que, quoique les premiers Chrétiens eussent une vénération très-particulière pour Platon, qu'ils regardoient comme celui de tous les Philosophes qui eût le mieux parlé de la Divinité, ils n'en comprenoient pas mieux son système, & n'en avoient pas une idée moins grossière & moins matérielle de la nature de l'ame.

Tatien qui dit dans un endroit que les Anges & les Démons sont des substances spirituelles, c'est-à-dire, selon lui, semblables au feu ou à l'air (a); assure un peu plus haut que l'ame est non-seulement corporelle, mais même mortelle. Il ne veut admettre aucune différence entre les bêtes &

(a) Δαίμονες δὲ πάντες σαρκίον μὲν ἔκκευται, πνευματικὴν δὲ ἐστὶν αὐτὸς ἡ σύμπληξις, ὡς πῦρ, ὡς ἄνεμος. Tatian. *Orat. ad Græc. cap. 25.*

les hommes, qu'autant que ceux-ci font habiter Dieu en eux par leur piété (a).

Théophile d'Alexandrie parle de l'immortalité d'une manière assez embrouillée. Cependant il n'est pas impossible de démêler quelle est sa pensée sur ce sujet. Après avoir dit de l'ame, que quelques-uns la croient immortelle, il ajoute que néanmoins on ne peut concevoir que ce qui est immortel ne soit pas Dieu (b).

Saint Justin enseigne positivement & sans détour, qu'on ne doit pas dire que l'ame est immortelle : car, ajoute-t'il, ce qui est immortel est incréé (c).

Saint Irenée ne s'exprime pas moins clairement. Les ames, selon ce Père, ayant commencé d'être, il seroit naturel qu'elles finissent de même; mais Dieu par sa toute-

(a) Idem, *ibid.* cap. 21.

(b) Theophil. *ad Autolyc.* lib. 2.

(c) *Non ipsam (animam) oportet dicere immortalem: quod enim immortale est, & ingenerum esse necesse est.* Justin *Dial. cum Tryph.*

puissance les conserve éternellement (a). Il est inutile d'avertir ici, qu'il est égal de dire que l'ame est mortelle, ou d'affurer qu'elle est corporelle. Tout le monde sçait que l'ame n'est immortelle, qu'autant qu'elle est spirituelle, parce que l'esprit est nécessairement immortel par sa nature : ainsi ce qui est mortel ne peut être esprit. Par conséquent Saint Justin, S. Irenée & Théophile, en disant que l'ame est mortelle, assurent en même

(a) Si qui autem hoc in loco dicant, non posse animas eas, quæ paulò antè esse cæperint, in multum temporis perseverare, sed oportere eas, aut innascibiles esse, ut sint immortales, vel si generationis initium acceperint, cum ipso corpore mori: discant, quoniam sine initio & sine fine, verè & semper idem, & eodem modo se habens, solus Deus est, qui est omnium Dominus. Quæ autem sunt ab illo omnia, quæcunque facta sunt, & fiunt, initium quidem suum accipiunt generationis; perseverant autem & extenduntur in longitudinem sæculorum secundum voluntatem factoris Dei. Et apres avoir rapporté l'exemple du Soleil, de la Lune & des Etoiles, il ajoute: Sic & de animabus & de spiritibus, & omninò de omnibus his, quæ facta sunt, cogitans quis minimè peccabit. Iren. adv. Hær. lib. 2. cap. 64.

tems qu'elle est corporelle.

Il n'est pas étonnant que Tertullien ait fait l'ame corporelle , puisqu'il attribue un corps à Dieu même (a). Il n'avoit vraisemblablement d'autre idée de l'esprit, que celle d'une matiere extrêmement subtile : car voici comment il parle de la Divinité. » Quoi-

(a) Il est difficile de justifier les Peres des premiers siècles sur ce qu'ils ont crû l'ame corporelle. Il est certain que ce sentiment a été très-commun parmi eux. Peut-être pourroit-on dire qu'ils ne lui ont attribué un corps ainsi qu'aux Anges , & quelquefois à Dieu même , que pour donner à entendre que ce n'étoit point un simple mode , une maniere d'être , mais une substance réelle subsistante par elle-même. Peut-être aussi le plus court seroit-il d'avouer qu'ils ont pû se tromper sur cet article. Il n'en est pas de même de ceux d'entr'eux qui ont nié que l'ame fût immortelle. Ceux qui soutiennent aujourd'hui la même opinion se flateroient en vain de leur autorité pour appuyer leur erreur , comme si malgré ce que la Religion enseigne , ces anciens Docteurs de l'Eglise avoient nié l'immortalité de l'ame. Tout ce qu'on peut conclure de ce qu'ils ont écrit à ce sujet , est qu'ils ont nié que l'ame fût immortelle de la maniere dont Dieu est immortel ; c'est-à-dire , nécessairement , par son essence & sa nature , & de la maniere dont

» que Dieu, dit il (a), soit un esprit, qui
 » peut nier qu'il ne soit un corps, l'esprit
 » n'étant autre chose qu'une espèce de corps,
 » accompagné d'une figure qui lui est pro-
 » pre ? « Dans un Traité exprès qu'il a com-
 posé sur l'ame, il prouve par de longs rai-
 sonnemens que cette substance est corpo-
 relle (b) ; qu'elle est de même figure que le
 corps qu'elle habite ; qu'elle est produite en

Platon entendoit cette immortalité, qu'il confon-
 doit avec l'éternité, qui ne convient qu'à la Divi-
 nité seule. En un mot on a lieu de croire que ces
 premiers Peres ont pensé à la vérité que l'ame étoit
 matérielle & mortelle de sa nature ; mais que sou-
 mis à ce que la Religion nous enseigne, ils ont crû
 que Dieu lui avoit accordé l'immortalité par sa
 pure bonté & par sa grace. Si cette Théologie ne
 s'accorde pas avec la Philosophie de nos jours, au
 moins n'a-t'elle rien de contraire à la Doctrine de
 l'Evangile.

(a) *Quis negabit Deum corpus esse, etsi Deus ? Spi-
 ritus enim corpus sui generis in sua effigie.* Tertul.
lib. cont. Prax.

(b) Voyez entr'autres le chapitre 7. où il prouve
 par l'histoire du mauvais Riche que l'ame est un
 corps, puisque celle du mauvais Riche étoit brûlée
 dans l'Enfer. Et n'importe, dit-il, qu'on prenne

nous au moment de la conception par l'amé de nos parens, de même que nôtre corps est engendré par le leur. Il est vrai qu'il dit aussi qu'elle est immortelle; mais il n'entend parler sans doute que d'une immortalité gratuite, & non d'une immortalité d'essence & nécessaire. S. Irenée donne aussi à l'ame une figure corporelle (a).

Arnobé s'empôrte contre Platon, & contre les autres Philosophes qui ont fait l'ame immortelle (b): il dit que c'est un effet de leur orgueil; que l'ame est naturellement mortelle, mais que Dieu la conserve par sa

cette histoire pour une parabole. *Si enim non haberet anima corpus, non caperet imago animæ imaginem corporis, nec mentiretur de corporalibus membris Scriptura, si non erant.* Voyez aussi le chapitre 9. où il donne à l'ame les trois dimensions avec une figure corporelle, & où il dit qu'elle est de la couleur de l'air.

(a) *Per hæc manifestè declaratum est, & perseverare animas, & habere hominis figuram.* Iren. adv. Hær. lib. 2. cap. 63.

(b) Arnob. lib. cent. Gent.

bonté

bonté. Il assure, comme Tertullien, que ce sont les parens qui engendrent le corps & l'ame.

Lactance, après avoir parlé de la diversité des opinions sur la nature de l'ame, établit son système comme une doctrine beaucoup plus raisonnable, & soutient qu'elle est une lumière qui se nourrit de l'humeur du sang, de même que la lumière d'une lampe se nourrit de celle de l'huile (a).

Sans parler de Jamblique, de Porphyre & de plusieurs autres Platoniciens Payens du même tems, ceux qui faisoient profession de cette secte dans le Christianisme avoient

(a) *Alii sanguinem esse dixerunt, alii ignem, alii ventum, unde anima vel animus nomen accepit, quod Græcè ventus ἀνεμος dicitur . . . Videtur ergo anima similis esse lumini, quæ non ipsa sit sanguis, sed humore sanguinis alatur, ut lumen oleo. Et plus bas : Nec tamen in tantum eos falsos esse dicendum est, qui hæc senserunt, ut omnino nihil dixerint. Nam & sanguine simul, & calore, & spiritu vivimus. Sed cum constat anima in corpore his omnibus adunatis, non expresserunt propriè quid esset. Lact. de Opif. Dei, cap. 17.*

une idée toute matérielle de la nature de l'esprit. Pour s'en convaincre , il suffit de lire ce que dit Psellus, qui s'appuyant sur l'autorité des Peres, sur tout de S. Basile, assure que les Anges & les Démonz peuvent être vus & touchés, & qu'on sçait par des faits certains qu'il y en a eu qui se sont brûlés, & qui ont laissé de leurs cendres. Synésius, Evêque de Prolémaïde & grand Platonicien , dit grossièrement , que l'ame a un corps subtil & aérien , avec lequel elle s'envole au Ciel , quand elle quitte son corps grossier & terrestre (a).

Nous aurions un plus grand nombre de preuves de l'idée toute matérielle que les Chrétiens de ces premiers tems avoient de leur ame , si parmi eux un grand nombre s'étoit avisé d'écrire sur cette matiere. Ce que j'ai rapporté plus haut d'un des plus anciens conciles de l'Eglise (b), en nous faisant

(a) Synes. *De insomniis.*

(b) Voyez chap. 3.

connoître l'opinion commune de ceux qui le composoient, doit nous confirmer dans cette pensée. J'ajouterai même, qu'un Concile beaucoup plus célèbre que celui d'Elvire, peut être soupçonné d'avoir eu une idée fort imparfaite de la nature de l'esprit. Je parle du sixième Concile œcuménique, où Sophronius Patriarche de Jérusalem ayant avancé que les ames, ni même les Anges, n'étoient point immortels ni incorruptibles de leur nature, mais seulement parce que Dieu leur a accordé la spiritualité & l'immortalité, le Concile ne l'en reprit point, & ne censura pas sa doctrine.

Mais si l'on confondoit autrefois l'esprit avec la matiere, en se représentant l'ame comme une substance corporelle, on peut dire qu'en récompense on attribuoit aussi à la matiere des propriétés, qu'on a crû depuis ne convenir qu'à l'esprit. On croit aujourd'hui que le corps est incapable d'aucun

sentiment de plaisir ou de douleur (a) : au contraire on s'imaginoit autrefois que le corps seul étoit capable de ces sentimens. Non-seulement les premiers Chrétiens (b) , mais généralement tous les Philosophes , & Platon lui-même, l'ont pensé de la sorte. On croyoit l'ame susceptible de joie , de tristesse , de desir , d'inquiétude; mais à l'égard de ces sentimens vifs qu'on appelle proprement plaisir & douleur, on l'en jugeoit absolument incapable. C'est pour cette raison que parmi les Payens ceux qui ont fait quelque attention sérieuse à ce que l'on disoit de l'autre monde , ne comprenant pas que l'on pût souffrir sans avoir un corps , ont enfin cessé de le croire , & s'en sont moqués, comme Cicéron nous l'apprend (c).

¶ (a) Ce n'est que depuis l'établissement du Christianisme , que cette opinion a prévalu dans l'Ecole.

(b) Voyez ce qui a été dit plus haut de Tertulien , pag. 127. Not. (b).

(c) *Tantumque valuit error , qui mihi quidem jam*

Mais aussi , comme en reconnoissant un Dieu juste , qui doit punir les crimes & récompenser les vertus , on ne sçauroit comprendre comment il peut exercer sa justice, si les ames sont incapables de douleur & de plaisir , la résurrection des corps, qui , comme nous l'avons vû (a), est une opinion tirée de la Théologie des Mages , fut d'abord adoptée par les Juifs, comme un moyen qui remedioit parfaitement à cette difficulté : la Religion Chrétienne cimentée par la mort & la résurrection de Jesus-Christ l'a depuis embrassée , & en a fait le fondement de notre espérance. En effet, la Religion à part, il est certain que les premiers Chrétiens ne donnent point d'autre raison de la nécessité de la résurrection future. Athénagore qui a traité exprès cette matiere, ne dit autre cho-

sublatus videtur, ut corpora cremata cum scirent ; tamen ea fieri apud inferos fingerent , quæ sine corpore nec fieri possent , nec intelligi. Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.

(a) Voyez plus haut chap. 3. pag. 83. Not. (a).

se (a) sinon que Dieu étant juste, doit donner aux uns la récompense qui leur est due, & faire souffrir aux autres la peine qu'ils ont méritée. Tertullien en a parlé de même, en y ajoutant seulement quelques autres preuves, qu'il est inutile d'examiner ici (b).

Ce que nous venons de dire de l'opinion qu'on avoit conservée sur la nature de l'ame, & de l'idée peu spirituelle que l'on continuoit de s'en former long-tems même après l'établissement du Platonisme, doit nous convaincre de l'extrême difficulté avec laquelle le système de la spiritualité de l'ame s'est établi dans l'esprit des hommes. Il fallut renoncer à une manière de penser ancienne, naturelle & facile, pour en embrasser

(a) Athenag. De Resur. mort.

(b) *Hæc erit tota causa, imò necessitas resurrectionis, congruentissima scilicet Deo destinatio judicii, de cujus dispositione dispicias, an utrique substantiæ humanæ dijudicandæ censura divina præsideant, tam animæ, quàm corpori. Quod enim congruit judicari, hoc & competit resuscitari, Tertul. de Resur. carnis, cap. 24.*

une nouvelle, difficile & abstraite. Il fallut soumettre & imposer silence à une imagination rebelle, qui jusques-là s'étoit toujours crûe en droit de former seule & de représenter cette ame, à laquelle on vouloit qu'elle n'eût plus aucune part. Tout cela coûta bien des efforts, & consuma beaucoup de tems. Cependant à force de s'appliquer, de méditer & de raisonner sur cette question, on se dégagea insensiblement de la matiere : peu à peu les esprits se subtiliserent ; & on parvint enfin à se persuader qu'il étoit essentiel à l'immortalité de l'ame, que cette substance ne fût point un corps. Il resta sans doute beaucoup d'hommes, qui conserverent encore leurs images grossieres, puisqu'il s'en trouve meme aujourd'hui de ce caractere. Hippocrate continua d'avoir des sectateurs : Empédocle & Démocrite en eurent de même ; mais Platon prévalut. Son opinion devint la plus générale & la plus suivie ; & non seulement on convint que l'ame

étoit immortelle : on lui accorda aussi la spiritualité , qu'on lui avoit si long-tems refusée (a).

CHAPITRE V.

De ceux qui ont rejeté l'immortalité de l'ame.

P Our donner une connoissance entiere & parfaite de ce que les hommes ont pensé autrefois sur la nature de l'ame , il ne suffit pas d'avoir parlé de ceux qui l'ont crûe immortelle ; il faut encore faire connoître ceux qui lui ont refusé l'immortalité , ou qui du moins ont regardé cette opinion comme fort équivoque & très-incertaine. Si ces derniers sont les moins considérables par leur nombre , ils l'emportent de beaucoup d'ailleurs par leur esprit & par leur mérite.

(a) *Obtinuit non minus de æternitate ejus , quàm de incorporitate sententia. Macrobian. in Som. Scip. lib. 1. cap. 14.*

On est surpris de voir qu'une doctrine aujourd'hui si établie dans le monde a été ou rejetée par des hommes éclairés, ou regardée seulement comme une question douteuse, qui servoit à exercer les esprits, & qui n'a jamais été reçue que par des ignorans & des hommes crédules. On est encore plus étonné d'apprendre que chez des Nations, où l'immortalité étoit établie, il se trouvoit encore des partis nombreux pour l'opinion contraire (a); & que des Peuples presque entiers, après en avoir été imbus pendant plusieurs siècles, l'ont enfin méprisée, & l'ont regardée comme une fable & une chimère.

- Nous avons dit que l'amour propre ayant produit dans le cœur des hommes un desir

(a) C'est ce que Mela nous apprend des Thaces. Après avoir dit que parmi eux, *alii redituras putant animas obeuntium; alii, etsi non redeant, non extinguunt tamen, sed ad beatiora transire*; il ajoute: *alii emori quidem, sed id melius esse, quam vivere.* lib. 2. cap. 2.

confus, une croyance incertaine de l'immortalité (a), la politique avoit établi cette opinion parmi eux comme une vérité constante. Ainsi nous devons commencer par mettre à la tête de ceux qui n'ont point crû l'ame immortelle, ces hommes sages, ces Législateurs habiles, qui étant eux-mêmes les auteurs de son immortalité, ne pouvoient la regarder que comme leur propre ouvrage, Les Historiens qui nous apprennent ces faits, doivent être placés immédiatement après, puisque l'on ne peut imaginer qu'ils ayent été persuadés d'une doctrine, dont ils attribuoient l'invention à d'autres d'une manière toute humaine & toute naturelle. Pouvons-nous penser qu'Hérodote ait crû l'ame immortelle, lorsqu'il assure si positivement, que l'opinion de son immortalité a pris naissance chez les Egyptiens, & que ce sont eux qui l'ont communiquée au reste du monde ? La plupart

(a) Voyez plus haut; chap. 2. & consultez la Note.

des Anciens qui ont parlé de même touchant l'origine de cette opinion , ont-ils pu la regarder autrement que comme une invention humaine , quoiqu'ancienne ? Croirons-nous que Diodore , César , Mela , Strabon , lorsqu'ils nous apprennent l'établissement de l'immortalité chez les Thraces , & chez les Gaulois , aient eu un grand respect pour une doctrine , qu'ils croyoient avoir été introduite par la Politique (a) ? Ceux des Anciens qui , comme je l'ai dit (b) , attribuent à la Politique d'une manière encore plus forte toutes les opinions répandues parmi les hommes touchant une autre vie ,

(a) Il est certain que Diodore , Livre premier , traite de Fables tout ce qu'Orphée avoit débité des Enfers , prétendant que tout ce que ce Poëte avoit dit du Tartare & des Champs Elysées , de l'Achéron , de Charon , de Cerbere , &c. il l'avoit tiré de ce qui se pratiquoit journellement en Egypte dans les funérailles. A l'égard de Strabon , voici ses propres paroles , liv. 15. *Texunt etiam fabulas quasdam , quemadmodum Plato , de immortalitate animæ , & de judiciis , quæ apud inferos fiunt.*

(b) Voyez ci-dessus , chap. 2.

n'en reconnoissoient probablement point d'autre après celle-ci.

Ce n'est pas mon dessein d'examiner ici l'un après l'autre tous les Historiens qui nous restent de l'antiquité ; mais je puis assurer qu'il n'y en a presque pas un seul , qui parût avoir crû l'ame immortelle , si l'on épluchoit ses pensées avec un esprit tant soit peu critique. Lorsque Denis d'Halycarnasse, par exemple , après avoir dit que la vertu n'est point inutile , si l'ame est immortelle , ajoute , comme quelques-uns le disent (a) , ne voit on pas que ces derniers mots marquent un homme plus dans la défiance que dans la persuasion d'une vérité, qu'il ne croit fondée que sur l'opinion de quelques-uns ? Quand Salluste fait dire à César en plein Sénat , que la mort n'est autre chose que la fin des

(a) Εἰ δὲ ἀφθαρτοὶ μέχρι τῆ παντὸς τυγχάνουσιν αἱ ψυχαὶ ἡμῶν ἔσται, καθάπερ ἵκοντάι τινες, ἀποχρῶσα τιμὴ θάνοιτ' αὖ τοῖς ἀρετὴν ἀσκεῖται.
Dionys. Hal. lib. 3.

misères humaines, & qu'après elle il n'y a ni peine à craindre, ni plaisir à espérer (a), ne sent-on pas que c'est-là le sentiment propre de cet Auteur, & qu'il ne pense point autrement, que celui qu'il fait parler ? Tite-Live, Tacite, Suétone, Quinte-Curſe, qui en traitant de la superstition des autres, paroissent en avoir été si éloignés, font remarquer en eux un esprit trop revenu des opinions populaires, pour avoir donné dans celle qu'on regardoit alors comme la principale de toutes, & comme la source & le fondement de toute superstition.

Les Philosophes qu'on peut à juste titre nommer les Evangélistes de l'ame immortelle, puisqu'ils ont répandu dans tout l'univers une doctrine, qui jusqu'à eux avoit été assez peu connue, ont-ils été bien convaincus eux-

(a) *De pœnâ, possum equidem dicere id quod res habet : in luctu atque miseriis mortem ærumnarum requiem, non cruciatum esse ; eam cuncta mortalium mala dissolvere ; ultra neque curæ, neque gaudio locum esse.* Sall. de Bel. Catil.

mêmes de la vérité de ce dogme qu'ils enseignoient ? Pythagore est le premier , qui ait découvert ces mysteres aux Grecs ; il leur a appris que les ames passoient de toute éternité d'un corps dans un autre : il pouvoit peut-être en persuader quelques-uns ; mais lorsqu'il assuroit froidement qu'il se souvenoit d'avoir été coq , il y a beaucoup d'apparence qu'il ne comptoit pas lui-même bien sûrement , qu'il dût être quelque jour autre chose que Pythagore. Je dois même ajouter, que la nouvelle doctrine de ce Philosophe ne laissa pas de trouver des esprits peu crédules , entr'autres un certain railleur , qui voulant le tourner en ridicule , le pria de ne point partir pour l'autre monde sans l'en avertir, parce qu'il le chargerait d'une lettre pour son pere qui étoit mort. Mais Pythagore lui répondit par une raillerie encore plus piquante : car il l'assura qu'il ne pourroit s'acquitter de cette commission , parce qu'il n'iroit point dans le lieu qui sert de demeure aux scélérats.

Tous les Philosophes qui après celui-ci firent de l'ame un sang subtil, un air, un feu, ne devoient pas non plus trop compter sur l'immortalité d'une substance, qui pouvoit s'éteindre ou se dissiper en sortant du corps. C'est pourquoi Socrate avoit raison de railler ceux qui étoient de ce sentiment, de la peur qu'ils avoient de mourir dans un lieu exposé au vent. Mais ce qui va sembler paradoxé, je soutiens que Platon lui-même, ce pere de la spiritualité, cet auteur de l'ame immatérielle, n'a jamais regardé ce qu'il a écrit sur cette matiere, que comme un jeu d'esprit & une pure supposition. Il dit si souvent, & à si peu de distance l'un de l'autre, le pour & le contre, lorsqu'il parle de l'état de l'ame après cette vie, que ceux qui regardent les sentimens de ce Philosophe avec respect, ne peuvent s'empêcher d'en être choqués & scandalisés. Tantôt il est de l'opinion de la Métempsychose (a), tantôt de

(a) In *Phædro*.

celle des Enfers (a), & tantôt de routes les deux il en compose une troisième (b). Ailleurs il avoit imaginé une maniere de faire revivre les hommes (c) qui n'a nul rapport avec aucun autre de ses systèmes. Dans un endroit il condamne les scélérats à rester dans le Tartare pendant toute l'éternité (d); dans un autre, il les en tire au bout de mille ans (e) pour les faire passer dans d'autres corps. Il dégrade les animaux de cette communauté d'ame dont ils avoient joui jusqu'alors avec les hommes, & leur ôte par conséquent l'immortalité; & dans un endroit il dit fort sérieusement (f), que les Cignes

(a) Voyez ch. 3. pag. 63. Not. (a)

(b) Voyez ch. 3. pag. 67. Not. (a)

(c) In Politico. Voyez ch. 3 pag. 81.

(d) Voyez chap 3. pag. 63. Not (a)

(e) Voyez ch. 3. pag. 68. Not. (a)

(f) *Sed ne hæ quidem mihi videntur aves, nec ipsi Cycni, ob dolorem canere: sed ideò, opinor, quòd sint dicatæ Apollini, atque adeo divinandi instinctu quodam prædictæ, cum ea prævideant bona, quæ sunt apud inferos, canunt, magisque eo die delectantur, quàm priori vitæ tempore. Plato, in Phædone.*

chantent

chantent un peu avant leur mort, parce qu'étant des oiseaux consacrés à Appollon, ils annoncent par leur chant les biens de la vie future dans laquelle ils vont entrer. Les contradictions lui sont familières jusques dans la morale. Tantôt il veut que les femmes soient communes; & ailleurs il ordonne qu'on se marie, soumettant à des peines ceux qui ont atteint l'âge de trente-cinq ans sans entrer dans le mariage. Quelquefois il vante Homère, & le cite avec éloge; il le décrie ensuite, & le bannit de sa République. En un mot tout est traité chez lui d'une manière problématique, incertaine, peu décidée, & qui laisse à ses Lecteurs un juste sujet de douter qu'il ait été lui-même persuadé le moins du monde de la vérité de ce qu'il avançoit.

Il faut que la question de l'immortalité de l'âme soit dangereuse à approfondir: car jamais il ne s'est vu un plus grand nombre d'incrédules & d'athées parmi les Grecs,

qu'au tems où cette question y étoit le plus agitée. Tandis que ceux qui reçoivent ordinairement une opinion sans l'examiner, se laissoient persuader que leur ame étoit immortelle, les hommes d'un esprit moins facile à convaincre donnoient dans un sentiment tout contraire. Hippocrate, Dicéarque, Epicure & une infinité d'autres, refusèrent à l'ame cette immortalité, qu'on vouloit lui attribuer. Protagore composa exprès un livre pour la combattre (a), & ce livre traitoit de ce qui se passe dans les Enfers. Dans ce tems parurent ces fameux Athées, qui osèrent se roidir contre le torrent des opinions populaires, & les réfuter par leurs raisonnemens; un Evhemere, un Théodore, un Diagoras si connu par ses bons mots impies (b); un Hippon de Melos, qui

(a) ἡλεῖ ἑ τε μηδὲν εἶναι ψυχὴν παρὰ τοὺς αἰσθητοὺς. Diog. Laërt. in *Protag.*

(b) Quid Diagoras, Atheos qui dictus est, postea-
que Theodorus? nonne aperte naturam Deorum justu-

fit trophée de son athéisme même après sa mort, en ordonnant que l'on mît sur son tombeau cette Epitaphe composée par lui-même : *Ci-git Hippon , que la Parque , en le privant du jour , a rendu semblable aux Dieux immortels (a).*

L'homme le plus illustre qui fût alors parmi les Grecs, Périclès, ne fut que trop soupçonné d'être dans les mêmes sentimens qu'Anaxagore & Aspasia. Le premier étoit son ami intime, & fut condamné à l'exil pour cause d'impiété : l'autre étoit sa Maîtresse ; & il ne la tira du danger qu'elle

lerunt ? Cic. De Nat. Deor. lib. 1. & lib. 3. Diagoras cum Samothraciam venisset, Atheos ille qui dicitur, atque ei quidam amicus: Tu qui Deos putas humana negligere, nonne advertis ex his tabellis pictis, quàm multi votis vim tempestatis effugerint, in portumque salvi pervenerint? Ita fit, inquit: illi enim nusquam picti sunt, qui naufragium jecerunt, in marique perierunt.

(a) ἵππωνος τόδε σῆμα, τὴν ἀθανάτοις Θεοῖσιν ἴσθαι ἐποίησεν μοῖρα καταβήμενον.

Clemens Alex. Cohort. ad Gent.

couroit, qu'à force de prières & de larmes (a). Alcibiades son neveu, qui avec une troupe de jeunes débauchés des premières familles d'Athenes traita les saints Mysteres avec le dernier mépris (b), fit assez voir par cette action, qu'il se trouvoit des incrédules ailleurs que chez les Philosophes. Rien ne prouve davantage combien étoit grand parmi les Grecs le nombre de ceux qui doutoient de l'immortalité, que la maniere peu respectueuse & toute prophane avec laquelle ils traitoient leurs Dieux en plein Théâtre (c). On se jouoit & on se moquoit de ces mêmes Divinités, dont on auroit dû tout craindre & tout espérer après la mort, si on eût crû l'ame immortelle. Le peuple assistoit à ces spectacles; il y assistoit avec plaisir, & applaudissoit à ces libertés.

(a) Voyez Plutarque, *in Pericle*.

(b) Voyez Cornel. Nepos, *in Alcibiad. n°.* 3.

(c) Voyez les Comédies d'Aristophanes.

Il est arrivé aux Romains la même chose qu'aux Grecs. Tant qu'ils ont vécu dans la simplicité, sans raisonner sur la nature de l'ame, ils l'ont crûe immortelle : aussi-tôt que leur esprit s'est raffiné, ils ont cessé de le croire, & ils ont de beaucoup surpassé les Grecs en incrédulité. Comme ils avoient un jugement solide, on trouve presque partout dans leurs écrits cette raison incompatible avec les fables, & toujours d'accord avec la nature (a). Rien n'est plus commun, par exemple, que de rencontrer chez eux cette réflexion qui vient si naturellement à l'esprit, que ce qui n'a pas toujours été, doit de même cesser d'être.

(a) Il n'est pas surprenant que dans des siècles éclairés les Romains ayent eu mauvaise opinion de la Religion de leurs Peres. Elle étoit remplie de tant d'extravagances, que les dogmes ridicules qu'elle enseignoit, donnoient aux gens de bon sens un juste sujet de douter des vérités mêmes qu'elle avoit adoptées.

„ La mort n'est rien, dit Lucrece (a), &
 „ ce qui la suit ne nous intéresse point.
 „ Comme ce qui s'est passé avant nous ne
 „ nous importoit gueres: ainsi ce qui nous
 „ arrivera après cette vie ne nous touchera
 „ pas davantage. « Ailleurs (b) il compare
 le tems qui a précédé notre naissance avec
 celui qui doit suivre notre mort, & dit que
 l'un de ces tems ne nous regarde pas plus

(a) Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet
hilum;

Et sicut anteacto nil tempore sensimus æ-
gri,

Ad conflegendum venientibus undique
Pœnis:

Sic ubi non erimus, cum corporis atque
animæ

Disidium fuerit

Lucret. lib. 3.

(b) Respice autem quàm nil ad nos anteacla
vetustas

Temporis æterni fuerit, quàm nascimur
antè.

que l'autre. C'est la pensée de Sénèque le Philosophe. » Vous n'avez point été, dit-il » (a), vous ne serez point ; c'est la même » chose : l'un & l'autre de ces tems est étranger pour vous. «

Cicéron est du même sentiment. » Un esprit ferme & éclairé, dit-il (b), est sans inquiétude : il méprise la mort, qui remet les hommes au même état où ils étoient avant que de naître. « Dans un autre endroit, parlant à des Juges, il ne craint point de dire que tout ce que nous perdons à la

Hoc igitur speculum nobis natura futuri
Temporis exponit post mortem denique
nostram.

Ibid.

(a) *Hæc paria sunt, non eris, nec fuisti: utrumque tempus alienum est.* Sen. Ep. 77. Voyez le passage de ce Philophe cité chap. 2. pag. 45. Not. (a).

(b) *Robustus animus & excelsus omni est liber curâ & angore, cum & mortem contemnit, quâ quæ affecti sunt, in eâdem causâ sunt, quâ antequam nati.* Cic. De Fin. bon. & mal.

K iiij

mort , est de devenir insensibles à la peine (a).

Pline étend davantage la première pensée, & parle ainsi de l'immortalité avec son bon sens ordinaire (b). » Ce qui suit notre » dernier jour est de même nature que ce » qui a précédé le premier : le corps & l'a- » me n'ont pas plus de sentiment après la » mort , qu'ils en avoient avant la naissan- » ce. Mais la vanité humaine portant ses » vûes jusques dans l'avenir , a imaginé une

(a) *Nunc quidem quid tandem illi mali mors attulit ? Nisi forte ineptiis ac fabulis ducimur , ut existimemus illum apud inferos impiorum supplicia perferre . . . Quæ si falsa sunt , id quod omnes intelligunt , quid ei tandem aliud mors eripuit , præter sensum doloris ? Cic. pro Cluent.*

(b) *Omni bus à suprèma die eadem , quæ ante primum ; nec magis à morte sensus ullus , aut corporis , aut animæ , quàm ante natalem. Eadem enim vanitas in futurum etiam se propagat ; & in mortis quoque tempora ipsa sibi vitam mentitur , aliàs immortalitatem animæ , aliàs transfigurationem , aliàs sensum inferis dando , & manes colendo . . . Ceu verò illo modo spirandi ratio homini à cæteris animalibus distet. Plin. Hist. lib. 7. cap. 56.*

» autre vie après celle-ci , & s'est promis
 » l'immortalité , soit par le moyen de la
 » Métempsychose , soit en inventant des En-
 » fers où l'on dût être encore capable de
 » sentiment. De-là est venu le respect qu'on
 » a pour les Dieux qui y président : comme
 » si les hommes avoient une vie différente
 » de celle des animaux. «

Mais le Poëte Sénèque est celui de tous ,
 qui a tourné cette pensée avec le plus de for-
 ce & d'énergie. C'est dans une de ses Tragé-
 dies, où des Chœurs s'entretiennent ainsi : (a)
 » Est-ce une vérité, dit une partie du Chœur,
 » ou une fable inventée pour séduire les
 » esprits timides, que les ames vivent après

(a) Verum est ? an timidos fabula decipit ?

Umbras corporibus vivere conditis.

An toti morimur , nullaque pars manet

Nostri ?

Post mortem nihil est , ipsaque mors ni-
 hil ,

Velocis spatii meta novissima.

» être séparées de leurs corps ? ou bien de-
 » vous-nous croire que l'homme tout en-
 » tier est la proie de la mort, & qu'il ne
 » reste rien de lui après cette vie ? « A
 quoi l'on répond : » Il n'y a rien à attendre
 » après la mort : la mort même n'est rien ,
 » que le terme & la fin d'une vie très-
 » courte. Renoncez à tout espoir , bannis-
 » sez toute crainte. Voulez-vous sçavoir
 » où vous irez après la mort ? Ce sera dans
 » ce même séjour qu'occupent ceux qui ne
 » sont pas encore nés. L'ame & le corps
 » meurent de compagnie : la mort n'épargne
 » pas plus l'un que l'autre. « Un autre
 Poëte exprime la même pensée en deux

Spem ponant avidi, solliciti metum.

Quæris quo jaceas post obitum loco ?

Quo non nata jacent

Mors individua est, noxia corpori,

Nec parcens animæ

Senec. *Troad. Act. 2.*

mots. » Tout retourne , dit-il (a) , à son
 » premier être : ce qui étoit rien redevien-
 » dra rien. «

J'avois oublié d'avertir , que de tout
 tems on a été si convaincu de la vérité de
 cet axiome , que jamais ni Pythagore , ni
 Platon , ni aucun autre des Anciens , n'a
 prétendu que l'ame fût immortelle , qu'en
 la supposant éternelle , & qu'en parlant de
 sa nature , ils ont toujours confondu les
 termes d'immortalité & d'éternité. Les
 Chrétiens sont les premiers , qui n'osant
 avouer que l'ame fût éternelle , ont soutenu
 qu'elle étoit immortelle , quoiqu'elle eût
 eu un commencement. Mais en même tems
 ils ont reconnu , comme nous l'avons vû
 (b) , que cette immortalité étoit une pure

(a) Ortus cuncta suos repetunt , matremque
 requirunt ;

Et redit ad nihilum quod nihil ante fuit.

(b) Voyez le chapitre précédent , pag. 122. &
 suiv.

grace de Dieu, & que naturellement l'ame devoit finir avec le corps, ayant commencé avec lui.

Pour ne point entasser une infinité de passages d'Auteurs Latins, qui signifient tous la même chose, il suffit de dire qu'on trouve par-tout chez eux une supériorité d'esprit, qui leur fait rejeter avec mépris toutes les opinions vulgaires. L'un nous exhorte à nous défaire de cette malheureuse crainte de l'autre monde (a), qui empoisonne toutes les douceurs de la vie, & ne laisse goûter aucun plaisir pur & véritable. L'autre se récrie, dans le calme intérieur

- (a) Et metus ille foras præceps Acherontis
 agendus,
 Funditùs humanam qui vitam turbat ab
 imo,
 Omnia suffundens mortis nigrore, neque
 ullam
 Esse voluptatem liquidam puramque relin-
 quit.

Lucret. *lib.* 3.

que ressent un esprit dégagé des vains préjugés : (a) » Heureux celui qui remontant à » la source des choses , s'est défait de toute » crainte, qui se rit du destin , & a mis sous » les pieds les frayeurs de l'insatiable Acheron. « Celui-là fait compliment à un ami de ce qu'il a un esprit philosophe (b), exempt des craintes de la mort , & qui méprise tout ce qui se dit des sorciers , des songes , des prodiges , des esprits & des lutins. Cet autre se

(a) Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes , & inexorabile fatum

Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis
avari !

Virgil. *Georg. lib. 2.*

(b) Caret tibi pectus inani
Ambitione, caret mortis formidine, &
irâ.

Somnia, terrores magicos, miracula, fagas,

Nocturnos lemures, portentaque Thestälä
rides.

Horat. *lib. 2, Ep. 2.*

moque de la sorte crédulité de ceux qui sont effrayés de tout ce qu'ils entendent débiter de l'autre monde (a), quoique, selon lui, ce ne soit qu'une fable inventée à plaisir par les Poètes. Tous enfin ne parlent presque jamais de l'autre vie, qu'ils n'y joignent l'épithète de fabuleuse (b).

Ce n'étoient pas seulement les plus il-

(a) O genus attonitum gelidæ formidine mortis,

Quid styga, quid tenebras & numina vana
timetis,

Materiem vatum, falsique piacula mundi ?

Corpora sive rogos flammâ, seu tabe
vustas

Abstulerint, mala posse pati non ulla
putetis.

Ovid. *Metam. lib. 15.*

(b) Jam te premet nox, fabulæque manes.

Horat. *lib. 1. Od. 4.*

An ficta in miseras descendit fabula
gentes ?

Propert. *lib. 3. El. 5.*

lustres d'entre les Romains par leur esprit & par leur mérite, qui rejettoient la fable de l'autre monde, un César, un Cicéron, un Atticus, un Virgile, un Horace : la chose étoit presque générale. Il étoit si commun parmi eux d'en parler avec mépris, qu'il eût été étonnant que la crédulité des particuliers eût pû tenir contre l'opinion publique. On en faisoit même des sujets de Comédies, qui apparemment réjouissoient le peuple plus qu'elles ne l'effrayoient. Suétone nous apprend (a) que le jour que Caligula fut tué, on préparoit pour la nuit suivante un spectacle qui auroit représenté

. Tanara, & aspero
Regnum sub domino, limen & obsidens
Custos non facili Cerberus ostio,
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par sollicito fabula somnio.

Senec. Troad. Act. 2.

(a) *Parabatur & in noctem spectaculum, quo argumenta inferorum per Ægyptios & Æthiopes explicarentur. Sueton. in Caligula.*

les Enfers Poëtiques, & que la pièce devoit être jouée par des Egyptiens & des Ethiopiens. Tout cela produisoit son effet dans les esprits, & achevoit de désabuser les hommes d'une opinion, qui les avoit préoccupés pendant si long-tems. Si nous en croyons Cicéron (a), on ne voyoit point de vieille, si tremblante & si imbécile qu'elle fût, qui eût peur de tous les contes qu'on faisoit & que l'on croyoit autrefois au sujet de l'autre monde. Juvénal prétend même (b) que les enfans à peine sortis d'en-

(a) *Quæ anus tam excors inveniri potest, quæ illa, quæ quondam credebantur apud inferos, portenta per-
timeſcat? Cic. De Nat. Deor. lib. 2. & dans ſes Tuſ-
culanes, liv. 2. après qu'il a dit à Atticus: Dic,
quæſo, num te illa terrent triceps apud inferos Cerbe-
rus, Cocyti fremitus, tranſveſtio Acheruntis, Tan-
tale, Sisyphæ, Minos & Rhadamante? Hæc fortasſè
metuis, & idcirco mortem cenſes eſſe ſempiternum
malum; Atticus lui répond: Adeone me delirare
cenſes, ut ita eſſe credam? Quis eſt enim tam excors,
quem iſta moveant?*

(b) *Eſſe aliquos manes, & ſubterranea regna,*

tre les bras de leurs nourrices , regardoient déjà avec mépris tout ce qui s'en débitoit. Il y a sans doute de l'exagération dans ce que ces deux Auteurs nous apprennent ; & il est probable qu'il se trouvoit encore de leur tems des gens simples & crédules , qui pensoient au sujet de l'autre vie , comme on avoit pensé avant eux. Dans plusieurs la force des premières impressions pouvoit l'emporter sur celle du raisonnement. Outre cela un siècle a beau être éclairé ; on sçait qu'il s'y rencontre toujours des esprits foibles , à qui la timidité tient lieu de la plus forte conviction. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter que le plus grand nombre des Romains ne fût alors bien revenu de ce qu'on appelle préjugés & opinions populaires sur ce qui regarde l'autre vie , & que par conséquent on ne fût fort éloigné de

Nec pueri credunt, nisi qui nondùm ære
lavanantur.

Juven. Sat. 2.

Partie II.

L

croire encore l'immortalité. C'est ainsi que des hommes moins crédules regardoient la Religion de leurs peres comme une sottise & une fable , que la simplicité & l'ignorance avoient enfantée (a).

Au reste cette maniere de penser ne rendoit les hommes ni plus méchans ni plus injustes. Plusieurs entre les Thraces nioient l'immortalité de l'ame ; les Grecs étoient assez partagés sur cette question ; du tems de Cicéron & de Sénèque , les Romains s'en moquoient assez ouvertement : cependant nous n'apprenons point , que ni les Thraces qui nioient l'immortalité , ni les Grecs qui en doutoient , ni les Romains qui la regardoient comme une fable , fussent ou plus amis du vice , ou moins zelés pour les bonnes mœurs , que ceux qui soutenoient l'opinion contraire. Le plus zelé partisan d'une autre vie eût il été plus tempérant qu'Epicure , qui se contentoit pour son ordinaire

(a) Voyez ci-dessus , pag. 149 . Not. (a)

d'un peu de pain & d'eau, & qui faisoit son régal d'un morceau de fromage (a) ? Si on avoit été autrefois convaincu d'une vérité qu'on a si bien démontrée dans ces derniers tems, je veux dire , que les sentimens de l'esprit n'influent que bien peu sur les mœurs & sur la conduite , peut-être se feroit-on moins soucié d'établir parmi les hommes une opinion , qui sans les rendre de beaucoup meilleurs , les rend seulement plus misérables par l'inquiétude qu'elle leur cause. Tous ceux dont nous venons de parler, & une infinité d'autres dont nous n'avons rien dit , étoient délivrés de cette inquiétude. Ils ne songeoient qu'à couler doucement leurs jours , éloignant de leur esprit tout ce qui en auroit pû troubler la paix. Ils regardoient la vie comme un présent de la nature , jouissant de ses agrémens , & suppor-

(a) Les SS. Peres eux-mêmes & les Ecrivains Ecclésiastiques ont fait l'éloge de la tempérance d'Epicure.

tant les peines. Ils la comparoient à une table chargée de différens mets , qu'on peut quitter sans regret lorsqu'on est rassasié ; & ils en attendoient avec tranquillité le dernier moment , qu'ils croyoient devoir être pour eux la fin de toutes choses.

C O N C L U S I O N.

De tout ce qui a été dit jusqu'ici il semble qu'on peut conclure , qu'on n'a pû encore parvenir à démontrer l'immortalité de l'ame. Delà on pourroit peut-être inférer , qu'elle ne se peut prouver par les lumieres de la raison , puisque tant de sçavans hommes , tant de génies sublimes n'y ont pas réussi , après y avoir travaillé pendant tant de siècles ; qu'elle est donc au dessus de la raison ; & que par conséquent tant que nous ne consulterons que ce que nous dicte celle-ci, nous ne verrons dans nous rien que de mortel & de périssable.

En effet , à ne consulter que nos foibles lumieres , l'homme est produit en la même maniere que les autres animaux : il croît comme eux en force , en subtilité & en industrie ; il tire comme eux sa nourriture de la terre ; & comme eux il se réunit par la mort à la poussiere , à laquelle il doit également son origine. Son ame est tellement dépendante de son corps , que l'état de l'un décide de celui de l'autre. Un corps bien ou mal constitué (a) , le climat dans lequel on est né (b) , l'air qu'on y respire (c) , la boisson dont on use , la nourriture que l'on prend , une vie molle ou laborieuse , influent également sur le corps & sur la raison.

(a) *Ipsi animi magni refert quali in corpore locati sint : multa enim e corpore existunt , quæ acuant mentem , multa quæ obrundant. Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.*

(b) *Plaga cæli non solum ad robur corporum , sed etiam animorum facit. Veget. lib. 2.*

(c) *Athenis tenue cælum , ex quo etiam acutiores putantur Attici ; crassum Thæbis : itaque pingues Thebani , & valentes. Cic. ubi supra.*

L'homme blanc pense tout différemment du noir , & l'Américain de l'Européen, le jeune du vieux, celui qui est agité d'une passion, de celui qui raisonne tranquillement & de sang froid. Quelle que soit l'union de cette ame avec le corps , elle est telle , que tous deux se fortifiant également par degrés, arrivés qu'ils sont à l'état de perfection , ils déclinent , vieillissent & s'affoiblissent également (a). Si le corps est malade , la raison l'est à proportion (b); elle languit dans la langueur du corps , & recouvre avec lui sa vigueur & sa force (c): en un mot le corps ne reçoit aucune altération , qu'elle n'influe également sur l'ame.

(a) Pariter gigni cum corpore , & unâ
Crescere sentimus , pariterque senescere mentem.

Lucret. lib. 3.

(b) Vis morbi distracta per artus ,
Turbat agens animam *ibid.*

(c) Mentem sanari corpus ut ægrum
Cernimus , & flecti medicinâ posse videmus.
ibid.

Ce sont ces considérations , qui ont déterminé Lucrece à penser que l'ame est corporelle (a), sujette qu'elle est à toutes les vicissitudes du corps; Vanhelmont à dire, que l'ame immortelle n'a aucune part aux fonctions du corps , & est ensevelie en nous durant notre vie, ce qui est la réduire à un véritable anéantissement ; & d'autres en très-grand nombre à soutenir qu'elle n'est en effet autre chose , que le mouvement & l'intelligence , qui procède dans notre cerveau de l'arrangement de ses organes ébranlés par les esprits animaux. C'est ce qu'ils ont appelé une harmonie , un accord parfait de toutes les parties du corps , le sens des sens, une lumière qui luit dans notre cerveau , & qui y est entretenue par ce feu subtil qui s'y porte à chaque instant à la faveur de la cir-

(a) . . . Corpoream naturam animi esse necessesse est ,

Corporeis quoniam talis istuque laborat.

ibid.

culution du sang. C'est ce que quelques autres ont nommé un esprit divin & universel répandu dans toute la nature, dans toute l'étendue de la terre, de la mer, & dans les espaces immenses des Cieux ; qui n'est pas plus propre à l'homme, qu'au reste des animaux, & de qui les uns & les autres reçoivent à leur naissance les esprits subtils qui les animent (a). Ainsi, selon eux, il est vrai de dire en général que la matiere ne pense point, qu'elle est muette, aveugle & insensible ; mais il n'est pas moins constant, disent-ils, que telle matiere en particulier est capable de penser,

(a) Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractus que maris, cœlumque
profundum.

Hinc pecudes, arminta, veros, genus omne
ferarum,

Quemque sibi tenues nascendo arcesse vitas.

Scilicet huc reddi, atque illinc resoluta re-
ferri

Omnia, nec morti esse locum

Virgil. *Georg. lib. 4.*

capable de vie, d'intelligence & de sentiment. Or cette matiere particuliere est, ajoutent-ils, la matiere organisée, dans laquelle s'opere tout cela, lorsque cette activité n'est point interceptée par les nuages & les vapeurs du sommeil, d'une fièvre, de l'ivresse, ou par quelqu'autre cause étrangere. On ne peut donc pas avancer, continuent-ils, que la matiere en général, ou telle portion de matiere en particulier, soit la pensée, l'intelligence ou la vie: lui attribuer le sentiment, le discernement & la raison, ce seroit prendre l'ombre pour le corps. Mais il n'est pas moins vrai que la raison, le discernement & le sentiment se forment & résultent nécessairement de l'accord de cette même matiere organisée. Et c'est parce que ces organes sont également propres de l'homme & de la bête, qu'ils leur attribuent une ame commune, également capable des mêmes opérations, autant que le permet le plus ou le moins de perfection dans ces organes ;

également mortelle , dans ce sens , que par la mort cette ame est détruite comme le corps au regard de chaque individu qu'elle animoit ; mais immortelle par rapport à la masse générale de la matiere, à laquelle elle se réunit alors, sans perdre la faculté de pouvoir être organisée de nouveau , & produire les mêmes opérations pendant toute l'éternité.

Quoi qu'il en soit de ces différens systèmes, par où l'esprit humain a crû pouvoir rendre raison de ce qui est pour lui inexplicable, avouons de bonne foi que la nature de notre ame est supérieure à toutes les foibles lumieres de notre génie, que notre raison s'y perd ; & à l'égard de son immortalité , confessons ingénument avec Montagne, *que Dieu seul nous l'a dit , & la foi. Car cette leçon n'est pas de nature & de raison ; & qui retâtera son être & ses forces & dedans & dehors , & verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ni faculté , ni efficace , qui*

sente autre chose que la mort & la terre. Re-
connoissons que l'espérance de notre im-
mortalité future est fondée uniquement sur
les promesses & la résurrection du Sauveur;
& disons hardiment avec l'Apôtre , sans
craindre de nous tromper: » Si Jesus-Christ
» n'est pas ressuscité , la croyance où nous
» sommes d'une vie future, est vaine & sans
» fondement (a). « Mais aussi Jesus-Christ
étant vraiment ressuscité , comme il n'y a
aucun lieu ni aucune raison d'en douter ,
après les preuves sans réplique que la Reli-
gion nous en fournit , nous ne pouvons
plus nous refuser à cette vérité , que nous
attendons une vie future , où nous serons
punis ou récompensés par le juste juge de
nos actions bonnes ou mauvaises.

Du reste, comme dans la premiere Partie
 de cet Ouvrage j'ai traité assez au long de ce

(a) *Si non surrexit Christus , vana est fides ves-*
tra. 1. Cor. 15. 17.

que les Anciens ont pensé sur l'antiquité du Monde , peut-être seroit-on curieux de savoir ce qu'on doit en croire , & à quoi l'on peut se fixer sur cet article. C'est ce que je me propose d'examiner dans le Traité qui suit. J'espère y démontrer , d'un côté, qu'il est extravagant de croire avec quelques Anciens que le Monde soit éternel ; de l'autre, que de vouloir fixer , je ne dis pas avec Moïse , mais avec tous nos Chronologistes modernes, l'époque de l'origine de cet Univers , c'est une entreprise également ridicule & chimérique.

F I N.

ESSAI

SUR LA CHRONOLOGIE.

L'Incertitude & les variations de tous les Philosophes sont étonnantes au sujet de l'origine du Monde & de son antiquité. On a beau consulter sur cela les Anciens & les Modernes: après les avoir beaucoup lûs & beaucoup étudiés, non-seulement on ne trouve entr'eux aucune conformité sur cet article; on est même obligé de reconnoître que tout ce que les uns & les autres ont pensé sur ce sujet, est si frivole & si absurde, qu'il est surprenant que des gens d'esprit & de bon sens n'aient pas encore ouvert les yeux sur l'inutilité & sur le faux de tous les systêmes qu'on a imaginés sur cette matière.

A l'égard des Anciens, je ne répéterai
Partie III.

A

(2)

point ici ce qui en a été dit dans la première Partie de cet Ouvrage. On a vû que parmi eux, les uns croyant le monde éternel, se le représentoient comme subsistant de toute éternité dans le même état où nous le voyons aujourd'hui; tandis que les autres persuadés que cet Univers avoit commencé, le regardoient en même tems comme si ancien, qu'ils ne pensoient pas qu'il fût possible de rien dire de certain sur l'instant de son origine. De-là l'extraordinaire & fabuleuse antiquité, que plusieurs Nations se sont attribuée. Chacun donnant carrière à son imagination, & ne voulant céder en ancienneté à aucun de ses voisins, se croyoit en droit de faire remonter la naissance de ses ancêtres jusqu'aux tems les plus reculés. Ainsi les habitans de la Bétique en Espagne se vantoient de conserver les Annales de tout ce qui s'étoit passé chez eux depuis six mille ans (a). Les Indiens de

(a) Voyez le *Traité des Sentimens des Anciens sur le Monde*, chap. 7. pag. 237. N. (a).

(3)

leur côté comptoient six mille quatre cents soixante & un an depuis Bacchus jusqu'à Alexandre (a) ; & les Egyptiens prétendoient avoir l'histoire chronologique de leurs Rois depuis douze à quinze mille ans ; sans compter le regne des Dieux & des Héros, qui, selon eux, en avoit duré dix-huit mille (b). C'étoit déjà faire remonter bien haut l'origine du monde, que de lui donner trente mille ans d'antiquité ; mais cela n'approchoit pas encore de ce qu'en publioient les Chaldéens, qui, lorsqu'Alexandre passa en Asie, assuroient qu'il y avoit déjà plus de quatre cents mille ans qu'ils observoient les Astres (c). En effet, selon Bérofe, Abydené & Apollodore (d), ces Peuples comptoient dix générations, ou dix Rois, depuis le commencement de leur Monarchie jusqu'au

(a) Voyez *ibid.* pag. 206. N. (c) & 207. N. (a).

(b) Voyez *ibid.* pag. 236. N. (a) & (b).

(c) Voyez *ibid.* pag. 10. & suiv. N. (a).

(d) Eusebe, in *Chronic.*

(4)

Déluge ; & ils donnoient au regne de ces Princes cent vingt Sares. Or , selon Eusebe, le Sare Chaldéen étoit de trois mille six cens ans ; d'où il résulte que les Chaldéens comptoient quatre cens trente deux mille ans depuis le premier de leurs Rois jusqu'au Déluge.

Les Modernes de leur côté ont tous de concert rejeté cette antiquité extraordinaire. Il est vraisemblable qu'ils ont eu raison de la traiter de fabuleuse & de chimérique ; mais lorsqu'eux-mêmes ont entrepris de déterminer les années du monde, ont-ils pû convenir de rien ? Personne n'ignore les variations & les contradictions de nos plus habiles Chronologistes , qui depuis deux siècles ont pû à peine venir à bout de s'accorder entr'eux sur la vérité de quelque une des époques anciennes. Cette diversité d'opinions si marquée ne suffit-elle pas pour prouver la vanité & l'inutilité de ces grands Ouvrages , qui leur ont coûté tant de soins

& tant de veilles? Car la vérité est une; elle ne se trouve point dans la division & dans le partage. On croit pouvoir lever cette difficulté, en disant qu'il ne s'agit point du tout ici des variations ni des contradictions des Chronologistes; que s'ils varient sur certaines époques, s'ils ne conviennent pas entr'eux sur le regne de certains Princes, sur le tems où sont arrivés certains événemens mémorables, au moins s'accordent-ils tous à fixer les années du monde & sa durée; qu'en effet sur cet article il n'y a point à se tromper; que nous avons sur cela notre règle qui est certaine, & dont il ne nous est pas permis de nous écarter, & que cette règle est l'Ecriture, dont la chronologie doit servir à déterminer celle de toutes les Histoires & de tous les Peuples. Rien de plus sensé que ce raisonnement. S'il est vrai que la chronologie de l'Ecriture doive & puisse nous servir de règle dans la supputation des tems, il n'y a point à balan-

cer ; c'est-là le point fixe, d'où il faut partir pour regler toutes les époques. Il ne s'agit donc plus ici que de nous assurer de la vérité du principe. Examinons si la chronologie de l'Ecriture est pour nous une regle si sainte, si sûre & si infailible, que nous ne puissions ni nous en éloigner, ni nous tromper en la suivant. Voyons si elle suffit pour décider les contestations dans la matiere dont il est question, & pour fixer un homme sage. Et parce que le sentiment de l'éternité du monde, tout insensé qu'il est, a encore de nos jours plusieurs partisans parmi nous, commençons par en faire voir en peu de mots toute l'absurdité. L'Univers est peut-être beaucoup plus ancien qu'on ne le croit communément ; mais d'imaginer qu'il soit éternel & qu'il n'ait point eu de commencement, c'est le comble de l'extrayagance.

§. I.

De l'Eternité du Monde.

LE monde est-il éternel ? est-il vrai qu'il existe de toute éternité ? Il n'y a point d'homme sage que cette question ne révolte, & qui ne la trouve également ridicule & déplacée. Comme c'est une vérité incontestable, que tout ce qui a commencé d'être, doit naturellement finir, de même personne ne doute que ce qui est sujet à finir, ne doive avoir eû un commencement. Ce n'est point un principe imaginé par les Philosophes, assez sujets à se tromper, & à prendre pour la vérité même ce qui n'en a que l'apparence : il est dans la nature ; & sur ce pied-là, parce que l'expérience nous apprend qu'il n'y a rien dans l'Univers qui ne finisse, il n'y a point aussi d'homme sensé qui ne trouve fort étrange que l'on mette

en question, si ce tout, dont toutes les parties tendent manifestement à leur fin, a eu lui-même un commencement & un principe. On a beau dire qu'il ne se fait rien de rien : on accorde que la chose est impossible dans le cours ordinaire de la nature ; mais vouloir borner la puissance du Créateur ; vouloir le réduire comme un ouvrier ordinaire, à ne pouvoir exercer sa sagesse & son activité que sur un sujet qui existe précédemment ; vouloir lui ôter le pouvoir de tirer du néant même la matière sur laquelle dans ses decrets éternels il a résolu d'opérer ; vouloir en conséquence que ce monde soit éternel, ou que la matière dont il est formé existe de toute éternité, c'est manifestement extravaguer, puisque c'est nier la toute-puissance de Dieu, & par conséquent son existence.

Cependant ce système de l'éternité du monde, tout absurde & tout insensé qu'il est, a été le système favori des Anciens. Les

uns se le font représenté comme subsistant de toute éternité dans l'état où nous le voyons : d'autres en supposant que sa forme présente n'a pas toujours existé, l'ont crû du moins éternel quant à sa matiere. Tous , ou presque tous , se sont accordés , comme on l'a vû (a) , à supposer certains principes préexistans , sur lesquels la cause efficiente du monde avoit agi , & dont elle s'étoit servie pour le former. Il est inutile de s'arrêter ici à prouver que cette opinion des Anciens, eût-elle été généralement reçue parmi eux , ne sçauroit être d'aucun poids , d'aucune autorité , pour décider la question dont il s'agit. L'argument tiré de ce qu'ils ont crû & de ce qu'ils ont pensé ne peut faire impression tout au plus que sur l'esprit des ignorans , qui ne sçavent pas qu'il n'y a point de folies , point d'absurdités , que ces vénérables Anciens n'ayent été capables d'i-

(a) Voyez le *Traité des Sentimens des Anciens sur le Monde* , Chap. 2. pag. 33. & suiv.

imaginer & d'admettre. A l'égard du sentiment en lui-même, tant d'excellentes plumes ont travaillé à le réfuter, & l'ont fait si solidement, qu'il semble qu'il y ait de la témérité à entreprendre ici de traiter la même matière. Aussi mon dessein n'est-il point de rappeler en détail ce qu'ils ont écrit sur ce sujet; je me borne simplement à quelques réflexions que j'ai crû propres à l'éclaircir. Du reste, je tiens pour un tems perdu, celui qu'on emploie à persuader à des insensés qu'ils péchent par le sens commun, ou à convaincre des sourds obstinés, qui ont résolu de ne pas entendre.

Examinons d'abord ce que c'est, selon les partisans du système que nous attaquons, que ces principes préexistans, dont on veut que la cause efficiente du monde se soit servie pour le former. Parmi les Anciens, ils ont été nommés atômes par les Epicuriens; c'est-à-dire, corps indivisibles. Les autres les ont appelés élémens; quelques-

uns se sont servis pour les désigner du mot général de semences des choses ; plusieurs enfin ont compris toutes ces idées sous le nom de matiere. C'est encore sous ce nom qu'ils sont connus aujourd'hui de ceux qui parmi nous soutiennent la même opinion ; & par ce terme ils entendent une certaine matiere premiere , matiere informe , qui n'étoit d'abord ni eau , ni feu , ni terre , ni air , ni rien de tout ce que nous voyons , & qui par le mouvement a pris & peut prendre encore toutes les différentes formes , qui font le caractère distinctif de tous les êtres.

Je demanderois volontiers d'abord à ces Philosophes , sur quel fondement ils ont imaginé cette matiere premiere , cette matiere informe , susceptible de toutes les formes ; ces élémens simples & purs , qui ne sont point les élémens dont nous nous servons , & qui par leur mélange ont servi & servent encore au développement & à

l'accroissement de toutes les espèces passagères qui entretiennent la scène du monde. Il ne s'agit point ici d'entrer dans la question des premiers principes des choses, ni d'examiner si pour produire les êtres différens que renferme ce vaste Univers, l'Intelligence suprême n'a pas préparé, comme quelques-uns l'ont prétendu, une multitude de natures simples, qui ne sont jamais sorties d'aucune matière première différente d'elles-mêmes; qui n'ont d'autre cause immédiate de leur formation, que le Créateur; qui n'ont point passé d'un premier état à un second; qui sont invariables, indestructibles & ingénérables; & qui ne pouvant être altérées par quelque mouvement que ce soit, ni changées, ni converties en d'autres natures, ni réduites en autre chose que ce qu'elles ont toujours été, ne peuvent, par la même raison, devoir leur nature spécifique à aucune forme qui leur ait été donnée par le mouvement. Il suffit de

sçavoir que soit en petit ; soit en grand, l'or, le fer, le mercure & les autres métaux, la terre, l'eau, le feu, le sable, l'huile, le sel, en un mot tous les corps simples, quelque analyse que l'on en fasse, sont toujours précisément la même chose ; & que de quelque art que l'on se soit servi jusqu'ici, quelque dissolvant qu'on ait employé, quelque gradué ou quelque violent qu'ait été le feu auquel on les a mis, quelque décomposition qu'on en ait faite, il n'a jamais été possible d'en tirer la moindre parcelle de cette matiere premiere, de ces élémens simples dont on parle, & que l'on ne connoît que de nom. D'où il résulte que ces natures sont chacune à elles-mêmes leur matiere premiere ; que comme le mouvement le plus violent & le plus varié, droit, oblique, circulaire, ne peut venir à bout de les résoudre en autre chose que ce qu'elles sont en effet, elles ne doivent point leur structure au mouvement ; & que par

conséquent il est ridicule d'attribuer l'origine de cet Univers à une matière première, à des élémens simples & purs, qui n'existent qu'en imagination & en idée.

D'ailleurs quand cette matière première, ces élémens simples, ces principes préexistans, quels qu'ils soient, seroient aussi réels qu'ils sont imaginaires & chimériques, que pourroit-on en conclure ? S'ensuivroit-il de-là que le Monde existe de toute éternité, ou que la matière est éternelle ? Au contraire le bon sens ne dicte-t-il pas, que tout effet suppose une cause, & tout ouvrage un Ouvrier ? Ces idées sont inséparables. Une plante est sortie d'une graine sortie elle-même d'une autre plante, qui provenoit de même d'une graine qu'une troisième plante avoit produite. De même il n'y a point d'animal qui n'ait un pere ; ce pere avoit le sien, celui-ci un autre. Qu'on remonte, si l'on veut, jusqu'à l'infini : toutes les générations de la Plante aboutiront tou-

jours , ou à une premiere Plante, où à une premiere graine d'où toutes les autres Plantes sont sorties ; comme toutes les générations de l'animal iront se réunir dans le premier animal, qui a été le pere & le principe de toute l'espece. Voudra t-on excepter le Monde de cette regle générale ? Prétendra-t-on qu'il s'est fait lui-même ? Il vaudroit autant dire , qu'une montre s'est faite elle-même sans le secours d'un Horloger , & que pour se bâtir le Louvre n'a eu besoin , ni de Maçons, ni d'Architecte.

On est donc obligé pour la formation de cet Univers d'avoir recours à une premiere cause efficiente qui l'ait produit ; & comme il est évident que la cause doit être antérieure à l'effet & le précéder , il semble que dès-lors on soit forcé de renoncer à l'éternité du Monde & de la matiere. Nos Matérialistes modernes n'en conviennent pas ; & confondant la cause avec l'effet, à l'imitation d'Epicure leur maître , ils attribuent

l'origine des choses au hazard , c'est-à-dire, selon eux, au mouvement & au concours fortuit des parties insensibles de la matiere. Ils disent, que ces parcelles ou molécules de matiere de différentes formes, qui ne sont autre chose que les atômes de Leucippe & de Démocrite, étant muës de toute éternité dans un vuide immense & infini, s'étoient enfin accrochées depuis un certain tems ; que marchant les unes sur une ligne droite, les autres, sur une ligne courbe, oblique déclinante, elles s'étoient différemment pelotonnées, & avoient produit différentes formes ; & que de leurs combinaisons fortuites & diverses étoient sortis le Soleil, la Lune ; tous les Astres, la Terre, les Planètes & les animaux ; en sorte qu'on pouvoit dire, que le hazard seul avoit fabriqué de cette même pâte le Monde & les êtres intelligens qui l'habitent.

Il n'y a point d'homme sensé qui n'aperçoive d'abord, combien ce système affreux renferme

renferme d'extravagances & d'absurdités. Car premièrement, que l'on remonte, si l'on veut, de monde en monde jusqu'à l'infini, toujours sera-t-il vrai de dire, que l'on pourra concevoir un instant où le premier de ces Mondes n'aura point existé, attendant pour se former le concours fortuit des atomes, ou des parties insensibles de la matière. On pourra donc assurer avec la même vérité, que le Monde n'est pas éternel, puisqu'il sera possible d'assigner un instant ; auquel il aura commencé d'être.

D'ailleurs ce mouvement qu'on suppose de toute éternité dans la matière, d'où peut-on imaginer qu'il lui soit venu ? Car elle ne l'a certainement point d'elle-même : l'expérience nous apprend, que le mouvement n'est point du tout essentiel à la matière ; qu'elle est d'elle-même parfaitement indifférente au mouvement ou au repos ; & qu'elle ne se remue, qu'autant qu'elle est

mise en mouvement par quelque cause extérieure & étrangere. Il n'y a donc ici que deux partis à prendre ; ou de supposer gratis & sans fondement, contre l'expérience & contre le bon sens , que ce mouvement dans lequel on prétend que la matiere étoit de toute éternité , lui étoit propre & essentiel ; qu'elle ne le tenoit que d'elle-même ; qu'elle l'avoit en elle-même : ou bien , si ce système paroît insoutenable , comme il l'est en effet, d'avoir recours à une cause première , antérieure à la matiere & plus puissante qu'elle , qui lui ait imprimé ce mouvement ; & par conséquent de renoncer de bonne grace à la flatteuse chimere de l'éternité du Monde & de la matiere.

Mais cet heureux hazard auquel on attribue l'origine de cet Univers, qu'est-ce que c'est, & que prétend-on que nous entendions par ce terme ? De quelque façon qu'on le définisse, ce sera certainement toujours une cause morte , impuissante, incapable de produire, je ne dis

pas un monde, mais même le moindre animal ou la moindre plante. Le mouvement que quelques-uns voudroient nous faire regarder comme la cause efficiente de tous les êtres, peut bien servir à la conservation du monde ; mais il ne sçauroit le produire ni le former : il fait marcher la montre ; mais il ne peut pas la construire. Si c'est au hazard & au mouvement , si c'est au concours fortuit des parties insensibles de la matiere qu'on doit attribuer la formation de tout ce qui existe ; s'ils ont pû produire un Ciel, un Soleil, tant d'autres Astres, une Atmosphere, une Terre, des Mers, des Plantes, des Hommes & des Animaux : pourquoi ne nous donnent - ils pas encore quelquefois, du moins de loin en loin & de tems en tems , quelques-uns de ces magnifiques spectacles ? Comment le hazard & le mouvement , ces deux causes autrefois assez puissantes & assez actives pour former un Monde , n'ont-ils pû depuis que ce Monde est Monde , &

ne peuvent-ils pas encore aujourd'hui produire , je ne dis pas un Chêne , un Homme ou un Eléphant , mais le moindre insecte , un Ciron, une Mite , le moindre brin d'herbe ?

La sagesse qui éclate dans la formation de cet Univers , l'ordre & l'uniformité qui y regnent , le dessein si marqué qu'on remarque dans toutes ses parties , prouvent invinciblement à quiconque à des yeux , que ce n'est qu'à un être très-sage & très-intelligent qu'il peut devoir son origine. Un édifice bâti dans toutes les règles suppose beaucoup d'art & d'expérience dans l'Architecte qui en a conçu le dessein, & par les soins duquel il a été élevé ; & à la vûe d'un Tableau de Michel-Ange, de Raphaël ou du Poussin , on ne s'avise point de douter s'il a été fait par un Peintre habile. Cette habileté & cette industrie qui brillent dans tous les chefs-d'œuvres de l'art , & qui ont éternisé les noms de leurs Auteurs ; cette même in-

industrie qui de quelque principe qu'elle parte , se fait appercevoir dans tous les animaux , dans les plus vils insectes , dans la plus petite mite , dans le moindre vermicelle , qui marche , qui voit , qui se détourne quand on s'oppose à son chemin , qui cherche sa nourriture , qui mange , qui digere , qui en un mot a en petit tout ce que nous avons en grand : cette intelligence qui est propre de l'homme , & qui semble avoir été communiquée à chaque espèce animale dans la proportion qui lui convient , l'attribuera-t-on à une cause aussi insensible & aussi aveugle , que le hazard & le mouvement ? Ces opérations qui dans l'homme en particulier marquent tant de force , tant de capacité , tant d'étendue , ne sont-elles l'effet que de l'agitation , de la réflexion , du concours & de l'union fortuite de quelques atomes , de quelques parcelles ou molécules d'une matière sans raison , sans intelligence aucune ? Dire que la

matiere mise en mouvement , & guidée par le hazard seul , ait pû opérer tout cela , il vaudroit autant dire , que les rochers & les forêts peuvent engendrer des Ours & des Sangliers , & que le flux & le reflux de la Mer est capable de produire des Dauphins & des Baleines.

L'ordre & l'uniformité qui regnent dans tout l'Univers , concourent à démontrer la même vérité , & l'absurdité de l'opinion contraire. Ce même ordre , cette variété toujours uniforme & toujours la même que nous admirons dans les Cieux, dans le cours du Soleil de la Lune & des Planetes, dans les révolutions des autres Astres toujours constantes & invariables ; ce même ordre & cette même uniformité se retrouvent dans toute la nature. Depuis qu'on se souvient qu'il y a des hommes sur la Terre , l'air a toujours servi à leur respiration ; il a toujours été pour eux le séjour de différens météores , le véhicule des sons , de la lumière &

des odeurs : la Mer n'a point cessé de fournir matiere à leurs réflexions par son flux & son reflux toujours constant & uniforme : la Terre destinée à les porter & à les nourrir , a continué sans interruption à leur rendre les mêmes services ; & les Plante^s qu'elle enfante de son sein , comme les animaux qui l'habitent , ont toujours été les mêmes dans leur espece. Dans ceux - ci , l'espece ovipare a toujours mis bas des œufs , d'où après un certain tems , & à l'aide d'un certain degré de chaleur , doivent sortir les petits ; & l'espece vivipare n'a jamais manqué de mettre au monde des petits parfaits & tout formés. Qu'on lise les Histoires , qu'on parcoure différens Pays ; on trouvera qu'à quelques légères différences près, dans tous les tems & dans tous les lieux les hommes ont toujours été formés sur le même moule. Qu'on avance dans la Mer au tems du reflux, on y reconnoîtra dans une multitude prodigieuse de coquil-

lages épars sur le sable la postérité de ceux, que les Curieux conservent depuis des centaines d'années dans leurs cabinets : les pères & les enfans sont parfaitement les mêmes ; ils sont tous invariablement la copie d'un premier modele. Qu'on parcoure nos Plaines, nos Bois & nos Montagnes ; on n'y découvrira aucune Plante, dont la racine, la tige, les feuilles, les fleurs & les fruits ne soient exactement les mêmes qui se trouvent décrites dans nos Histoires naturelles, ou représentées dans les herbiers de nos Botanistes. Jamais homme ne fut le pere d'un Cheval ou d'un Eléphant ; jamais le Lion n'engendra un Pigeon ou une Perdrix ; & jamais graine de laitue ne produisit un choux, une carote ou une asperge. Dans la propagation des Plantes & des Animaux, chaque espece se perpétue toujours sous la même forme, avec les mêmes inclinations, les mêmes vertus, les mêmes propriétés. Une uniformité si constante peut-elle donc s'attribuer au hazard, & au concours

fortuit de quelques parcelles de matiere ?

Il en est de même du dessein si marqué , que l'on ne peut s'empêcher d'appercevoir dans toutes les parties de la Nature. Pour peu qu'on les considere avec attention , il est impossible de ne pas convenir , que toutes sont formées pour un certain usage , & que celles mêmes dont les actions semblent être contraires , sont destinées à concourir admirablement au bien & à la conservation du tout. Si l'œil est fait pour voir, le Soleil n'a-t'il pas été formé pour l'éclairer ? Si l'oreille est faite pour entendre , l'air n'a-t-il pas été destiné à porter jusqu'à elle par ses vibrations les sons sans lesquels cet organe seroit inutile ? Ce que les pluies ont humidifié , l'air & le Soleil le séchent. Le feu échauffe par sa chaleur ce que le froid a glacé ; & l'eau éteint le feu , lorsque devenu trop violent , il brûle & peut causer un incendie. Il n'y a point de partie dans l'Univers , quelque vile ,

quelque accidentelle à la nature que l'on puisse l'imaginer , qui ne soit nécessaire à sa conservation & à son entretien , & dont il puisse se passer , sans perdre quelque chose de ses avantages ou de sa beauté. Si nous n'en appercevons pas toujours la destination , ce que nos foibles lumieres nous laissent entrevoir doit nous convaincre , que dans ce que nous ne voyons point il n'y a pas un dessein moins formé & une utilité moins réelle. Une fin si marquée sera-t'elle donc encore une production du hazard ? Celui qui ne voit point aura donc formé l'œil ; & la structure merveilleuse de l'oreille sera l'ouvrage d'une matiere sourde & insensible ? Non ; & tant qu'on ne voudra pas renoncer absolument au sens commun , il sera toujours vrai de dire , que quelques combinaisons que l'on puisse imaginer dans la matiere , pour agir avec tant de vûe & tant de dessein , pour se diversifier en tant de formes , pour se prêter &

s'accommoder à tant de propriétés différentes, & ne jamais s'y tromper, il faut qu'elle ait eû l'intelligence même en partage.

C'est-là en effet le dernier retranchement des Matérialistes. Instruits par leurs maîtres Epicure & Spinoza, ils ne se sont pas contentés de faire de la matiere contre toutes les lumieres du bon sens & de la raison la cause premiere de tous les êtres, un être éternel & nécessaire, c'est-à-dire, qui existe nécessairement de toute éternité, parce qu'il n'a pas pû ne pas exister toujours : ils l'ont encore érigée en divinité, en lui communiquant libéralement le don de sagesse & d'intelligence. J'ai déjà averti qu'il étoit inutile de parler à des sourds, & de s'amuser à vouloir convaincre des gens qui sont déterminés à ne pas entendre. D'ailleurs, je crois fort peu nécessaire pour l'instruction du Lecteur, que je m'arrête ici à examiner si la matiere est capable de penser, ou si elle ne l'est pas. Je n'ai donc qu'un mot à ré-

pondre à ces Philosophes sublimes ; qui veulent en faire un être intelligent. Vous blâmez Descartes & les Cartésiens , leur dirai-je , d'avoir osé prétendre que la matiere est incapable de penser , parce que , selon vous , nous n'avons aucune idée de la pensée & de l'esprit , & que nous n'en avons qu'une fort imparfaite de la matiere , dont nous ne pouvons nous flatter de connoître toutes les propriétés essentielles : en cela peut-être n'avez-vous pas tort. Mais quand vous soutenez vous-mêmes que cette même matiere aveugle & muette , telle que nous la connoissons , & dont , de votre aveu , nous ne connoissons que cela , est douée de connoissance , de sagesse & de sentiment , sur quel fondement osez - vous avancer une opinion aussi hardie ? D'où le sçavez-vous ? Quelle preuve en avez-vous ? Et s'il est vrai que vous n'en ayez aucune , comme il n'y a pas lieu d'en douter , n'est-ce pas une témérité extrême , d'oser vous persua-

der & d'oser vous flatter de persuader jamais aux hommes un si étrange paradoxe ?

Reprenons, & concluons. On remarque dans la construction & dans le gouvernement de cet Univers tant de sagesse & d'intelligence, un dessein si marqué dans son tout & dans chacune de ses parties, un ordre si constant, une uniformité si régulière & si invariable, qu'il faut avoir renoncé à toutes les lumières de la raison, pour en attribuer l'origine à tout autre qu'à un être souverainement sage & intelligent. Or il est de la dernière absurdité de penser que la matière, le hasard, le mouvement, le concours fortuit de quelques atômes, puisse jamais agir avec intelligence & avec sagesse, avec dessein, avec vûe, avec ordre & uniformité. Donc il est également absurde & extravagant d'imaginer avec les Epicuriens anciens & modernes, que la

matiere & le hazard ayent pû être la cause efficiente du Monde ; donc le Monde n'est point éternel.

§. II.

De la Chronologie de l'Ecriture , & de son autorité.

LE monde n'est pas éternel ; il est également absurde & extravagant de le penser. Il a donc commencé d'être ; mais est-il possible de fixer le moment précis de son origine ? Peut-on compter le nombre de ses années , & déterminer sûrement combien il y a de tems qu'il existe ? Les Anciens ne l'ont jamais crû ; personne d'entr'eux ne l'a tenté : tous ont été persuadés que les premiers tems dont la formation a été suivie , étoient remplis de tant d'obscurité & couverts de ténèbres si épaisses , qu'il étoit absolument impossible de remonter jusqu'au

premier instant de son existence. Les Juifs plus hardis , comme nous l'avons vû (a) , furent les premiers & les seuls qui entreprirent de fixer l'époque de son commencement. Les autres Nations eurent beau condamner leur entreprise , & la traiter de téméraire : fondés sur l'autorité de leurs Ecritures , ils prétendirent pouvoir assigner le moment précis où il avoit été formé ; & les premiers Chrétiens pleins de vénération pour ces mêmes Ecritures , en admettant la Chronologie des Juifs , adopterent en même tems toutes leurs idées sur l'origine de cet Univers. Depuis ce tems-là , la Chronologie de l'Ecriture a été la regle que nos Chronologistes ont inviolablement suivie : ils l'ont regardée comme le point fixe , dont ils devoient partir pour compter les années de la durée du monde , & dont il ne leur étoit pas permis de s'écarter. Ont-ils eu tort ?

(a) Voyez le *Traité des Sentimens des Anciens sur le Monde*, Chap. 2. pag. 63. & suiv.

ont-ils eu raison ? Leur opinion sur cet article est-elle bien ou mal fondée ? C'est ce qu'il est à propos d'examiner. ;

J'avoue qu'il semble y avoir de la témérité, à oser seulement paroître révoquer en doute la vérité d'un sentiment universellement reçu par tout ce qu'il y a de plus grands génies, par tout ce que nous connoissons de plus respectable, de plus sçavant & de plus habile. Sans parler des Scaliger, des Petau, des Marsham, des Usserius, & de tant d'autres Ecrivains célèbres parmi les Modernes, la Chronologie de l'Ecriture a été suivie, respectée, canonisée, pour ainsi dire, par toute l'Antiquité Chrétienne, par tous les Peres & les Ecrivains Ecclésiastiques. Je le sçais ; & à Dieu ne plaise que j'aye dessein de manquer en rien au respect que je dois à mes Docteurs & à mes Maîtres. Mais l'expérience du passé ne devoit-elle pas peut-être nous rendre sages pour l'avenir ; & cette même expérience

silence ne nous apprend-elle pas , que les opinions les plus généralement répandues & les mieux autorisées ne sont pas toujours les plus exactement vraies; que les Peres mêmes les plus respectables & les plus habiles , ont eu quelquefois des sentimens , qui quoiqu'assez généralement reçus & approuvés de leur tems , sont aujourd'hui proscrits, & regardés comme peu conformes ou à la vérité , ou même à la doctrine orthodoxe ; qu'au contraire ces mêmes Peres , ces mêmes Ecrivains Ecclésiastiques ont quelquefois regardé pendant long-tems avec toute l'Eglise , comme des rêveries ou comme des erreurs, des vérités, dont l'évidence a été depuis démontrée (a); qu'en un mot , comme dans tout ce qui n'est pas de foi , les hommes les plus pieux , les plus saints & les plus sçavans peuvent se tromper , il

(a) Voyez entr'autres ce qui a été dit au sujet des Antipodes dans le *Traité des Sentimens des Anciens sur le Monde*, Chap. 4. page 205. & suiv.

est permis aussi d'examiner ce qu'ils ont pensé , & d'en faire voir la fausseté , lorsque l'on a de justes raisons de croire qu'ils se sont écartés de la droite route. Pour moi , je déclare que je ne vais pas si loin , & que je n'entreprends dans ce Chapitre , ni de réfuter personne , ni d'établir aucun système. Mon dessein n'est point de décider de la vérité du sentiment , qui fait de l'Ecriture notre unique regle pour la Chronologie : je propose seulement mes doutes , mes vûes & mes conjectures.

Posons d'abord un principe certain , dont nous convenions tous : c'est que l'Ecriture est la regle de notre foi dans tout ce qui concerne le dogme & la morale ; que c'est le flambeau qui doit nous guider ; que hors d'elle il n'y a que ténèbres & qu'erreur ; & qu'étant inspirée de Dieu , étant la pure parole de Dieu , nous devons l'écouter avec respect , & la suivre comme la vérité même. Mais doit-elle avoir la même autorité en ce

qui regarde la Chronologie ? Il feroit inutile de consulter là-dessus un Indien ou un Chinois ; qui ne regarderoient les Livres sacrés que comme un recueil des Annales particulières de la Nation Juive , & qui n'auroient pas pour eux plus de considération que pour une histoire ordinaire de tout autre peuple. On n'avanceroit pas beaucoup plus en proposant la même question à quelque'un de ces Rabbins fanatiques , qui par un respect outré & superstitieux pour l'Ecriture , non content de la croire inspirée de Dieu quant aux choses qu'elle contient & qu'on y lit , voudroit encore étendre le même privilege jusqu'au style , jusqu'aux mots , aux syllabes , aux points & aux virgules. Les premiers ne reconnoissant aucune inspiration divine dans les Ecrivains sacrés , leur donnent trop , en attribuant à l'homme seul tout ce qu'on lit dans leurs écrits : celui-ci leur donne trop peu , en voulant étendre l'inspiration jusqu'aux choses , qui certaine-

nient ne leur ont point été inspirées. L'Eglise & les Théologiens Catholiques tiennent une conduite plus sensée, en distinguant sagement dans l'Ecriture ce qui vient de Dieu, & ce qui est purement de l'homme; ce qu'on ne doit attribuer qu'à l'Ecrivain, & ce qui lui ayant été dicté par le Saint-Esprit, doit être respecté comme une inspiration divine. Dans tout ce qui est de lui, l'homme peut se tromper; au lieu de rendre ses vrais sentimens, il peut accommoder son style & ses expressions à la portée, à la façon de penser de ceux à qui il parle, & qu'il veut instruire. Dans tout ce qui vient de Dieu, il n'y a ni erreur à craindre, ni ménagement à attendre: tout est vrai; il ne reste qu'à écouter & à se soumettre. En partant de ce principe, la question que j'ai proposée se réduit à scavoir si la Chronologie de l'Ecriture est inspirée ou non, puisque si elle l'est, nous convenons tous qu'elle doit faire notre regle. Il ne m'appartient

point d'entreprendre de décider ici une question aussi importante; je me contenterai de faire à ce sujet deux réflexions, qui pourront servir à éclaircir cette matiere.

I. Personne n'ignore combien les Rabbins ont défiguré l'histoire des anciens Patriarches. Ils en ont fait des contes aussi romanesques & aussi puériles, que ceux de Peau-d'Ane ou du Petit-Poucet. Cependant tout absurdes & tout ridicules qu'ils sont, ils ne laissent pas d'avoir été adoptés par quelques-uns de nos Ecrivains; & nous ne voyons point qu'ils en aient été repris, quoique ces récits fabuleux n'aient aucun fondement dans les Livres sacrés, & que quelquefois même ils soient contraires à ce qu'on y lit. Voici entr'autres ce que nous raconte sur la foi de Maimonide, d'Abraham & de son pere Tharé, un Auteur moderne, certainement très-sçavant, & des plus versés dans la connoissance des Langues Orientales.

» Tharé, dit-il (a), selon le Livre de Jo-
 » sué, étoit Idolâtre, & selon tous les Orien-
 » taux, il est un des Auteurs de l'Idolâtrie.
 » Lors donc que sa femme *Thit*, attachée
 » à la véritable Religion, le vit par politi-
 » que ou autrement donner dans des cultes
 » Idolâtres, outre les déplaisirs qu'il lui
 » caufoit peut-être d'ailleurs, elle se crut
 » obligée de s'élever contre lui. Division
 » dans la famille. Quelques-uns de ses en-
 » fans s'attachent à leur pere; d'autres s'en
 » séparent. Est-il quelque modération dans
 » les guerres de Religion? L'Ecriture ne
 » dit rien de ces combats domestiques ou
 » publics; mais osons conjecturer qu'il y en
 » eut, & de violens. Abraham paroît avoir
 » été un homme paisible, mais brave. Il
 » étoit amateur des sciences, selon ce qu'en
 » disent les Anciens. Si l'on s'en rapporte

(a) M. Fourmont l'ainé, *Réflexions sur l'Origine,
 l'Histoire & la Succession des anciens Peuples*, Tom.
 2. Liv. 2. Sect. 3. Chap. 4.

» à toutes les Traditions Orientales , il
 » étoit tous les jours fatigué par mille al-
 » lercations avec son pere , les freres , ses
 » compatriotes. Dieu pour le conserver , lui,
 » la Religion , les sciences , &c. lui inspira
 » le dessein de sortir de la Chaldée. L'Ecri-
 » ture dit qu'il avoit avec lui Tharé ; mais
 » Tharé étoit alors décrépité ; & qui sçait
 » s'il étoit avec Abraham de bon gré ? Voici
 » donc ce que l'on peut penser. «

L'Auteur raconte ensuite comment *This*,
 c'est-à-dire , la femme de Tharé , mere d'A-
 braham , déclare une guerre ouverte à son
 mari , met Abraham dans son parti , le fait
 sortir d'Ur , son pays natal , où par l'inven-
 tion des Arts il s'étoit rendu fort confidé-
 rable , & enfin le mene à Charan , où il de-
 vient un Roi très-puissant pour ces tems-là.
 M. Fourmont avoue que l'Ecriture ne dit
 rien , ni de ces démêlés d'Abraham avec sa
 famille , ni de sa prétendue Royauté à Cha-
 ran , ni des disputes de Religion qu'il eut à

soutenir dans la Chaldée contre ses compatriotes, ni du danger qu'il courut d'y être mis à mort à cause de son zèle pour le culte du vrai Dieu, par le Roi Idolâtre qui régnoit alors dans ce pays. Il reconnoît, dis-je, que l'Ecriture ne parle point de tout cela. N'importe; il croit que toute abrégée qu'elle est, elle représente les mêmes faits, lorsqu'elle est jointe aux Traditions Orientales. C'est sur la foi de ces prétendues Traditions, ou peu conformes, ou même souvent tout-à-fait opposées à l'idée que le Texte sacré nous donne de ce Patriarche, que cet Auteur s'élève contre ceux de nos Ecrivains qui rejettent comme fabuleux tout ce récit des démêlés d'Abraham avec les Chaldéens ses compatriotes, prétendant même mettre la certitude de l'aventure de la fournaise, où les Rabbins disent que le Patriarche fut jetté par les Idolâtres, en parallele avec celle du supplice de nos Martyrs (a). » Lorsque, dit-il,

(a) Ibid. *Seet.* 4. *Chap.* 12.

» l'on révoque en doute une telle histoire ;
 » songe-t'on aux événemens de nos jours ,
 » & à plusieurs qui ont précédé ? Pense-
 » t'on même à nos Martyrs, soit des pre-
 » miers tems du Christianisme, à Rome &
 » dans la Grece, soit de notre siècle, au
 » Japon & ailleurs ? On peut donc mettre,
 » conclut-il, au nombre des vérités histo-
 » riques, ces guerres de Religion, dont
 » nous parlent les Orientaux. «

Voilà donc les Traditions Orientales &
 Rabbiniques mises par M. Fourmont, non-
 seulement au nombre des vérités historiques,
 mais même en parallèle avec les faits rap-
 portés par les Livres saints, malgré le silen-
 ce qu'ils gardent sur ces Traditions, & quoi-
 qu'ils semblent même quelquefois les con-
 tredire. Or si en écrivant les faits histori-
 ques rapportés dans l'Ecriture, les Auteurs
 sacrés ont été inspirés, si le Saint-Esprit a
 conduit leurs plumes, en un mot si les ré-
 cits historiques qu'elle renferme, sont la

pure parole de Dieu, je demande, s'il peut être jamais permis d'en retrancher ou d'y ajouter ? Au contraire, si l'on permet d'ajouter à ces faits, d'en retrancher, de les interpréter & de les expliquer à sa fantaisie, comme M. Fourmont le fait ici, & comme l'ont fait plusieurs autres Ecrivains Catholiques qu'on pourroit citer, n'est-ce pas une preuve, ou du moins un aveu tacite, que les Livres historiques de l'Ecriture n'exigent qu'une foi humaine, & une créance ordinaire ?

Cette réflexion tirera une nouvelle force des observations suivantes. Il est dit formellement dans l'Ecclésiastique (a), que Samuel mourut, & qu'après sa mort il déclara & fit connoître à Saül que la fin de sa vie étoit proche ; qu'il éleva sa voix du fond de la terre, & prophétisa pour détruire l'impiété de la Nation. Voilà une apparition de Samuel rapportée en termes bien clairs & bien

(a) Cap. 46. vers. 23.

précis. Cependant les Peres & les Commentateurs sont fort partagés sur la réalité. Les uns la croient, d'autres la nient, & ne pensent pas pour cela s'éloigner du respect dû à la divinité de l'Ecriture. Il en est de même de l'histoire de Jephté & de son vœu. Nicolas de Lyra, Pagnin, Vatable, Munster, Estius, Grotius, Urbain Chevreau & plusieurs autres ont crû qu'il n'avoit point sacrifié sa fille; mais qu'il l'avoit dévouée au culte des Autels, avec l'obligation de garder une perpétuelle virginité. Au contraire, S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin, S. Jean Chrifostôme, Théodoret, S. Thomas, & la foule des Commentateurs, prétendent qu'elle fut égorgée & brûlée ensuite, pour accomplir le vœu de son pere. On pourroit citer cent autres traits de cette nature. Or, que peut-on penser de cette liberté, que les Peres & les Interpretes se sont donnée, d'entendre & d'expliquer à leur gré les faits les plus clairs rapportés dans l'Ecriture? N'est-il

pas naturel d'en conclure qu'ils eussent été plus réservés, s'ils l'avoient regardée comme devant être notre règle dans le récit des événemens & des vérités historiques ? Passons à quelque chose de plus marqué.

II. Tout le monde sçait qu'avant Copernic l'opinion commune étoit que la terre immobile occupoit le centre du monde, & que les Planètes, au nombre desquelles on mettoit le soleil, tournoient autour d'elle. Ce système est clairement établi dans l'Écriture (a) : il y est même appuyé par deux faits rapportés en termes si formels & si précis, qu'ils ne semblent pas pouvoir être expliqués dans le sentiment contraire. Les voici.

Les petis Rois de la Palestine alarmés de l'alliance que Josué avoit faite avec les Gabaonites, résolurent de s'unir entr'eux, pour prévenir les suites qu'elle pouvoit avoir

(a) *Terra autem in æternum stat.*

à leur préjudice. Cinq des principaux se liguerent , & allerent mettre le siège devant Gabaon. Josué instruit de l'extrémité où ses Alliés étoient réduits , prit l'élite de son Armée , marcha toute la nuit , attaqua les Ennemis dès le matin sans leur donner le tems de se reconnoître , en tailla en piece la plus grande partie , & mit le reste en déroute. Ils fuyoient dans la Vallée de Bethoron , lorsque le Seigneur fit pleuvoir sur eux une grêle de pierres , qui en tua un nombre infini. Alors Josué dit (a) : » Soleil , arrête-toi vis-à-vis de Gabaon : Lune , n'avance » pas contre la Vallée d'Aïalon ; & le Soleil & la Lune s'arrêterent jusqu'à ce que » le Peuple du Seigneur se fût vengé de » ses ennemis. « Le Prophete Habacuc dit aussi positivement , qu'en cette occasion le Soleil & la Lune s'arrêterent dans leur de-

(a) Josué , cap. 10. vers. 13.

meure^(a); & l'Auteur de l'Ecclésiastique parlant de Josué: » Le Soleil, dit-il ^(b), ne s'est-
 » il pas arrêté dans sa colere; & un jour
 » n'a-t-il pas été aussi long que deux au-
 » tres? « Venons au second fait.

Le Roi Ezechias étant tombé malade; n'attendoit plus que la mort, suivant la prédiction qu'Isaïe lui en avoit faite de la part de Dieu ^(c), lorsque le Seigneur touché des prieres & des larmes de ce Prince, ordonna au Prophete de retourner lui annoncer qu'il le guérirait, & que ses jours étoient prolongés de quinze années. » Et
 » quel signe me donnerez-vous, lui dit
 » Ezechias, qui puisse m'assurer de cette
 » guérison? Voulez-vous, répondit Isaïe,
 » que l'ombre du Soleil s'avance de dix
 » lignes, ou qu'elle retourne en arrière d'au-

(a) *Sol & Luna steterunt in habitaculo suo.* Habac. cap. 3. vers. 11.

(b) *Annon in iracundiâ ejus impeditus est sol, & una dies facta est quasi duo?* Ecclesiastic. cap. 46. vers. 5.

(c) *I V. Reg. cap. 20, vers. 1.*

» tant de degrés ? Il est aisé, répartit le Roi,
 » que l'ombre s'avance de dix lignes : ce
 » n'est pas là ce que je veux , mais qu'elle
 » recule de dix degrés. « Isaïe pria le Sei-
 gneur ; & l'Ecriture dit expressément , que
 le Soleil qui avoit déjà passé dix lignes ,
 recula en arriere de dix degrés (a). Le fait
 est confirmé par l'Auteur de l'Ecclésiastique,
 qui parlant de ce prodige , dit que sous le
 regne d'Ezéchias , le Soleil recula en ar-
 riere , & prolongea les jours de ce Prin-
 ce (b).

Voilà des faits bien marqués , des passa-
 ges bien formels & bien précis en faveur
 de l'ancien système , qui place la Terre im-
 mobile au centre du Monde , & qui fait
 tourner le Soleil autour d'elle. L'Ecriture
 dit en termes très-clairs & qui ne souffrent

(a) *Et reversus est sol decem lineis per gradus quos descenderat.* Isa. cap. 28. vers. 8.

(b) *In diebus ipsius (Ezechie) retrò redit sol , & addidit vitam regis.* Ecclesiastic. cap. 48. vers. 26.

point d'équivoque , que le Soleil s'arrêta ; qu'il recula en arrière ; & elle le repete en plus d'un endroit. Cependant personne n'ignore qu'après avoir effuyé d'abord quelques contradictions , le système de Copernic dans lequel la terre tourne autour du Soleil , & qui fait de cet Astre le centre & le mobile de cet Univers , a enfin pris le dessus , qu'il est aujourd'hui le seul que suivent nos Astronomes & nos autres Ecrivains , & qui soit soutenu dans toutes les Ecoles Chrétiennes. Qu'en peut-on conclure , sinon que pour la Physique , comme pour le détail Historique des événemens , l'Ecriture n'est pas apparemment notre seule & unique règle.

De ce que nous avons dit jusqu'ici il s'ensuit , que malgré le respect que l'on doit à l'Ecriture , les Peres eux-mêmes, les Interpretes, les Commentateurs & les Ecrivains les plus Catholiques ont reconnu , qu'elle contenoit beaucoup de choses, qu'on
pouvoit

pouvoit croire n'avoir point été inspirées ; qu'en conséquence ils n'ont point fait difficulté de s'en écarter en divers points , même d'en ôter , d'y ajouter , de l'expliquer , de l'interpréter , de l'accommoder à leurs vûes & à leurs idées selon le dessein qu'ils se propofoient ; qu'ils se sont donné cette liberté sur-tout en ce qui regarde le détail des événemens ; & que l'Eglise elle-même ne trouve pas mauvais , n'empêche point que nous nous éloignons de ce qu'elle nous apprend au sujet du systême du Monde. Mais si l'on peut penser, que dans ces deux articles elle n'est point la regle de ce que nous devons croire ; s'il est permis d'imaginer , que les Ecrivains Sacrés n'aient point été inspirés à cet égard , qu'ils aient pû se tromper, ou accommoder leur style & leurs expressions à la maniere de penser du Peuple pour lequel ils écrivoient ; s'il est vrai de dire, que l'esprit de Dieu qui les animoit, qui les éclairoit , qui les guidoit , vouloit

faire des hommes de parfaits adorateurs , & qu'il ne s'étoit nullement proposé d'en faire des Historiens exacts , ou des Physiciens habiles ; si , dis-je , il est permis de penser de la sorte , seroit-il défendu de croire , qu'il n'a pas non plus eu en vûe de faire de nous de grands Chronologistes ; & que les Auteurs Sacrés n'ayant pas toujours été , ou n'ayant pas toujours crû devoir être fort exacts dans la Physique & dans l'Histoire , ils ne l'ont peut-être pas été davantage dans la date des différentes époques & dans le calcul des années du Monde ? Je laisse à de plus sçavans que moi le soin d'en décider ; j'ai déjà averti , qu'il ne m'appartenoit point de prononcer sur une matiere aussi délicate. Du reste je crois que l'on conviendra sans peine avec moi , que de tout ce qu'on vient de lire il résulte évidemment , qu'il n'est pas encore bien décidé que pour fixer la durée du Monde , la Chronologie de l'Ecriture soit l'unique règle que nous devons suivre.

§. III.

*Si l'Ecriture est un guide sûr, fidele & suffisant
pour fixer la Chronologie.*

ELLE ne peut l'être, si comme je viens de le montrer, il n'est pas bien sûr qu'il ne nous soit pas permis de nous en écarter dans la recherche des vérités Chronologiques. Mais sur ce principe on ne manquera pas de demander comment donc il s'est pû faire que les Peres, les Ecrivains Ecclésiastiques, & après eux nos Chronologistes se soient tous accordés à la suivre, comme le guide le plus assuré que nous eussions pour fixer la Chronologie? On peut en apporter deux raisons assez plausibles. La premiere se tire du respect que l'on a toujours eu, & que l'on ne doit jamais cesser d'avoir pour les Livres Sacrés. Les pre-

miers Chrétiens , comme nous l'avons dit , en recevant des Juifs les Ecritures qui prouvoient la venue du Messie , la Divinité de Jesus - Christ & la vérité de la Religion , adopterent en même tems toutes leurs idées sur la maniere de compter les années du Monde , & sur l'époque de son commencement. Leur extrême vénération pour les Livres Saints ne leur permit pas d'examiner , si cette maniere de compter étoit juste , & si on pouvoit la prendre pour regle sans craindre de s'égarer. Les Juifs superstitieux revendiquoient jusqu'aux minuties , jusqu'aux accens de l'Ecriture : les premiers Chrétiens les imiterent , & par un zèle outré se firent un scrupule de s'écarter le moins du monde d'un calcul qu'ils regardoient comme sacré. Cela est si vrai , que comme les Juifs suivoient alors la Chronologie des Septante , c'est aussi la seule que les Peres ayent employée , & qui ait été reçue dans les premiers siècles de l'Eglise ;

& delà vient, comme on l'a vû (a), que les premiers Chrétiens judaïsans se tromperent si lourdement sur l'époque de la fin du Monde, qu'ils s'imaginèrent être fort proche.

Mais on peut dire qu'une des plus fortes raisons qui les engagerent à adopter la Chronologie de l'Ecriture, fut le chimérique & le fabuleux qu'ils crurent remarquer dans celle de tous les autres Peuples. Les Histoires anciennes qu'ils avoient entre les mains, ou ne leur apprenoient rien sur la durée de cet Univers, ou faisoient remonter son origine jusqu'à des tems si reculés, qu'à force d'en exagérer l'Antiquité, elle cessoit d'être vraisemblable. Les Anales des Egyptiens & des Chaldéens ne leur offroient que des trente mille, des cent mille, des quatre cens mille ans: ces calculs outrés les effrayoient; & ils leur sembloient si dispro-

(a) Voyez le *Traité des Sentimens des Anciens sur le Monde*, Chap. 3. pag. 81. & suiv.

portionnés avec celui des Livres Saints ; qu'il leur paroïssoit impossible de les concilier. Avoient-ils tort de penser ainsi ? Que l'on en juge par les travaux de nos plus fameux Chronologistes , qui ayant entrepris cette conciliation , peuvent à peine en venir à bout à force d'étymologies outrées & assez souvent visiblement fausses , & de suppositions purement arbitraires & toutes gratuites (a). Les premiers Peres moins habiles peut-être, mais certainement plus sages en cela que quelques-uns de nos Modernes , désespérant de réussir dans un projet si difficile , en étoient d'autant plus portés à rejeter ces Chronologies imaginaires , qui ne leur présentoient d'ailleurs aucune liaison , aucune suite , & à s'attacher à celle de l'Ecriture. Celle-ci plus sensée & plus raisonnable dans le nombre des années

(a) Voyez entr'autres sur ce sujet l'Ouvrage de M. Fourmont intitulé : *Réflexions sur l'Origine , l'Histoire & la Succession des Anciens Peuples , &c.*

qu'elle semble attribuer à la durée du Monde , leur paroïssoit par cet endroit avoir , ou plus de vérité , ou du moins plus de vraisemblance : ils la trouvoient outre cela plus liée , plus suivie pour la succession des faits & l'ordre des événemens. Ils crurent enfin qu'elle leur suffisoit , pour fixer les grandes , les principales époques. Eurent-ils raison de le penser ? Je hazarderai encore ici sur ce sujet deux ou trois réflexions , qui termineront tout ce que j'ai à dire sur la Chronologie de l'Ecriture.

Les Peres des quatre premiers siècles avoient un avantage bien marqué sur nos Chronologistes modernes. Comme la Version des Septante étoit alors la seule , ou à peu près la seule qui fût reçue dans l'Eglise , on n'avoit point aussi pour l'Ecriture d'autre Chronologie que la leur. Tous les Peres la suivoient ; & comme ils partoient tous du même principe , ils pouvoient espérer de s'accorder.

Il n'en est pas de même de nos Chronologistes modernes. Ils se trouvent partagés entre trois textes, l'Hébreu, le Samaritain & les Seprante ; & le différent calcul de ces trois textes cause entr'eux des différences, non d'un an, ou même d'un siècle, mais souvent d'un ou de plusieurs milliers d'années. Il s'agit de sçavoir quel est le texte que l'on doit suivre : ils se battent là-dessus, sans qu'aucune autorité se mette en peine de les accorder ; & il faut convenir qu'il n'est pas aisé de le faire. Le texte Hébreu de la Massore abrége trop les tems ; il ne compte qu'environ 4000 ans depuis Adam jusqu'à Jesus-Christ : mais c'est le texte original ; & par cet endroit quelques Hébraïsans s'y tiennent *mordicus*, & ne céderoient pas à l'évidence même. L'Hébreu Samaritain donne plus d'étendue à la durée du monde ; mais il est moins correct, dit on, que l'Hébreu de la Massore. Cependant il ne laisse pas d'avoir ses partisans ;

& le Pere Morin de l'Oratoire entr'autres a fait tous les efforts pour détruire celui-ci, & pour élever sur ses ruines l'autorité du texte Samaritain. Enfin la Version des Septante, qui fait remonter l'origine du Monde jusqu'à 6000 ans ou environ avant Jesus-Christ, outre son antiquité, outre le privilege qu'elle a d'avoir été suivie pour la Chronologie par tous les anciens Peres, compte encore parmi nos Modernes un très-grand nombre de Sectateurs, & entr'eux plusieurs noms illustres, tels que Genebrard, Vossius, le Pere Pezron, &c. Pour ne point fatiguer le Lecteur, par des discussions Chronologiques, je vais lui représenter ici en abrégé la différence des trois calculs par rapport à la vie des anciens Patriarches, qui ont vécu depuis Adam jusqu'au Déluge.

ANNEES DES PATRIARCHES,

Depuis Adam jusqu'au Déluge.

Selon le Texte Hébreu,	1656. ans.	
Selon le Texte Samaritain,	1307.	
Selon les Septante	{ Dans Eusebe,	2242.
	{ Dans Jofephe,	2256.
	{ Dans Jule-Africain,	2262.
	{ S. Epiphane,	
	{ Le Pere Petau,	

On voit par cette Table abrégée, que dans ces trois calculs, qui regardent seulement les tems qui ont précédé le Déluge, le Texte Samaritain abrege les années du monde de trois cens quarante-neuf ans, & que la Version des Septante les allonge au contraire de près de six cens ans, où, si l'on veut, de cinq cens quatre-vingt-six années. Ces différences, comme on voit, ne sont pas petites. Six cens ans avant le Déluge,

& quatorze ou quinze cens ans après de plus ou de moins, font sans doute un arrangement bien différent dans l'ordre des faits, dans la succession des événemens, & dans la date des principales époques de l'Histoire ancienne; & pour nous en tenir à la question dont il s'agit ici, on avouera que deux mille ans de plus ou de moins font un objet dans l'antiquité du Monde. Dans ces différences de calculs si marquées, quel parti prendre? Les uns suivent opiniâtrément le Texte Hébreu; d'autres tiennent pour le Texte Samaritain, & plusieurs se déclarent pour la Version des Septante. Pourquoi? parce qu'il leur plaît: disons mieux; parce que l'un ou l'autre de ces calculs convient & s'accommode mieux à leurs desseins, à leurs vûes, à leurs idées, & souvent à leurs préjugés. Le Texte Hébreu a pour les uns son *originalité*; pour les autres les Septante ont leur droit acquis par l'usage constant qu'en ont fait Jésus-Christ, les Apôtres & tous les

Peres des premiers siècles. Dans ces perplexités, quelle autorité nous décidera ? Aucune : le seul Tribunal infaillible établi par Jesus-Christ pour fixer nos doutes , garde un profond silence sur ces matieres ; d'où il résulte, qu'en supposant même dans la Chronologie de l'Ecriture toute l'autorité de la parole de Dieu , elle n'est pas suffisante pour mettre fin à nos incertitudes , & pour nous guider dans la recherche des vérités chronologiques.

Que seroit-ce, si entrant dans un examen plus détaillé de la Chronologie sacrée, j'entreprendois de faire voir , qu'indépendamment de la différence des Textes , on n'y trouve en effet aucune liaison, aucune suite, & que nos Chronologistes sont obligés d'y suppléer par des calculs & des suppositions purement arbitraires. De-là leurs variations & leurs différences infinies , chacun d'eux cherchant à racourcir ou à allonger les tems, selon qu'il convient à son dessein &

à son système. Veut-on en voir un exemple bien marqué? qu'on jette les yeux sur les deux Tables qui suivent : elles représentent en abrégé les calculs de deux de nos plus fameux Chronologistes, le Chevalier Marsham & le Pere Pezron, par rapport aux années écoulées depuis le Déluge jusqu'au retour de la captivité de Babylone.

Selon Marsham.

Du Déluge à la Vocation d'Abraham,

426 ans.

De la Vocation d'Abraham à la sortie
d'Egypte ,

430 ans.

De l'Exode à la fondation du Temple,

480 ans.

La durée du Temple,

400 ans.

La Captivité,

70 ans.

Total 1806 ans.

Selon le Pere Pezron.

Du Déluge à la Vocation d'Abraham ,	1257 ans.
De la Vocation d'Abraham à la sortie d'Egypte ,	430 ans.
De la sortie d'Egypte à la fondation du Temple ,	873 ans.
De la fondation du Temple à sa destruc- tion ,	470. a. 6. m. 10. j. 1. min.
La Captivité ,	70 ans.
<hr/>	
Total	3100. a. 6. m. 10. j. 1. min.

En voyant cette dernière Table, qui ne riroit de la scrupuleuse exactitude du Pere Pezron, qui porte la précision non pas jusqu'aux mois & aux jours seulement, mais même jusqu'à une minute? Mais tout exact qu'il est ou qu'il veut paroître, il résulte toujours de ces deux calculs, que comme Masrham ne se donne aucun espace, lui au

contraire en prend un qui tient de l'immensité , puisque du seul Déluge jusqu'à la fin de la Captivité, il met presque le double de ce que compte son Confrere. De-là il est naturel de conclure que l'un des deux s'est trompé ; & peut-être concludroit-on à bien plus juste titre , qu'ils se sont trompés l'un & l'autre. Du reste il est inutile de demander qu; des deux a suivi la Chronologie de l'Ecriture : ni l'un ni l'autre n'ont prétendu s'en écarter ; tous deux ont fait profession de s'y conformer : bien entendu qu'ils se sont crû permis de l'accommoder à leurs systèmes.

Je pourrois citer cent exemples pareils , tous également propres à prouver, & l'abus que font nos Auteurs de la Chronologie de l'Ecriture , qu'ils tournent & façonnent à leur gré, & l'inutilité, l'insuffisance de cette même Chronologie , pour fixer les années du Monde. J'ennuierois le Lecteur, si j'entreprendois d'entrer dans ces détails ; mais je

ne puis passer ici sous silence ce qui regarde le tems des Juges. L'Écriture dit expressément (a) que Dieu a donné des Juges aux Israélites pendant quatre cens cinquante ans; & pour remplir ce nombre d'années, il est incroyable combien nos Chronologistes ont fait d'efforts, combien ce seul endroit a mis leur esprit à la torture. Les uns retrécissent absolument le tems des Juges : les autres ne comptent la sortie d'Égypte qu'à la quatorzième année du Désert. Quelques-uns dans ces quatre cens cinquante ans comprennent Josué : plusieurs au contraire ne commencent à compter les années des Juges que d'Othoniel. Il y en a même, qui au lieu de quatre cens cinquante ans, voudroient qu'on ne lût que trois cens cinquante. Tous allongent ou raccourcissent à leur fantaisie le tems des Anarchies & des Servitudes. Ils ont pris l'Écriture en tout sens, & avec ce-

(a) *Reg. lib. 1. & Act. Apost. cap. 13.*

la ; les plus sinceres sont obligés d'avouer (a) que l'on est encore dans les mêmes perpléxités , & que jusqu'ici on a plutôt vû ; que résolu les difficultés du Livre des Juges , de celui des Rois & des Actes des Apôtres.

Je finis par cette réflexion , qui me paroît assez sensible. Que la division & les variations des Chronologistes soient infinies par rapport à la durée ou au nombre des années du Monde , c'est une vérité dont on ne sçauroit douter , pour peu que l'on ait lû , & qui d'ailleurs a été démontrée par le Pere Tournemine , Jésuite , dans l'énumération qu'il en a faite à la fin du Ménochius. Cependant quelque diversité qui regne entre eux , tous font profession de suivre la Chronologie de l'Ecriture , & de s'y conformer. D'où je conclus , (& j'espere que tout homme sensé tirera la même conclusion avec moi) que puisque l'Ecriture ne suffit pas

(a) Voyez M. Fourmont , *ubi sup.* Tom. II. liv. 3. chap. 10.

pour les mettre d'accord entr'eux, elle n'est pas un guide sûr, fidele & suffisant, pour régler & fixer la Chronologie.

C O N C L U S I O N.

*Inutilité de la Chronologie pour fixer les années
du Monde.*

Si l'on pouvoit encore en douter, il suffira pour s'en convaincre de se rappeler ce qui vient d'être dit des variations étranges des Chronologistes, & de leurs dissensions éternelles. Un d'entr'eux en convient de bonne-foi (a); & de son aveu, ni Scaliger, ni Pétau, ni Ussérius, ni Marsham, ni Cumberland, ni Pezron, ni Périzonius, ni aucun de ceux de nos Auteurs qui se sont rendus célèbres en ce genre, n'ont encore pu s'accorder sur la vérité d'aucune Epoque. Or s'ils ne sçauroient convenir entr'eux de la

(a) M. Fourmont, *ubi sup.* Voyez la Préface, pag. vj. & suiv.

date des Epoques particulieres, comment leur fera-t'il possible de remonter jusqu'à la grande Epoque, jusqu'à l'Epoque générale, qui est l'origine du Monde?

M. Fourmont attribue cette division des Chronologistes à ce que chacun d'entr'eux s'étant fait un plan & un arrangement particulier d'âges, de regnes, d'années de regne, & ne voulant pas en sortir, de toute nécessité il n'a dû s'accorder avec les autres qu'en très-peu d'articles. Dans cette disposition, comme pour fixer, dit-il, l'Epoque des faits, bon gré malgré, il faut que le Chronologiste prenne parti: bon gré malgré aussi, attaché à un sentiment & obligé d'en rechercher toutes les raisons, il s'y livre insensiblement, & choisit très-souvent presque par machine le sentiment qui tend le plus, & qui convient le mieux à ses vûes particulieres.

Cette raison est sans doute de quelque poids: il est vraisemblable qu'elle influe

beaucoup dans les différences & les variations de notre Chronologie. Mais la source du mal vient certainement de plus loin ; & l'on ne doit point en rechercher la cause ailleurs , qu'en ce que nos Chronologistes n'ont aucun point fixe d'où ils puissent partir sûrement , aucun principe certain qu'ils puissent suivre. Tous, à la vérité, regardent la Chronologie de l'Écriture comme le flambeau qui doit les guider & la règle qu'ils doivent suivre ; tous font profession de s'y conformer. Mais outre que j'ai fait voir qu'il n'étoit pas encore bien décidé , que sans manquer au respect qui est dû aux Livres saints, il ne soit peut-être pas permis de s'écarter de leur manière de compter ; le peu que j'ai dit des secours qu'ils pouvoient nous fournir pour la Chronologie , du peu de suite & de liaison que l'on remarque dans celle qu'ils nous offrent , & de la différence des Textes , cela joint aux variations perpétuelles de ces mêmes Ecrivains , dont chacun protestant qu'il

veut s'y conformer , se donne en même tems la liberté d'y suppléer , de l'altérer ou de l'interpréter à sa fantaisie : toutes ces raisons , dis-je , sont plus que suffisantes pour convaincre toute personne sage , que cette regle qu'on nous propose est une regle très-défectueuse , & que c'est un guide mal sûr & absolument insuffisant pour fixer notre Chronologie.

Destitués de ce secours , à quoi donc pourrons-nous nous attacher ? Sera-ce aux Olympiades & aux Marbres d'Arondel ? Mais outre qu'ils ne remontent pas assez haut , ces derniers ont beaucoup perdu de leur crédit parmi les Sçavans ; & l'on dispute encore aujourd'hui de quel point il faut partir pour commencer à compter les Olympiades. Croirons-nous trouver plus de secours dans l'antiquité chimérique des Chaldéens , & entrerons-nous dans le cahos ténébreux des Rois Assyriens & Babyloniens , dont le synchronisme , de l'aveu de nos plus habiles

Chronologistes , est encore pour nous une énigme ? Ou bien aurons-nous recours aux Dynasties Egyptiennes , ou absolument fabuleuses , ou si imparfaites , si mutilées , si dérangées , si confuses en un mot & si obscures , qu'aucun de nos Auteurs , si l'on en excepte M. Fourmont , qui n'a été suivi de personne , n'a osé se flatter d'être sorti avec honneur de leur labyrinthe ? Nous en rapporterons-nous enfin aux Annales Chinoises , qui , de l'aveu des Chinois mêmes , ne contiennent pour les premiers tems , ni moins d'obscurités , ni moins de fables ? Non ; & il est généralement décidé , que l'Histoire profane ne sçauroit nous fournir ce point fixe que nous cherchons , pour remonter jusqu'à l'origine du Monde.

Mais l'eût-on trouvé ce point fixe , en seroit-on plus avancé ? Je ne sçais ; & je doute si avant toute chose il ne seroit point nécessaire de résoudre une difficulté que tout le monde sçait , mais à laquelle on ne fait

peut-être pas toute l'attention qu'elle mérite. C'est qu'originairément les différens Peuples ont compté les tems fort différemment , & que l'année n'a pas toujours été de douze mois chez toutes les Nations de la Terre. Les uns ne la composoient que d'un mois , comme les Egyptiens ; les autres de trois , comme les Arcadiens ; les autres de six , comme les Acarnaniens ; & ce ne fut qu'en différens tems que les uns & les autres commencerent à la composer de douze. Toute l'Antiquité rend témoignage à cette vérité ; & Pline nous apprend (a) que c'est pour cette raison que dans les Histoires anciennes nous trouvons des vies si longues. Or de-là ne résulte-t'il pas que pour fixer

(a) *Annum alii æstate unum terminabant , & alterum hyeme ; alii quadripartitis temporibus , sicut Arcades , quorum anni trimēstres fuere : quidam Lunæ senio , ut Ægyptii. Itaque apud eos aliqui & singula millia annorum vixisse produntur. Plin. Hist. lib. 7. cap. 49. Voyez aussi Diodor. lib. 1. Solin. cap. 1. Macrob. Saturn. lib. 1. cap. 12. Augustin. de Civ. Dei, lib. 15. cap. 12. &c.*

la Chronologie des différens Peuples, il faudroit commencer par déterminer de quelle maniere chaque Nation a d'abord compté ses années, & fixer ensuite le tems auquel elle a commencé à compter par années solaires? Sans cela pourra-t'on se flatter jamais d'avoir une Chronologie sûre & exacte? Mais qui osera entreprendre de débrouiller ce cahos? Quel nouveau Thésée pourra se flatter de ne pas s'égarer dans les détours inexplicables de ce labyrinthe? Concluons donc que tous les travaux des Chronologiftes, toutes les recherches qu'ils ont faites jusqu'ici, sont fort inutiles pour fixer les années du Monde, & que les lumieres de la Chronologie ne suffisent pas, pour nous faire remonter jusqu'à son origine.

F I N.





